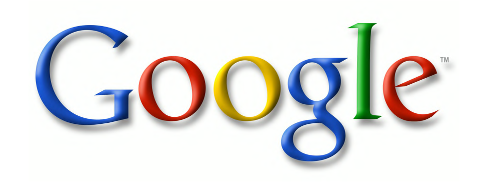




PETITE BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES.

1786

[Tome 2.]

On peut souscrire chez BÉLIN, Libraire, rue S. Jacques ;

Et chez BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

PETITE
BIBLIOTHEQUE
DES
THÉATRES,

CONTENANT *un Recueil des meilleures Pieces du Théatre François, Tragique, Comique, Lyrique et Bouffon, depuis l'origine des Spectacles en France, jusqu'à nos jours.*

A PARIS,
Au Bureau, rue des Moulins, butte Saint-Roch, n°. 11, où l'on souscrit.

M. DCC. LXXXVI.
Avec Approbation, et Privilége du Roi.

LE BARON D'ALBIKRAC,

COMÉDIE,

EN CINQ ACTES, EN VERS,

PAR T. CORNEILLE.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXVI.

SUJET
DU BARON D'ALBIKRAC.

ANGÉLIQUE est aimée d'Oronte et fort disposée à lui donner la main ; mais elle est soumise aux volontés d'une vieille tante, veuve depuis peu et riche, qui a encore la prétention de plaire et de vouloir être remariée avant de marier sa niece. Ce n'est même qu'en flattant son espérance à cet égard qu'on peut être admis chez elle, et avoir quelqu'accès auprès d'Angélique. Oronte a prié Léandre, son ami, de feindre de l'amour pour la tante, afin de lui faciliter, à lui, les moyens d'entretenir souvent Angélique de celui qu'elle lui a véritablement inspiré. Léandre s'ennuie bientôt de cet emploi. Pour s'en débarrasser, il veut introduire un jeune Marquis de sa connoissance dans cette maison, et y faire venir de Bretagne un certain Baron d'Albikrac, peu favorisé de la fortune, et ca-

pable d'épouser la tante ; mais il ne peut arriver à Paris que dans quelques jours, et Léandre imagine de faire passer, en attendant, son valet la Montagne pour ce Baron. La tante surprend Oronte avec Angélique, qui feint de ne l'écouter que parce qu'il lui dit aimer la tante, et qu'il cherche à l'intéresser en sa faveur auprès d'elle. Celle-ci, à qui il a été recommandé par un frere d'elle, comme venant solliciter l'arrangement d'une affaire, se prend de belle passion pour Oronte, et veut qu'Angélique épouse le prétendu Baron qu'on lui présente. Pour détruire ce projet, on accuse Oronte d'avoir des engagemens avec une sœur du Baron, que l'on dit à la tante vouloir se venger, si elle ne l'épouse, et si elle ne donne sa niece à Oronte. La tante, craignant pour Oronte les poursuites du Baron, consent à tout. Les deux amans sont unis, ainsi que Philipin, valet d'Oronte, avec Lisette, suivante de la tante, qui n'est désabusée qu'après quelques jours sur le compte du Baron, toujours attendu de Bretagne pour l'épouser.

JUGEMENS ET ANECDOTES
SUR
LE BARON D'ALBIKRAC.

« Cette Comédie eut un succès si marqué, et qui s'est si bien soutenu depuis qu'elle a paru, qu'il est peu de personnes qui ne la connoissent, soit par la lecture, soit par la représentation, disent les freres Parfaict. Elle est plaisamment imaginée, bien conduite, et les personnages qui la composent ont tous leur mérite particulier. Les stratagêmes qu'on emploie pour tromper la tante sont ingénieusement et naturellement placés. Le travestissement du laquais la Montagne ne sort point de la vraisemblance, par le soin que l'Auteur a pris de l'annoncer comme un garçon d'esprit; mais enfin tout cela ne compose qu'une intrigue commune, aucuns caracteres et nulle correction pour les

mœurs. On n'emporte de cet Ouvrage que le plaisir d'avoir ri aux dépens d'une ridicule; et cette ridicule n'est pas assez singuliere pour présenter un tableau utile aux yeux du Spectateur. Au reste, cette Comédie est bien dialoguée et d'une versification supérieure à tout ce que Corneille de Lisle avoit composé jusqu'alors. »

Nous trouvons dans ce jugement des freres Parfaict une contradiction étonnante, que l'Auteur du *Dictionnaire Dramatique* a copiée, mot à mot. Au milieu des éloges excessifs qu'ils donnent à la Comédie du *Baron d'Albikrac*, ils nous disent que la tante *ridicule n'est pas assez singuliere pour présenter un tableau utile aux yeux du Spectateur*. Mais si *pas assez singuliere* veut dire, comme nous le croyons, *trop commune*, le *tableau* qu'elle *présente aux yeux du Spectateur* peut lui être *utile*, puisque dans le nombre compris par le mot *Spectateur*, il peut y avoir beaucoup de personnes qui ressemblent à la tante *ridicule*. En effet, rien n'est si *commun* que de vieilles meres et de vieilles tantes, qui ont la prétention de plaire plus que leurs filles et leurs nieces; et c'est cette bizarre prétention que

Thomas Corneille a voulu détruire, en en *présentant aux yeux du Spectateur le tableau ridicule.*

Robinet, dans ses *Lettres en vers*, nous apprend que cette Comédie fut jouée à une fête particuliere, donnée par MADAME, le 29 Décembre 1668, et que ce fut Raymond Poisson qui joua le premier le rôle du Baron d'Albikrac.

LE BARON D'ALBIKRAC,

COMÉDIE,

EN CINQ ACTES, EN VERS,

PAR T. CORNEILLE;

Représentée au Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, au mois de Décembre 1668.

PERSONNAGES.

ANGÉLIQUE, amante d'Oronte.

LA TANTE d'Angélique.

ORONTE, amant d'Angélique.

LÉANDRE, ami d'Oronte.

LISETTE, suivante de la tante.

LA MONTAGNE, valet de Léandre.

PHILIPIN, valet d'Oronte.

CASCARET, laquais de la tante.

La Scene est à Paris.

LE BARON D'ALBIKRAC, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ANGÉLIQUE, PHILIPIN.

ANGÉLIQUE, *tenant une Lettre.*

SI j'en crois ce billet Oronte est fort sincere,
Il met tout son bonheur à me voir, à me plaire;
Mais ce fut là toujours le style des amans.

PHILIPIN.

Madame, il meurt pour vous. Vous savez si je mens?
Je suis valet d'honneur, et, quoi qu'il pût écrire,
S'il n'étoit fou d'amour voudrois-je vous le dire?
Il pense à vous sans cesse, et s'il avoit cent cœurs....

ANGÉLIQUE.

Quand il peut me parler il me dit des douceurs;
Mais son sexe par-tout doit ce tribut au nôtre.

PHILIPIN.

Mon maître, croyez-moi, n'est point fait comme un
autre.
A moins qu'on ne lui plaise, et plaise tout de bon,
Jamais sur la fleurette il ne regle son ton.

ANGÉLIQUE.

Jamais ? et quelquefois il en conte à ma tante.

PHILIPIN.

C'est-là de son amour la preuve convaincante.
Il n'est pas de ces gens si fort abandonnés
Qu'il doive être réduit aux attraits surannés;
Et si par votre tante, aussi vieille que folle,
Il se laisse arracher quelque douce parole,
S'y pourroit-il résoudre à moins que de savoir
Qu'on n'obtient que par-là le plaisir de vous voir ?
Mais que doit-il attendre ? enfin, que lui dirai-je ?

ANGÉLIQUE.

Que j'ai lu son billet.

PHILIPIN.

Le rare privilége!
N'aurons-nous rien de plus?

ANGÉLIQUE.

Quoi ! tu n'es pas content ?

PHILIPIN.

La plus indifférente en feroit bien autant.
Ce n'est que savoir lire.

ANGÉLIQUE.

Un jour viendra peut-être....

PHILIPIN.

Un peut-être n'est point ce que cherche mon maître,

SCENE II.

LISETTE, ANGÉLIQUE, PHILIPIN.

LISETTE.

Eh ! vîte.

ANGÉLIQUE.

Qu'est-ce ?

LISETTE.

Eh ! tôt.

ANGÉLIQUE.

Ma tante ?...

LISETTE.

Détalons.

La voilà qui descend, elle est à mes talons.
Par le petit degré, gagnez le haut.

PHILIPIN.

Lisette,
Fais lui dire....

LISETTE.

Il est tems qu'elle fasse retraite,
Autrement....

PHILIPIN.

Mais au moins, en trois ou quatre mots
Qu'elle déclare....

ANGÉLIQUE.

Adieu.

(*Elle sort.*)

SCENE III.

PHILIPIN, LISETTE.

PHILIPIN.

C'est bien dit.... Ah! les sots
Qui sans rien attraper, avec un soin extrême,
Sont un an à poursuivre un chétif, je vous aime!....
Prétend-elle toujours ainsi se défier?

LISETTE.

Faute d'expérience elle se fait prier:
Elle est novice encor; mais enfin laisse faire.
Mes soins en si bon train ont déja mis l'affaire
Qu'en la pressant un peu, si ton maître est discret,
Je lui répondrois bien d'un rendez-vous secret.
Lui peignant bien sa flamme il l'obtiendra sans doute.

PHILIPIN.

Mais on ne lui dit rien que la tante n'écoute;
Et montrer pour la niece un cœur d'amour blessé,
Ce seroit le secret d'être bientôt chassé.
O le fâcheux dragon qu'une tante éternelle!

LISETTE.

Ajoute qui prétend être encor jeune et belle,
Et qui, laissant au coffre un peu plus de trente ans,
Veut jusques dans l'hiver ramener le printems.
A chaque occasion parlant de son peu d'âge,

Son radoucissement tire un piteux hommage,
Qui lent à s'avancer....

PHILIPIN.

Pour de si vieux appas,
Dis-moi, quelle douceur pourroit doubler le pas?
A soixante et dix ans! l'agréable mignonne!

LISETTE.

Dis soixante.

PHILIPIN.

Eh! bien, soit... La différence est bonne!
Comment diable à cet âge ose-t-on vivre encor?

LISETTE.

Sais-tu pas qu'une femme en tout tems prend l'essor?

PHILIPIN.

Je le sais; mais du moins on n'a point la figure
D'une ostrogote faite en dépit de nature,
Et l'on doit s'habiller, sans tant de sots atours,
A l'usage des gens que l'on voit tous les jours.
De son deuil mitigé la mode est fort nouvelle.

LISETTE.

Elle croit du commun se distinguer par elle,
En être plus galante, et plus propre à charmer.

PHILIPIN.

Elle a le diable au corps.... Croire se faire aimer!
Ne voir pas, quand quelqu'un près d'elle s'humanise!...

LISETTE.

Qu'on lui dise un mot tendre, elle est soudain éprise,
Croit tout, prend feu sur tout, et c'est là son destin.
Aussi sans le doux style on n'est point son cousin.

On n'a chez elle accès qu'en lui contant fleurettes,
Qu'en feignant un amour....

PHILIPIN.

Un amour à lunettes.
Si bien que sans douceurs et le tendre soupir,
Ce dragon surveillant ne se peut assoupir ?

LISETTE.

C'en est la seule voie.

PHILIPIN.

Ah ! beauté bisayeule !
Si j'osois, pour douceur, te bien paumer la gueule,
Que je prendrois plaisir....

LISETTE.

Tu te mets en couroux ?

PHILIPIN.

Mais quand avec la niece avoir ce rendez-vous ?
Où l'en presser ?

LISETTE.

Léandre est ami de ton maître :
On l'aime ici déja plus qu'on ne fait paroître.
Qu'il amuse la tante, et l'endorme si bien
Qu'Oronte avec la niece ait un libre entretien.

PHILIPIN.

Oui ; mais tu ne dis pas que ce Léandre enrage
D'avoir déja dix fois joué ce personnage ?
Il est soul de la tante, et n'en veut plus tâter.

LISETTE.

Voyez que c'est bien là dequoi se rebuter.
La pauvre niece et moi nous en souffrons bien d'autres ;

Et peut-être il n'est point d'ennuis pareils aux nôtres.
Ma foi, c'est charité que de nous secourir.

PHILIPIN.

Mais avant qu'attraper il faut long-tems courir,
Et de l'air dont elle est par la tante gardée....

LISETTE.

Le desir d'un mari l'a si fort possédée
Que comme elle en veut un, quoi qu'il puisse coûter,
La niece n'est jamais en pouvoir d'écouter.
Depuis neuf ou dix mois que dure le veuvage
La vieille requinquée a l'amoureuse rage,
Dans le premier venu croit voir un protestant,
S'en fait conter par force et s'offre au même instant:
Ainsi point de quartier tant qu'elle ait eu son compte.
Mais dis-moi, cet époux que promettoit Oronte,
Ce Baron d'Albikrac est long-tems à venir?

PHILIPIN.

Quelque obstacle maudit l'aura pû retenir.
Nous le saurons bientôt; un certain la Montagne,
Chez nous, quand j'en sortois, arrivoit de Bretagne.
Il en rapportera ce que tu veux savoir.

LISETTE.

A vanter ce Baron j'ai bien fait mon devoir.
Sur ce que j'en ai dit notre tante charmée
Par lettres aussi-tôt de lui s'est informée.

PHILIPIN.

Tant pis, qu'a-t-elle su? car enfin il n'a rien.

LISETTE.

Qu'il étoit de naissance avec fort peu de bien;
Mais enjoué, folâtre, et toujours prêt à rire.

PHILIPIN.

Plus encor mille fois qu'on ne le sauroit dire.
Mais d'où diable as-tu feint que tu savois son nom ?

LISETTE.

J'ai dit que j'avois vu ce Monsieur le Baron,
Qui plein d'amour pour elle, et pressé d'un voyage,
Devoit à son retour parler de mariage,
Qu'il n'avoit point voulu la voir pour un moment.
On croit ce qu'on souhaite assez facilement.

PHILIPIN, *à part.*

Ah! Baron, qu'à présent tu serois nécessaire!

LISETTE.

Qu'il veuille d'elle ou non, ce n'est point notre affaire.
Pourvu qu'en tems et lieu l'entretenant d'amour
A celui de ton Maître il donne quelque jour.

PHILIPIN.

Mais, à propos d'amour, m'aimes-tu ?

LISETTE.

Le beau doute!

PHILIPIN.

Tu m'en as assuré bien des fois; mais, écoute,
Il me le faut jurer plus authentiquement.

LISETTE.

Philipin se défie ?

PHILIPIN.

A parler franchement,
Je te trouve égrillarde autant qu'on le peut être,
Et notre la Montagne est un dangereux traître,
Qui, toujours goguenard, prend, en goguenardant,

Ce qu'on dit qu'on n'obtient jamais en demandant.
Comme nouveau venu tu voudras qu'il t'en conte ?

LISETTE.

Badin !...

PHILIPIN.

J'ai de l'honneur ; et l'autre a bu sa honte.
Plus effronté qu'un page, en vain on le retient.

LISETTE.

Tais-toi, ne vois-tu pas que notre tante vient ?

SCENE IV.

LA TANTE, LISETTE, PHILIPIN.

LA TANTE, *à Lisette.*

Que te dit Philipin ?

LISETTE.

Que son maître l'envoie
S'informer s'il se peut que bientôt il vous voie.

LA TANTE.

Dis-lui que je l'attends.

LISETTE, *à Philipin.*

Retourne, Philipin.

PHILIPIN, *à la Tante.*

Il en faisoit scrupule à cause du matin.
Léandre est avec lui.

LA TANTE.

Qu'ils viennent l'un et l'autre.

(*Philipin sort.*)

SCENE V.

LA TANTE, LISETTE.

LISETTE.

MADAME, vous voyez quel pouvoir est le vôtre;
Tous deux ne sauroient vivre un seul moment sans vous.

LA TANTE.

Que n'est-il vrai!... Mais non, ils ont besoin de nous,
Et, venus à Paris pour quelque grande affaire
Je les dois regarder comme amis de mon frere.
Tu sais ce que pour eux d'Angleterre il m'écrit,
Qu'en leur faveur je tâche à trouver du credit,
Et que les obliger, c'est l'obliger lui-même?

LISETTE.

Mais ne croyez-vous pas que l'un des deux vous aime?

LA TANTE.

J'aurois lieu de le croire, et Léandre du moins
Semble pour me gagner ne manquer point de soins;
Mais enfin je crains tant qu'il ne soit pas honnête
Qu'à me remarier je me montre si prête...

LISETTE.

Le veuvage est un don qu'on m'a toujours appris
Que le Ciel ne départ qu'à ses plus favoris;
Et si dans ce qu'on sait par mainte et mainte épreuve
Vous pouviez transporter votre office de veuve,
Au lieu de le garder toujours en enrageant,
Il vous seroit aisé d'en trouver de l'argent.

Malgré

Malgré des blonds cheveux la mode avantageuse,
Un bandeau sied au front mieux qu'une paresseuse.
Mais, Madame, chacun sait ses nécessités.

LA TANTE.

Il est vrai, le veuvage a ses commodités;
Mais s'il en est à qui le mariage coûte,
D'autres n'y trouvent pas....

LISETTE.

Vous le savez, sans doute.
Pendant plus de trente ans vous avez eu loisir
D'apprendre ce qu'il a qui touche le desir :
Le défunt vous aimoit, et chacun sait bien comme....

LA TANTE.

Au mal de jaloux près, je le trouvois bon homme;
Mais il étoit si vieux....

LISETTE.

J'entends : pour réconfort
Vous en voulez un jeune ?

LA TANTE.

Eh ! Lisette, ai-je tort ?

LISETTE.

Non pas, et la jeunesse est d'un si grand usage
Qu'ayant à prendre maître il le faut du bel âge.
Mais la difficulté c'est que votre barbon
A bien usé le vôtre.

LA TANTE.

Eh ! mon Dieu, le voit-on ?
Mes ans aux yeux de tous sont-ils si manifestes ?

LISETTE.

Avec un peu d'emprunt vous avez de beaux restes,

Et certain charme en vous saute encor tant aux yeux
Qu'il en est à vingt ans qui ne valent pas mieux.
Mais entre vous et moi, qui connois vos affaires,
Vous en avez du moins trente surnuméraires;
C'est quelque chose.

LA TANTE.

Ainsi tu me tiens hors d'état
De plus faire divorce avec le célibat?

LISETTE.

Non, un mari pour vous est un point nécessaire.

LA TANTE.

Les gens ont sans cela tant de peine à se taire
Que pour ôter tout lieu de médire de nous....

LISETTE.

Eh! si l'une s'en plaint, l'autre le trouve doux.
Dans la fleur de nos ans où tout aime à nous rire,
C'est gloire que de nous on s'attache à médire,
Et j'en sais qu'on verroit pester au dernier point,
Si de leurs soupirans on ne médisoit point.
Les belles à l'envi tirent de ce murmure,
Du côté du mérite, un favorable augure.
C'en est aussi la marque, et, sans expliquer rien,
Si l'on a leurs faveurs on les achete bien;
Mais dans l'âge où pour nous manque la complaisance,
Malheur à qui ne fait taire la médisance!
Grand opprobre, Madame!

LA TANTE.

Il est rude en tout tems.

LISETTE.

Et beaucoup plus encor quand on a nombre d'ans.

Croyez-moi, sur ce point la médisance est vraie.
Étant vieille l'on n'a que les amans qu'on paie,
Et je laisse à juger la belle passion
Qui s'allume ou s'éteint selon la pension !

LA TANTE.

Ah ! Lisette....

LISETTE.

Excusez, je parle avec franchise.

LA TANTE.

En est-il....

LISETTE.

Non, témoin notre vieille Marquise,
Qui ne pouvant trouver de galant tout entier,
Se contente, dit-on, qu'on serve par quartier.
Pour quatre pensions il faut bonne finance !

LA TANTE.

Et puis, n'ai-je pas lieu de fuir la médisance ?

LISETTE.

Oui, sans doute ; et de vous on en diroit autant.
Mais en fait d'un mari ne barguignez point tant :
Le vouloir jeune et riche....

LA TANTE.

Eh ! pour le bien, Lisette,
Tu sais que ce n'est pas....

LISETTE.

L'affaire vaut donc faite.
Le Baron d'Albikrac sera votre vrai fait.

LA TANTE.

S'il a si bonne mine....

LISETTE.

Ah! Madame....

LA TANTE.

En effet,
J'y puis songer.

LISETTE.

Sur-tout suivez ma tablature,
Gardez toujours la bourse, et donnez à mesure.
Quand on a comme vous force écus, bien comptés,
On peut faire à propos ses libéralités :
Il est d'heureux momens où l'on trouve son compte.

LA TANTE.

Si j'osois m'assurer de Léandre, ou d'Oronte,
J'aurois bientôt choisi.

LISETTE.

Le respect les retient :
Peut-être ils parleront si notre Baron vient.
Souvent la jalousie est ce qui nous enflamme.

LA TANTE.

Mais il semble qu'Oronte et ma niece....

LISETTE.

Madame!...

LA TANTE.

Tout de bon, à l'oreille il aime à lui parler.

LISETTE.

Croyez qu'il ne lui dit que des contes en l'air.
Elle est si jeune encor....

LA TANTE.

Défions-nous de l'âge.

Il en est dès douze ans que la fleurette engage;
Et le cœur...,

LISETTE.

Il est vrai, c'est un oiseau si fin
Qu'il faut pour l'attraper venir de bon matin.
Mais quant à votre niece, à moins d'en vouloir rire,
On ne peut....

LA TANTE.

La voici.... Voyez ce qui l'attire.
Il faut que je l'éloigne.

LISETTE.

Ah! gardez-vous-en bien.
Vous savez que Léandre aime votre entretien,
Et s'il peut avec elle embarrasser Oronte
Je crois qu'auprès de vous il trouvera son compte.

LA TANTE.

Cela se pourroit bien.... Mais s'il falloit aussi
Que ma niece....

LISETTE.

N'ayez pour elle aucun souci.

SCENE VI.

ANGÉLIQUE, LA TANTE, LISETTE.

ANGÉLIQUE, *à sa tante.*

Vous plaît-il que quelqu'un aille pour ces tablettes,
Ma tante?

LA TANTE.

Non, tantôt.

ANGÉLIQUE.

Je crois qu'elles sont faites...

LA TANTE.

N'importe.... Ce matin vos yeux sont mal ouverts.

ANGÉLIQUE.

Comment?

LA TANTE.

Votre coiffure est toute de travers.
Bon Dieu! cela fait peur.

ANGÉLIQUE.

Je me coiffe à ma mode,
Ma tante.

LA TANTE.

En attendant qu'on vous la raccommode,
Cachez-la tout au moins d'une coiffe.

ANGÉLIQUE.

Eh! pourquoi?
Ai-je à plaire à quelqu'un?

LA TANTE.

C'est qu'il me plaît à moi.

LISETTE, *allant prendre une coiffe sur la table, à Angélique.*

Avec vos cheveux blonds, en coquette fieffée,
Vous vous imaginez être fort bien coiffée ?
Rien n'est plus ridicule, et Madame a raison.
Mettez.

ANGÉLIQUE.

Mettre une coiffe en gardant la maison !

LA TANTE.

Que de raisonnemens ! approchez.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Je déteste....

LISETTE.

Voilà proprement l'air d'une fille modeste...
Mais Léandre...

SCENE VII.

LEANDRE, ORONTE, LA TANTE, ANGÉLIQUE, LISETTE.

LÉANDRE, *à la tante.*

Voyez si l'on se plaît chez vous,
Madame ?

ORONTE.

C'est un bien dont chacun est jaloux.

LA TANTE.

Vous le dites, je sais ce qu'il faut que j'en croie.

LÉANDRE, *à Angélique.*

Vous cacher de la sorte! ah! souffrez qu'on vous voie.
Est-ce pour inspirer des desirs plus ardens?

LA TANTE.

Laissez; elle se plaint d'un si grand mal aux dents
Qu'elle souffriroit trop...

ANGÉLIQUE.

Il se passe, ma tante.

LÉANDRE.

Otez donc.

ANGÉLIQUE, *à la tante.*

L'ôterai-je?

LA TANTE, *haut.*

(*Bas.*)

Otez.... L'impertinente!
Vous prenez donc plaisir à montrer votre nez?
J'en suis fort aise.

LISETTE, *à la tante.*

Ainsi les esprits sont tournés.
Plus on défend....

ORONTE, *à la tante.*

Madame, on poursuit mon affaire.
Votre crédit bientôt me sera nécessaire;
J'ose en espérer tout.

LA TANTE.

Il me sera bien doux
D'avoir occasion de m'employer pour vous.
Mon frere m'en écrit d'une assez bonne sorte

Pour n'y rien négliger... et d'ailleurs... mais n'importe,
L'effet vous montrera si je sers mes amis.

LEANDRE.

Ce titre est glorieux, vous me l'avez promis.

LA TANTE.

Vous y prétendez donc ?

(Pendant que la tante parle tout haut à Léandre, Oronte entretient la niece tout bas, et Lisette est au milieu qui tâche d'empêcher la tante de les observer.)

LÉANDRE.

Beaucoup plus que personne.

LA TANTE.

Si je ne suis pas belle, au moins suis-je assez bonne,
Et c'est toujours de quoi réparer ce défaut.

LÉANDRE.

Défaut, Madame ?

LA TANTE.

On sait un peu ce que l'on vaut,
Et sans ce grand éclat d'une beauté brillante
Quelquefois une femme à l'heur d'être touchante.
Il est mille agrémens...

LÉANDRE.

C'est ce qu'on voit en vous,
Et l'assemblage en est si charmant et si doux,
Que j'admire souvent en vous voyant paroître...

LA TANTE.

Vous avez assez l'air de vous y bien connoître.

LÉANDRE.

Par ce que je vous dis du moins vous l'éprouvez.

LA TANTE, *faisant signe de l'œil à Angélique.*
Angélique.

ANGÉLIQUE.

Ma tante.

ORONTE, *à Angélique feignant de continuer haut la conversation.*

Enfin donc vous trouvez
Ma garniture belle?

ANGÉLIQUE.

Oui belle, et des plus belles.

LISETTE, *bas, à la tante.*

J'écoute; il ne lui dit que pures bagatelles,
Et vous laisse par-là Léandre à gouverner.

LA TANTE, *à Léandre.*

Quel âge croyez-vous qu'on me puisse donner?

LÉANDRE.

Vous n'êtes qu'une fille, et sans votre veuvage
Je vous croirois trop jeune encor pour le ménage.
Vingt *et* un an, au plus.

LISETTE, *à part.*

Où les va-t-il chercher?

LA TANTE.

Non, j'en puis avoir trente, et n'en veux point cacher.

LÉANDRE.

Quoi, trente! et dans cet âge un brillant de jeunesse...

LA TANTE.

J'ai pourtant eu souvent grand sujet de tristesse!
Du vivant du bon homme, ah! grands Dieux, quels ennuis!
C'étoient de tristes jours.

LISETTE, *à part.*

Et de plus tristes nuits.

LÉANDRE.

Qu'un vieillard ait eu l'heur d'obtenir... J'en soupire!

LA TANTE.

Que j'ai versé de pleurs!

LÉANDRE.

Au moins, dans ce martyre,
Grace à sa prompte mort, peu de tems s'écoula?

LA TANTE.

Quinze ans s'y sont passés.

LISETTE, *à part.*

Et quinze par de-là.

LÉANDRE.

Quel supplice!... Et vos yeux après quinze ans de larmes
Ont trouvé le secret de conserver leurs charmes?
Que de jaloux débats vont causer vos attraits!

LA TANTE.

L'hymen n'a pas grand lieu de toucher mes souhaits,
Et, quitte des ennuis dont j'ai trop fait l'épreuve,
J'aime assez le repos qui suit l'état de veuve.
Je vis tranquille, heureuse.

LÉANDRE.

Et vous faites fort bien.
C'est en cela,..

LA TANTE.

Pourtant je n'ai juré de rien;
Et selon...

LÉANDRE, *l'interrompant.*

D'ordinaire où sont vos promenades?

LA TANTE.

Où l'on veut.

LÉANDRE.

A Saint-Cloud ? Les charmantes cascades?
Vous allez fort souvent en ces aimables lieux ?

LA TANTE.

Pas trop.

LÉANDRE.

Dites le vrai, Vincennes vous plaît mieux ?

LA TANTE.

On ne se divertit dans toutes ces parties
Que selon qu'elles sont bien ou mal assorties ;
Le goût dépend des lieux beaucoup moins que des gens :
Quand ils sont bien choisis...

LÉANDRE.

C'est comme je l'entends.

LA TANTE.

Si bien que vous croiriez qu'une haine si forte
Contre le mariage en aveugle m'emporte
Que, sûre qu'on m'aimât, j'eusse assez de rigueur
Pour voir un vrai mérite et défendre mon cœur ?

LÉANDRE.

Qu'il en faudroit, Madame, et qu'il est difficile
Que vous ne rendiez pas ce mérite inutile !
En est-il qui ne cede, en voyant éclater....

LA TANTE.

Mon Dieu, ne perdez point le tems à me flatter,
Je n'aime point l'encens.

LÉANDRE.

Puisque c'est vous déplaire

Je

Je le quitte, Madame, et change de matiere.
Croyez-vous qu'à la Cour Ariste ait du crédit ?

LA TANTE.

Vous n'expliquez pas bien ce que je vous ai dit.
Si j'ai quelque mérite, il n'est pas raisonnable
De prétendre qu'à peine il s'en trouve un semblable,
Et quelqu'un que je sais vaut tout ce que je vaux.

LISETTE, *à part.*

Bon cela.

LÉANDRE.

Ce quelqu'un n'a donc point de défauts ?

LA TANTE.

Vous le connoissez bien.

LÉANDRE.

Moi, Madame ?

LA TANTE.

Vous-même.

SCENE VIII.

CASCARET, LA TANTE, ANGÉLIQUE, LÉANDRE, ORONTE, LISETTE.

CASCARET.

MADAME....

LA TANTE.

Que veut-on ?

CASCARET.

La Marquise d'Emblême....

LA TANTE.

Eh ! bien, qu'est-ce ?

CASCARET.

Elle vient.

LA TANTE.

Qu'a-t-elle à me conter ?

LISETTE.

C'est peut-être un galant qu'elle veut emprunter.

LA TANTE, *à Cascaret.*

Qu'on la reçoive ailleurs....

(*Cascaret sort.*)

SCENE IX.

LA TANTE, ANGÉLIQUE, ORONTE, LÉANDRE, LISETTE.

LA TANTE.

L'INCOMMODE personne !

Ah !....

LÉANDRE, *bas, à Oronte.*

Si tu m'y retiens, va ! je te le pardonne....

Peste soit de la vieille !

LA TANTE, *à Angélique.*

Allez l'entretenir,

Je vous suis.

(*Angélique sort.*)

SCENE X.

LA TANTE, ORONTE, LÉANDRE, LISETTE.

LA TANTE, *à Oronte et à Léandre.*

DEMEUREZ, je m'en vais revenir.

ORONTE.

Quelle est cette Marquise ?

LA TANTE.

Une sempiternelle,
Qui passe soixante ans, et fait encor la belle.
Elle aime la fleurette, et la moindre douceur
Lui fait ouvrir l'oreille, et chatouille le cœur.
C'est un original.

LISETTE, *à part.*

L'impertinence extrême
De faire son portrait et se railler soi-même !

ORONTE, *à la tante.*

Elle vous fournit bien de quoi vous divertir ?

LA TANTE.

Et qui ne riroit pas de l'entendre mentir ?
Que pour elle, en secret, plus d'un Chevalier brûle,
Que Monsieur le Marquis s'en meurt ?....

LÉANDRE.

La ridicule !

LA TANTE.

Je l'aurois avec nous mise de l'entretien ;

Mais vous n'en auriez pas été quittes pour rien,
Et nous n'eussions point vu la fin de sa visite.
Adieu, pour un moment souffrez que je vous quitte,
Je saurai m'en défaire, et perdrai peu de tems.
(Elle sort.)

SCENE XI.

ORONTE, LÉANDRE, LISETTE.

LÉANDRE, *à Oronte.*

Faites ici le sot; pour moi si je l'attends....

ORONTE.

Ami, songez de grace....

LÉANDRE.

Il n'est ami qui tienne;
Pour couvrir votre jeu cherchez qui l'entretienne.
J'ai paré de mon mieux les plus dangereux coups;
Mais tirer à la rame est un métier plus doux.
Au moindre jour offert d'union conjugale
Elle en fait, seul à seul, un fort joli *régale!*
J'en ai tremblé deux fois, et j'ai cru que tout net
J'allois pour l'épouser être pris au colet.

LISETTE.

C'est l'unique moyen de l'éblouir.

LÉANDRE.

N'importe.

ORONTE.

M'abandonneriez-vous au besoin de la sorte ?
Il y va de ma vie ; et si vous faites cas....

LÉANDRE.

Vivez ; mais, s'il vous plaît, que je ne meure pas.
Encore un tête à tête, et le moins qui m'arrive
C'est de perdre l'esprit.

LISETTE.

La défaite est naïve.
Mais notre niece enfin ?

ORONTE.

Qu'elle est aimable ! Ah ! Dieux !

LISETTE.

Son entretien est-il aussi doux que ses yeux ?

ORONTE.

Qu'il est rempli d'appas ! j'en suis charmé, Lisette.

LISETTE.

Vous a-t-elle promis audience secrette ?

ORONTE.

Oui, si la tante, ailleurs se laissant engager,
T'assure les moyens de me la ménager ;
Tout dépend de tes soins.

LISETTE.

Ou plutôt de Léandre.
Qu'il prenne un rendez-vous....

LÉANDRE.

Bon soir.

ORONTE.

Vous en défendre,
Ami, quand il y va de tout l'heur de mes jours ?

LÉANDRE.

Faut il combattre ici des lions et des ours,
Forcer quelque château, m'opposer seul à trente?
A cela je suis prêt; mais, ma foi! pour la tante....

LISETTE.

Ah! si votre Breton étoit prêt d'arriver!

ORONTE.

L'argent comptant le charme. il viendra nous trouver;
Et, craignant qu'on ne songe à presser les affaires,
Il m'envoie un pouvoir passé devant Notaires;
Mais de plus de dix jours il ne sauroit partir.

LISETTE, *à Léandre.*

Et Léandre pour rien ne voudra consentir....

LÉANDRE.

Non; mais à mon défaut employez la Montagne;
Qu'il fasse quelques jours le Baron de Bretagne:
On ne le connoît point.

LISETTE.

A-t-il un peu d'esprit?

ORONTE.

Que trop! Quoi qu'il bouffonne, il sait bien ce qu'il dit....
Le voici qu'à propos Philipin nous amene.

SCENE XII.

PHILIPIN, LA MONTAGNE, ORONTE, LÉANDRE, LISETTE.

LÉANDRE, *à la Montagne.*

As-tu vu le Marquis?

LA MONTAGNE.

J'ai bien eu de la peine.

LÉANDRE.

Viendra-t-il?

LA MONTAGNE.

Oui, Monsieur, où vous lui marquez.

LÉANDRE.

Bon.

Mais ici cependant il nous manque un Baron.
Peux-tu le devenir?

LA MONTAGNE.

Moi, Baron? et de reste.

ORONTE.

Tu connois Albikrac?

LA MONTAGNE.

C'est un gaillard, la peste!

ORONTE.

Il faut passer pour lui.

LA MONTAGNE.

Je suis votre homme; allez,
Vous me verrez Baron, et des plus signalés.

LISETTE.

Donc sans plus balancer, dès cette après-dînée,
Qu'il s'en vienne nous faire un début d'hyménée.
La tante l'attendra dans son appartement,
Et nous nous servirons de cet heureux moment.

ORONTE.

Mais pour voir en secret ton aimable maîtresse....

LISETTE.

Vous avez belle peur que je manque d'adresse!
Que Philipin au guet ait soin de se montrer,
Je viendrai l'avertir quand vous pourrez entrer.

ORONTE.

Adieu donc; nous allons en Baron de campagne
Travestir décemment Monsieur de la Montagne.
Si la tante se plaint de ne nous trouver plus
Dis que....

LISETTE.

Vous me donnez des avis superflus:
Suffit que du Baron j'aurai reçu message.
Au moins faites-lui bien jouer son personnage.

LA MONTAGNE.

Va, je sais mon métier, n'en sois point en souci.
As-tu plus de quinze ans?

LISETTE.

Environ, Dieu merci.

ORONTE, *à la Montagne.*

Sors vîte: s'il falloit qu'on te vit avec elle
Tu perdrois tout.

LA MONTAGNE, *à Lisette.*

Adieu, tendre et jeune pucelle,
Jusqu'au revoir.

(*Oronte, Léandre et la Montagne sortent.*)

SCENE XIII.

PHILIPIN, LISETTE.

PHILIPIN.

Lisette, ah !...

LISETTE.

Quel diantre de ton !
Tu gémis ?

PHILIPIN.

Que je crains la Montagne Baron !

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE.

PHILIPIN m'attendoit par l'ordre de son maître.
Ici dans un moment vous l'allez voir paroître,
L'avis lui sera doux.

ANGÉLIQUE.

Lisette, en vérité,
Ce que tu me fais faire est bien précipité.
Permettre qu'en secret un galant m'entretienne!

LISETTE.

Voulez-vous que je coure empêcher qu'il ne vienne?

ANGÉLIQUE.

Non; mais n'est-ce point trop....

LISETTE.

Voilà bien des façons!
Eh! mon Dieu, hardiment prenez de mes leçons,
Vous m'en remercîrez quelque jour.

ANGÉLIQUE.

Mais, Lisette,

J'accorde une faveur peut-être en indiscrette;
Et si de moi par elle Oronte veut juger....

LISETTE.

Quoi ! la tante aura droit de nous faire enrager,
Et vous craindrez....

ANGÉLIQUE.

Je crains d'affoiblir son estime.

LISETTE.

Un entretien secret n'est pas un si grand crime;
Et d'un joug trop pressant pour fuir les durs apprêts
Il n'y faut pas toujours regarder de si près.
Pour moi, de tous les maux où l'on s'impatiente
Je n'en crois point d'affreux comme le mal de tante;
Il suffoque, et jamais un moment de repos....

ANGÉLIQUE.

Toutes n'agissent pas du même air.

LISETTE.

En deux mots,
La vôtre est une Turque, une Arabe, et le diable
N'en fourniroit qu'à peine encore une semblable.
Elle ne peut souffrir que vous leviez les yeux :
Il faut qu'on soit pour elle, obligeant, gracieux,
Qu'on loue à tous momens les beautés qu'elle achete.

ANGÉLIQUE.

Mais si, nous soupçonnant d'une intrigue secrette
Elle nous découvroit, tout seroit lors perdu.

LISETTE.

Elle attend ce Baron, si long-tems attendu.
De miroir en miroir se façonnant la bouche

Elle ôte, et puis remet dix fois la même mouche.
Dans ce soin d'agrémens songera-t-elle à vous ?

ANGÉLIQUE.

Ainsi, c'est tout de bon qu'il lui vient un époux.
Est-il assez bien fait pour lui plaire ?

LISETTE.

Peut-être
En ai-je un peu plus dit qu'on n'en verra paroître ;
Mais sur sa bonne mine il faut nous récrier.
Dans la démangeaison de se remarier
Elle nous en croira.

ANGÉLIQUE.

Mais l'affaire étant faite,
Comme alors elle aura tout ce qu'elle souhaite,
Ce rendez-vous secret à quoi bon l'accorder ?
Oronte ouvertement pourra me demander.

LISETTE.

Oui ; mais d'où pouvez-vous tirer un sûr indice
Que pour ses durs appas le Baron s'attendrisse ?
Qu'il veuille d'elle après qu'il en aura goûté ?
Servons-nous de ce tems pour plus de sûreté.
Par quelques entretiens éprouvez-vous l'un l'autre.
Voyez si son humeur se rapporte à la vôtre,
Si toujours elle aura pour vous mêmes appas.
Là, l'aimez-vous un peu ?

ANGÉLIQUE.

Je ne m'y connois pas ;
Mais tantôt prêt d'entrer, le voyant dans la rue,
De ma chambre ici-bas je suis vîte accourue,
Et j'eusse eu grand dépit qu'on m'eût voulu chasser.

LISETTE.

LISETTE.

Continuez, ceci n'est point mal commencer.

ANGÉLIQUE.

D'ailleurs, quand on le nomme, ou qu'il nous rend
visite,
Certain je ne sais quoi fait que mon cœur palpite.
J'aime à le regarder, et, soupirant tout bas,
J'ai des troubles d'esprit que je ne comprends pas.
Si-tôt qu'il est parti je rêve. Quand on aime
Est-ce-là comme on est, Lisette ?

LISETTE.

Tout de même.
L'amour en peu de tems vous en a bien appris....
Mais Oronte....

ANGÉLIQUE.

Il vient.... Dieux !

LISETTE.

Reprenez vos esprits.

ANGÉLIQUE.

Que lui pourrai-je dire, et....

LISETTE.

S'il faut ne rien taire,
Vous faites l'innocente, et vous ne l'êtes guere.

SCENE II.

ORONTE, ANGÉLIQUE, LISETTE.

ORONTE.

MADAME....

LISETTE.

En liberté je vous laisse jaser.
Notre tante est à craindre, et je cours l'amuser.
(*Elle sort.*)

SCENE III.

ORONTE, ANGÉLIQUE.

ORONTE.

ENFIN mon heureux sort, après tant de contraintes,
De mes tristes langueurs soulage les atteintes,
Et, sans être gêné par des regards jaloux,
Je puis vous dire ici ce que je sens pour vous.
Mais que sert que ma bouche à l'expliquer s'emploie ?
Pour vous marquer ma flamme il suffit de ma joie ;
Et quand l'occasion rend le tems précieux
Il faut dans ce moment laisser parler les yeux.
C'est là que sans réserve, en voyant ce qu'on aime,
Tout le secret du cœur se produit de lui-même,

Et qui prend part au feu qui le fait éclater
N'a besoin que de voir, et non pas d'écouter.

ANGÉLIQUE.

J'ai trop peu de clartés pour pouvoir bien comprendre
Ce que de vos secrets je dois vouloir apprendre;
Mais je sais qu'un motif, que je crois généreux,
M'oblige à souhaiter que vous soyiez heureux,
Qu'à vous combler de gloire à l'envi tout conspire.

ORONTE.

Ce souhait est beaucoup; mais, si j'ose le dire,
Dans ce que vos appas ont pour moi d'engageant,
S'il n'est que généreux, il n'est point obligeant.
A moins qu'il soit l'effet d'une estime empressée,
D'un tendre mouvement où vous soyiez forcée,
D'une inquiete ardeur....

ANGÉLIQUE.

Ah! que vous me gênez!
J'ai bien peur de savoir ce que vous m'apprenez!
Ne l'examinons point, et quoi qu'il en puisse être....

ORONTE.

Craignez-vous de m'aimer?

ANGÉLIQUE.

Je le fais mal paroître;
Mais au moins je devrois, malgré vos vœux soumis,
Craindre de vous aimer plus qu'il ne m'est permis.

ORONTE.

Hélàs! le pouvez-vous quand ma flamme est extrême,
Et que l'amour n'a point d'autre prix que lui-même?
Non, quoi que vous fassiez, pour vaincre le souci...

ANGÉLIQUE.

N'est-ce point déja trop que vous souffrir ici ?
J'en rougis, et s'il faut que ma tante soupçonne....

ORONTE.

A ce scrupule en vain votre esprit s'abandonne.
Lisette y met bon ordre, et seconde mon feu;
Il s'agit seulement d'obtenir votre aveu.
Me l'accorderez-vous ?

ANGÉLIQUE.

Ce qu'ici je hasarde
Ne vous répond que trop de ce qui me regarde;
Mais songez que les loix d'un rigoureux devoir
Me forcent d'une tante à craindre le pouvoir,
Que mon pere en mourant me mit sous sa conduite,
Que par quelque intérêt elle m'aime à sa suite
Et qu'avant que pour moi vous puissiez rien oser
Il faut qu'elle ait trouvé qui la veuille épouser.
Il s'offre, m'a-t-on dit, un Baron d'importance.
Si l'affaire se fait....

ORONTE.

Vivons en espérance.
Quelque obstacle qui tienne un esprit alarmé,
Pour vaincre tout, Madame, il suffit d'être aimé.

ANGÉLIQUE.

J'aurois peut-être dû m'en tenir à l'estime;
Mais puisque vous brûlez d'un feu si légitime,
Que depuis si long-tems que vous le contraignez
L'amour est tel en vous que vous me le peignez,
Je ne me défends plus....

SCENE IV.

LA TANTE, ANGÉLIQUE, ORONTE.

LA TANTE, *à Angélique, après avoir écouté les trois derniers vers.*

LA peinture est jolie !
Le rouge vous sied bien, vous êtes embellie !
L'appétit au besoin vous viendroit en parlant.
Vraiment, j'en suis d'avis, il vous faut un galant !

ANGÉLIQUE.

Moi, ma tante ?

LA TANTE.

Voyez la petite effrontée !
Je ne vous ai donc pas tout-à-l'heure écoutée,
Quand sur ce bel amour qui le faisoit agir ?....

ORONTE.

Madame.

LA TANTE.

Allez, Monsieur, vous devriez rougir !
Et du moins ce n'est pas à d'honnêtes familles
Qu'on se doit adresser pour corrompre des filles.

ORONTE.

L'hymen étant le but qui m'a fait la prier
D'entendre....

LA TANTE.

Il n'est ici personne à marier....

(*A Angélique.*)

Parler d'amour chez moi! Vous êtes fort mignonne!

ANGÉLIQUE.

Ne croyez pas....

LA TANTE.

Comptez, je vous la garde bonne!

Et si....

ANGÉLIQUE, *à Oronte.*

Venez encore emprunter mon secours.

J'ai bien affaire, moi, de vos sottes amours.

LA TANTE.

Quoi! que veut-elle dire?

ANGÉLIQUE.

Eh! bien, il me faut taire:

Cela ne serviroit qu'à vous mettre en colere;

Mais si jamais il vient me demander appui....

LA TANTE.

Comment? est-ce qu'il veut que vous parliez pour lui?

ORONTE, *bas, à Angélique.*

Qu'allez-vous dire?

ANGÉLIQUE, *haut.*

Tout, et devant tout le monde.

Voyez, il faut pour vous, Monsieur, que l'on me gronde.

Je vous l'avois bien dit, renvoyant vos amours,

Que ma tante vouloit rester veuve toujours.

Elle en a fait bon vœu.

LA TANTE.

C'est mon dessein, sans doute,
Et qui parle d'amour, Dieu sait si je l'écoute;
Je n'en veux point.

ORONTE.

Madame, il n'y faut plus penser;
Et puisque je connois que c'est vous offenser....

LA TANTE.

Laissez. Par le récit que je veux qu'elle fasse
J'aurai lieu de juger s'il faut vous faire grace.
Ce doit être sa peine après ce qu'elle a fait.

ORONTE.

Vous haïssez la cause, épargnez-vous l'effet?

ANGÉLIQUE, *à la tante.*

Oyez donc.

ORONTE, *bas, à Angélique.*

L'embarras où vous nous allez mettre....

ANGÉLIQUE, *à la tante.*

Mais quand vous aurez su ce qu'il m'a fait promettre,
Contre moi, tout d'un coup, je crains bien de vous voir.

ORONTE, *à la tante.*

Ah! ne l'apprenez point.

LA TANTE.

Non, je veux tout savoir.
(*A Angélique.*)
Pourquoi seule avec lui?

ANGÉLIQUE.

C'est qu'il m'a rencontrée,

Et qu'il entroit ici comme j'y suis entrée.
Il venoit....

ORONTE, *bas, à Angélique.*

Sans donner de plus forte raison,
Dites que je venois pour voler la maison.
Je l'avoûrai plutôt que....

LA TANTE, *à Angélique.*

Qu'est-ce qu'il vous conte ?

ANGÉLIQUE.

Qu'à vous expliquer tout il va mourir de honte ;
Mais en vain il prétend que j'ose rien cacher.

ORONTE, *à part.*

Je suis pris.

ANGÉLIQUE.

Enfin donc il venoit vous chercher,
Et m'ayant aperçue, il m'a fait la peinture
De je ne sais quels maux que pour vous il endure ;
Que depuis qu'il vous voit il languit nuit et jour,
Et que si je n'avois pitié de son amour....
A ce nom j'ai crié, furieuse, en colere,
Ainsi que vous m'avez appris qu'il falloit faire.
Il m'a toujours pressée, et moi j'ai toujours dit
Que sans doute il falloit qu'il eût perdu l'esprit,
Que vous oser parler pour lui, ni pour personne,
C'étoit.... Il vous dira si pour vous je raisonne.
Il m'a dit que sachant votre tempérament
Il ne vous falloit pas presser ouvertement ;
Mais qu'au moins on pouvoit de loin vous faire entendre
Que vous étiez encor dans un âge assez tendre ;
Qu'aussi fraîches que vous peu se feroient prier

Pour choisir un brave homme et se remarier;
Et que selon l'humeur où je vous verrois être,
Je servirois sa flamme, et la ferois connoître.
Alors, je l'avoûrai, c'est en quoi j'ai manqué.
Sensible à l'air touchant dont il s'est expliqué,
J'ai promis, sans penser pourtant faire un grand
crime,
Que puisque son amour étoit si légitime,
Qu'il m'en peignoit le feu si plein d'ardeur...

LA TANTE.

Rentrez.

(*Angélique s'en va.*)

SCENE V.

LA TANTE, ORONTE.

ORONTE.

MA présence vous choque, et je vais....

LA TANTE.

Demeurez.

ORONTE.

Madame, le regret d'avoir pu vous déplaire....

LA TANTE.

J'aurois quelque sujet d'être assez en colere.

ORONTE.

Vous l'avez, je l'avoue ; aussi je vous promets

Que de moi sur ce point vous n'en aurez jamais.
Je sais trop pour l'amour jusqu'où va votre haine.

LA TANTE.

Pour le moins jusqu'ici je l'ai vaincu sans peine.

ORONTE.

Tout le monde en convient, et c'est être indiscret
D'avoir à votre niece expliqué mon secret ;
Mais que ne fait-on point quand un mal est extrême ?

LA TANTE.

Et pourquoi ne vous pas adresser à moi-même ?

ORONTE.

A vous-même, Madame ? Hélas ! et de quel air ?
Non, je mourrois plutôt que de vous en parler.
Mais, si vous faites grace à l'ardeur de mon zele,
Souffrez que quelquefois j'en soupire avec elle.
C'est tout ce que je veux pour prix d'un si beau feu.

LA TANTE.

Il me paroît trop beau pour obtenir si peu.
Pour prix de votre amour, si sa flamme est constante,
Il vaut mieux que j'en sois la seule confidente.
A ma niece sur-tout n'en témoignez plus rien ;
Dans un si jeune esprit un secret n'est pas bien.

ORONTE.

Quoi ! pour me soulager vous pourriez vous contraindre
A souffrir ce qu'ailleurs on vous voit le plus craindre ?
Vous que l'amour offense, et dont l'aversion
Vient de paroître encor pour cette passion,
Vous, qui loin d'excuser l'innocente peinture
Dont....

LA TANTE.

Il faut quelquefois garder quelque mesure,
Et devant une fille il est bon de blâmer
Ce qui leur peut apprendre à se laisser aimer.
Ce sont tendres esprits qui sans leçon, ni maître
Ne savent que trop tôt d'où ce penchant peut naître;
Et pour rendre l'amour à leur goût moins charmant,
On leur en fait un monstre, et l'on pense autrement.
Ce n'est pas qu'il ne soit des douceurs au veuvage
Qui valent quelquefois celles du mariage:
Vivre comme on l'entend, ne répondre qu'à soi....

ORONTE.

Ah! n'appréhendez point de les perdre pour moi.
Vous me donnez l'exemple, et je dois, sans m'en plaindre,
Quand vous vous contraignez, apprendre à me contraindre,
Sur moi-même à mon tour prendre assez de pouvoir...

LA TANTE.

Je ne dis pas cela pour me faire valoir;
Au contraire, je veux....

SCENE VI.

ANGÉLIQUE, LA TANTE, ORONTE.

ANGÉLIQUE, *à sa tante.*

Voici qu'on vous apporte
De ces petits tableaux....

ORONTE, *à part.*

Bon.

ANGÉLIQUE, *à sa tante.*

L'homme est à la porte.
Le ferai-je entrer?

LA TANTE.

Non, qu'il revienne.... Est-ce fait?
L'étourdie! est-il tems....

ORONTE, *à la tante.*

C'est pour un cabinet?
Voyons-les.

ANGÉLIQUE.

Il en a des plus jolis du monde.

LA TANTE.

(*A Oronte.*)

Quelle stupide! Encor?... L'espoir où je me fonde,
C'est que me connoissant....

ANGÉLIQUE, *à sa tante, en revenant sur ses pas.*

S'il les vouloit laisser?
Il peut les vendre ailleurs.

LA TANTE.

LA TANTE.

Il s'en faudra passer:
Qu'il les vende, ce soin vous rend officieuse?
Si....

ORONTE, *à part.*

Le friand ragoût qu'une vieille amoureuse!
(Angélique sort.)

SCENE VII.

LA TANTE, ORONTE.

LA TANTE.

Sans trop de vanité, je pourrois me flatter
Qu'il n'a tenu qu'à moi jusqu'ici d'écouter.
Cent fois, le défunt mort, on m'a persécutée,
Officiers, gens de Cour; mais rien ne m'a tentée.
J'ai même, depuis peu, reçu de tous côtés
Pour un certain Baron mille importunités.
On m'en veut, malgré moi, donner la connoissance.

ORONTE.

Quel est-il?

LA TANTE.

Un Breton, de fort haute naissance,
Albikrac. C'est un nom assez connu de tous....
Il vous donne à rêver, en êtes-vous jaloux?

ORONTE.

Pour m'oublier ainsi je sais trop me connoître.

LA TANTE.

Du moins vous n'aurez pas long-tems sujet de l'être.
Une visite, ou deux, puisque je l'ai promis ;
Après, ne craignez rien, nous vivrons bons amis.

ORONTE.

Vous priver de sa vue, et que rien n'autorise....

SCENE VIII.

ANGÉLIQUE, *apportant un fichu de dentelle,* LA TANTE, ORONTE.

ANGÉLIQUE, *à sa tante.*

Ah ! ma tante, voici ce beau point de Venise.

LA TANTE.

A-t-on jamais....

ANGÉLIQUE.

Vos yeux en vont être éblouis.

ORONTE, *faisant semblant d'admirer le fichu.*

Ah ! Madame !

ANGÉLIQUE, *à sa tante.*

On l'aura peut-être à vingt louis.
Voyez ce long branchage, et ces fleurs qui se jettent.

ORONTE, *à la tante.*

On surfait de moitié quand les hommes achetent,
On m'en fit un quarante encor hier au matin,
Qui n'est pas ...

ANGÉLIQUE, *à sa tante.*

Le tissu ne peut être plus fin.

LA TANTE.

Il est assez passable ; allez qu'on me le garde,
Nous le verrons tantôt.

ORONTE, *à part.*

Dieux !

ANGÉLIQUE, *à sa tante.*

Plus je le regarde,
Plus je l'aime. Voyez de l'un à l'autre bout.
L'ouvrage saute aux yeux ; il est égal par-tout.

LA TANTE.

Ne finirez-vous point ?.... Que veut encor Lisette ?

SCENE IX.

LISETTE, LA TANTE, ANGÉLIQUE, ORONTE.

LISETTE, *à la tante.*

Le Baron d'Albikrac...

ORONTE, *à part.*

Enfin, ma tâche est faite !
Respirons !

LISETTE, *à la tante.*

Ah ! Madame, il n'est rien plus galant.

ORONTE, *à la tante.*

Ces Messieurs les Barons font valoir le talent ;
Ce sont gens du bel air !

LA TANTE.

Vous avez de l'ombrage?

ORONTE.

Madame....

LA TANTE.

Il ne faut pas m'en dire davantage;
(*A Lisette.*)
J'y pourvoirai.... Qu'il entre : il faut le recevoir.
(*A Angélique.*) (*A Lisette.*)
Demeurez.... Vous, Lisette, ayez soin du mouchoir.
(*Elle donne le mouchoir de dentelle à Lisette, qui sort.*)

SCENE X.

LA TANTE, ANGÉLIQUE, ORONTE.

LA TANTE, *bas, à Oronte.*

Nous laisser, seul à seul, surprendre en confidence,
Seroit, sans aucun fruit, choquer la bienséance.

ORONTE.

Madame....

LA TANTE.

Sans cela j'aurois su prendre soin
De n'avoir pas ma niece avec nous pour témoin.

Du moins tenez-vous sûr, quand je le pourrai faire,
Que vous n'aurez jamais ce chagrin.

ORONTE.

Pour vous plaire
Je l'essuîrai sans peine, et consens que par-là....

SCENE XI.

LA MONTAGNE, LISETTE, LA TANTE, ANGÉLIQUE, ORONTE.

LA MONTAGNE, *à Angélique, feignant de la prendre pour sa tante.*

Qui des deux est la tante? A l'âge, la voilà....
Pardonnez; je sais bien que ce vilain mot d'âge
Aux belles comme vous tient toujours lieu d'outrage;
Mais il ne vous en fait aucun, et, tout de bon,
Vous chercher à deux fois auprès d'une poupon,
Auprès de cette niece à peine encore au monde,
C'est une gloire en vous qui n'a point de seconde.
On m'en avoit bien dit, et j'en trouve encor plus.

ANGÉLIQUE, *à sa tante.*

Que dirai-je, ma tante?

LA MONTAGNE, *à Angélique.*

A d'autres cet abus....
Ma tante!

LA TANTE, *à la Montagne.*

Je la suis.

LA MONTAGNE, *à la tante.*

Et celle-ci, la niece?

LA TANTE.

Elle s'est déclarée.

LA MONTAGNE.

Oui, pour me faire piece.
Comme provincial, vous voulez me sonder;
Mais ce n'est pas à moi qu'on en baille à garder.

LA TANTE.

On ne vous trompe point.

LA MONTAGNE.

Quoi! vous seriez la tante?

LA TANTE.

Moi-même.

LA MONTAGNE.

Je ne sais si le diable me tente;
Mais je sais qu'il me fait vouloir que cela fut.
Ah! quel plaisir alors de s'aimer but à but!
Car ne pouvant causer qu'un mal de cœur extrême,
Tel qu'on l'auroit pour vous, vous l'auriez tout de même.
Mal de cœur en amour est un drôle de mal....
Mais qui de notre tante est donc l'original?
Sans railler, est-ce vous?

LA TANTE.

Je ne suis point surprise
De vous voir affecter exprès cette méprise.
Vous êtes obligeant, et me voulez flatter.

LA MONTAGNE.

Non, ma foi! j'enrageois d'avoir lieu de douter,

Et déja je songeois à trouver quelque adresse
Pour planter là la tante, et donner sur la niece.

LA TANTE.

Ma niece est-elle si....

LA MONTAGNE.

Chacune vaut son prix;
Mais enfin....

ANGÉLIQUE, *bas, à Lisette.*

Est-il fou de s'être ainsi mépris?

LISETTE, *à la Montagne.*

Le beau jeune Seigneur! qu'il est bien fait!

LA MONTAGNE.

Ma mere
A pris aussi, dit-on, grand plaisir à me faire;
Et je m'en suis senti, car certain air gaillard
Que j'ai d'elle hérité, me rend tout égrillard.
(*A la tante.*) (*A Angélique.*)
Je vous divertirai, belle tante.... Ah! ma niece,
Il faut céder; la tante est la même jeunesse.
Certains traits enfantins, doux, mignons, délicats....

LA TANTE.

Ne me louez point tant.

LA MONTAGNE.

Je ne vous louerois pas,
Vous que je vois briller comme fleur printaniere?
Dieu me sauve! il n'est point.... Montrez-vous par-derriere....
Vous êtes encor mieux, et si propre à charmer
Qu'il ne faut point vous voir afin de vous aimer.

Le port beau, l'air poupin. J'en tiens, et sans remede....
Quelle taille !

LA TANTE.

Il en est qui l'ont un peu plus laide.

LA MONTAGNE.

Comment diable ! et de plus de cinquante karats.

LISETTE, *à la tante.*

Qu'il a d'esprit, Madame !

LA MONTAGNE, *à Lisette.*

Ah ! l'on n'en doute pas.

LA TANTE, *à Oronte.*

Vous êtes tout rêveur ?

LA MONTAGNE, *à la tante.*

J'eusse eu peine à m'en taire,
Si vous ne l'eussiez dit. Rêve-t il d'ordinaire ?
C'est un mal de chagrin dont je crains les accès.

LA TANTE.

Il est à pardonner quand on a des procès.

LA MONTAGNE.

(*A Oronte.*)

Monsieur en a ? tant pis.... Monsieur est de province ?

ORONTE.

Auvergnac.

LA MONTAGNE.

On prétend votre noblesse mince,
Et vous venez ici la réhabiliter ?

ORONTE.

Je crains peu que l'on songe à m'en inquiéter.

LA MONTAGNE.

J'en connois, soi-disant issus de haute race,

Nobles comme le Roi, qu'on remet dans la crasse.
Parmi de vieux papiers abandonnés aux rats
Ils ont beau la plupart dénicher des contrats,
Leur gentilhommerie, étant toute en paroles,
Ne se trouve de poids qu'à celui des pistoles.
A nous autres Barons, qu'on voit hors du commun,
On n'a pas dit un mot : moins à moi qu'à pas un.
Aussi par-tout le bruit de ma noblesse craque :
Mon pere étoit Kerling, et ma mere Albikraque ;
Deux familles, pensez, d'éclat et de renom.
Qu'on s'informe, on verra si quelqu'un dira, non.

LA TANTE, *bas, à Oronte.*

Vous n'avez pas sujet....

LA MONTAGNE, *à la tante.*

Je vous trouve inquiete.
Est-ce que vous craignez de me sembler mal faite ?
Ma foi, quand tout exprès pour me rôtir d'amour
L'ouvrier qui vous fit vous auroit faite au tour,
Qu'il auroit compassé, pour me rendre tout vôtre,
Chaque connexité d'un membre avecque l'autre,
Vous ne me plairiez pas davantage, et déja
J'enrage d'être au point dont mon pere enragea ;
Car on tient que deux jours après son mariage
Il s'en mordit les doigts.

ANGÉLIQUE, *bas, à Lisette.*

Lisette, il n'est pas sage.

LISETTE, *bas.*

(*Haut.*)

C'est un homme enjoué.... Qu'il est divertissant !

LA TANTE, *à la Montagne, après qu'il lui a parlé bas.*
Rien ne nous presse encor.

LA MONTAGNE.

Je suis un peu pressant ;
Mais à voir tant d'appas qui feroit moins la presse ?
Et puis, quand on va droit, sans entendre finesse,
Et que l'un à-peu-près est de l'autre le fait,
On dit que le plutôt vaut le mieux.

LISETTE, *à la tante.*

En effet.

LA TANTE, *à la Montagne.*

On y doit un peu plus songer que vous ne faites.

LA MONTAGNE.

Gai comme je le suis, vous, dans l'âge où vous êtes,
Selon que je me sens fortement dans vos lacs,
Nous aurons quantité de petits Albikracs,
Ma tante.

LA TANTE, *montrant Angélique.*

Pour le moins épargnez une fille.
Vous la faites rougir.

LA MONTAGNE.

Elle en est plus gentille.
Quant à moi, j'aime à voir ce vermillon subit
Dont, en baissant les yeux, la friponne sourit.
Il faut les faire à tout. Mais, mon aimable tante,
Voyons votre maison ; sa propreté m'enchante,
Et si j'en puis juger par cet appartement....

LA TANTE.

Vous n'y trouverez pas ce que....

LA MONTAGNE.

Sans compliment,
Agréez que je sois votre écuyer.

LISETTE.

Madame
A dans son cabinet ce qui peut ravir l'ame.
Il vous faut tout au moins deux heures pour le voir.

LA TANTE, *à la Montagne.*

Quelque autre jour....

LA MONTAGNE.

Ah! non.

LA TANTE, *bas, à Oronte.*

Je suis au désespoir.
Ne vous chagrinez point, mon cher, je vous en prie,
Si je donne la main....

LISETTE, *à la Montagne en ouvrant une porte.*

Par cette galerie....

LA TANTE, *à Oronte.*

Suivez-nous.

ORONTE, *bas, à Angélique.*

En suivant, éloignons-nous un peu.

LISETTE, *bas.*

Profitez du moment, on vous donne beau jeu.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LÉANDRE, LISETTE.

LÉANDRE.

Nos amans à leurs feux vont trouver peu d'obstacles.
Notre nouveau Baron fait pour eux des miracles,
Et de ce cabinet, qu'il appelle enchanté,
Je suis exprès sorti pour rire en liberté.
La tante a beau vouloir faire un pas vers Oronte,
Il a pour l'arrêter toujours un nouveau conte,
Et, sur chaque tableau la faisant haranguer,
Il la force à l'ouir ensuite extravaguer.
Ainsi pour nos amans point de tante importune.

LISETTE.

Ce n'est pas là pour elle une grande infortune.
S'il la prive d'Oronte, au moins d'une douceur
De moment en moment il lui flatte le cœur ;
Mais quand elle vous tient à l'écart l'un ou l'autre
Il n'est point de plaisir qui soit égal au vôtre !
Vous passez votre tems à ravir ?

LÉANDRE.

Justement,

Oronte en a tâté.

LISETTE.

Très-copieusement.

Jamais on ne souffrit de si longue torture.

LÉANDRE.

Il m'a dit en deux mots toute son aventure.

LISETTE.

Quand dans le cabinet il vous a parlé bas
J'ai bien cru qu'avec vous il ne s'en taisoit pas.

LÉANDRE.

Tu fais le guet pour eux, et les laisse surprendre?

LISETTE.

Quand le malheur en veut on a beau s'en défendre.
Oronte étant entré j'ai couru promptement
Pour réjoindre la tante en son appartement;
Mais par sa défiance elle a trompé la nôtre,
J'ai pris un escalier, elle venoit par l'autre.

LÉANDRE.

Oronte cependant tombe en de bonnes mains?

LISETTE.

Qu'il s'en tire, s'il peut.

LÉANDRE.

C'est comme tu le plains?

LISETTE.

Si tant de charité pour lui vous inquiete,
Faites le tour d'ami, son affaire vaut faite.
La tante vous adore, et vous préférera.

LÉANDRE.

Elle m'aime ?

LISETTE.

Hier encor son cœur en soupira;
Et, dans ce que de vous sans cesse elle me conte,
Vous l'emportez en tout de bien loin sur Oronte :
Jamais homme à ses yeux ne parut si parfait.
Vous rêvez ?

LÉANDRE.

Je cherchois quel grand crime j'ai fait.
Pour se trouver aimé d'une vieille, et lui plaire,
Il faut avoir du moins assassiné son pere.
Si la tante avec moi s'expliquoit sur ce ton
Je la divertirois de la bonne façon.

SCENE II.

ANGÉLIQUE, ORONTE, LÉANDRE, LISETTE.

LÉANDRE.

Vous vous êtes enfin échappés ?

ORONTE.

La peinture
Nous prête ce bonheur, fort grand, pourvu qu'il dure;
Mais Monsieur le Baron nous le fait esperer.
Il paroît n'être point encor las d'admirer,
Dix ou douze portraits, qu'il voit l'un après l'autre,
Faisant son entretien, ont assuré le nôtre,

Ils sont tous de la tante, et vous pouvez juger
Si le bien qu'il en dit a de quoi l'engager!
Les louant trait pour trait il lui chatouille l'ame;
Elle peut à son gré favoriser sa flamme,
Nous l'en avons laissée en pleine liberté.

ANGÉLIQUE.

J'en serai querellée.

LISETTE.

Et moi de mon côté;
Mais n'importe.

LÉANDRE.

Il est vrai qu'il lui doit être rude
Qu'on lui donne si-tôt sujet d'inquiétude.
Puisqu'Oronte est pour elle un amant déclaré
C'est mal faire sa cour que s'être retiré:
Elle en murmurera.

ANGÉLIQUE.

Je le vois fort à craindre.

ORONTE.

Mon malheur est fort grand; mais je n'ose m'en plaindre.
Il me vient d'une part qui m'est trop à chérir
Pour craindre d'essuyer ce qu'il faudra souffrir.

ANGÉLIQUE.

Que faire, où la rencontre étoit si surprenante?

LÉANDRE.

Soutenir qu'il vouloit cajoler la servante,
Et qu'accourue au bruit vous lui faisiez leçon.

ANGÉLIQUE.

Mais je ne querellois en aucune façon,
Et même elle m'avoit en entrant écoutée.

LÉANDRE.

Qu'il soit donc Chevalier de la Dame enchantée,
Car c'est enchantement qu'aimer à soixante ans.

ORONTE.

Vous me raillez, chacun peut-être aura son tems.
Que sait-on?

LISETTE, *à Oronte.*

Pour le moins il a cet avantage,
Que si pour notre tante il sucroit le breuvage,
Ma foi, vous tireriez votre poudre aux moineaux,
Il vous supplanteroit.

LÉANDRE.

Voyez ce que je vaux.
Mon étoile est heureuse, et c'en est une marque.

ORONTE.

C'est une rude mer que celle où je m'embarque!
Mais je ne compte à rien tout ce que je prévoi,
Pourvu que cette belle ait du penchant pour moi,
Qu'elle daigne à mon feu permettre l'espérance.

ANGÉLIQUE.

J'y vois beaucoup d'ardeur; s'il a de la constance,
D'une ame généreuse il peut tout espérer.

ORONTE.

C'est de quoi cet ami pourroit vous assurer,
C'est un autre moi-même, il voit toute mon ame.
Pour plus de sûreté d'une éternelle flamme

Souffrez que devant lui je vous donne ma foi,
Qu'il en soit le garant.

LISETTE, *à Angélique.*

Donnez.

ANGÉLIQUE, *donnant la main à Oronte.*

Je la reçoi,
Et pourvu que toujours et sincere et constante
Elle soutienne en vous....

LÉANDRE, *apercevant venir la tante.*

Prenez garde, la tante....

ANGÉLIQUE.

Ah! Dieux!

ORONTE, *bas.*

Ne craignez rien, et me laissez parler.
(*Haut, et d'un ton doctoral.*)
Avant qu'un an, ou deux se puissent écouler,
Vous aurez une grande et longue maladie.

ANGÉLIQUE.

Quel présage!

ORONTE.

S'il faut encor que je le die,
Cet angle qui se ferme à traits presque tirez,
Est la mort d'un parent dont vous hériterez.

ANGÉLIQUE.

Bon cela.

ORONTE.

De ce bien vous ne jouirez guere,
Car cette ligne, jointe à ce triangulaire,
Est pour vous, tôt après, la marque d'un couvent.

ANGÉLIQUE.

Ma tante pour le moins m'en parle fort souvent ;
Je le croirois, selon que j'aime peu le monde.

LÉANDRE, *à Oronte.*

Pensez-vous qu'au couvent cette ligne réponde ?

ORONTE.

Celle-ci qui s'étend le dénote encor mieux.

SCENE III.

LA TANTE, ANGÉLIQUE, LÉANDRE, ORONTE, LISETTE.

LA TANTE, *à Oronte.*

Que lui prédisiez-vous ici de curieux ?
Du destin qui l'attend veut-elle être éclaircie ?

ORONTE.

J'ai pris jadis leçon sur la Chiromancie,
Et je la débitois sans doute en écolier.

LA TANTE.

Mais que lui trouvez-vous de plus particulier ?

ORONTE.

Qu'elle court grand hasard d'être Religieuse.
Je vois de certains traits....

LA TANTE.

Qu'elle seroit heureuse !
Si j'étois en son âge, il est sûr.

LISETTE.

Écoutez.

LA TANTE.

On a dans le couvent la paix de tous côtez,
Au lieu que dans le monde, inquiete, jalouse,
Souvent prendre un époux, c'est la mort qu'on épouse.

ANGÉLIQUE.

Il en est donc beaucoup qui cherchent à mourir?

LA TANTE.

Depuis quand sur l'hymen savez-vous discourir?
Vous m'apprendrez bientôt comme il faut qu'on le nomme.

LÉANDRE.

Ce Monsieur le Baron paroît bien honnête homme.

LA TANTE.

Toujours quelque enjoûment à son discours est joint.

LÉANDRE.

Son humeur me plaît fort.

LA TANTE.

Il ne se contraint point,
Il dit tout ce qu'il pense.

ORONTE.

Il vous a tôt quittée?

LA TANTE.

Je crois que des tableaux il a l'ame enchantée,
Il ne s'en peut souler.

LÉANDRE.

Il est encor là-haut?

LA TANTE.

Je vais l'y retrouver.

LÉANDRE.

Ah ! sans doute il le faut.

LA TANTE.

Seulement un quart d'heure allez tenir ma place.

(*Bas, à Oronte.*)

Pour causer avec vous voyez que je les chasse,

(*Haut, à Léandre.*)

Je vous irai rejoindre.

ORONTE, *à la tante.*

Ah ! Madame, songez...

LÉANDRE, *à la tante.*

Mais le Baron dira que vous le négligez.

LA TANTE.

La franchise jamais n'aura rien qui le blesse.

(*Bas, à Oronte.*)

Dites à votre ami qu'il emmene ma niece.

LÉANDRE, *bas, à Oronte.*

Vous avez de l'esprit, tirez-vous d'embarras.
Pour moi....

ORONTE, *bas.*

De grace, ami, ne m'abandonnez pas.

LÉANDRE, *bas.*

Je me rendrois suspect à m'en vouloir défendre.
Il faut...

LA TANTE, *à Angélique.*

Faites pour moi compagnie à Léandre.

ANGÉLIQUE.

Si l'on peut le savoir, qu'est-ce qu'on en dira ?
Aller seule avec lui !

LA TANTE.

Lisette vous suivra....
Vous êtes scrupuleuse !

ORONTE.

Ah ! détestable tante !

(*Angélique, Léandre et Lisette sortent.*)

SCENE IV.

LA TANTE, ORONTE.

LA TANTE.

Je crois que vous devez avoir l'ame contente.
Du moins, pour vous marquer une tendre amitié,
Je fais assez pour vous.

ORONTE.

C'est trop de la moitié.
Que dira le Baron ? que croira votre niece ?

LA TANTE.

La bonne créature est simple et sans finesse.
Pour l'autre, le ménage offre assez d'embarras
Pour m'avoir donné lieu de faire ce faux pas.
J'ai supposé quelque ordre oublié par mégarde,
Et prié le Baron de n'y prendre point garde,
Que je ne le quittois que pour un seul moment.
Il est libre, et veut bien voir agir librement.
Et puis, quand cette faute iroit jusqu'à l'extrême,
On se patdonne tout manquant pour ce qu'on aime.

ORONTE.

Madame...

LA TANTE.

Tout de bon, s'il faut ouvrir mon cœur,
Dans votre procédé je vois tant de candeur,
Tant d'honnêteté jointe à l'ardeur la plus sage
Que, pour quelque repos que m'offre le veuvage,
Je ne me croirois pas être digne du jour
Si je désespérois plus long-tems votre amour.
Perdez donc ce chagrin que votre front déploie,
Vous voulez m'épouser, j'y consens avec joie.
Votre peine par-là trouve une heureuse fin.

ORONTE.

Madame à tant de gloire élever mon destin!
Mais que dis-je, insensé? c'est bien mal me connoître.
Vous êtes généreuse, et je dois aussi l'être.
Le Baron d'Albikrac, charmé de vos appas,
Vous mettra dans un rang, où je ne vous mets pas.
Vous en puis-je sans crime envier l'avantage?

LA TANTE.

Je vous l'ai déja dit, vous avez de l'ombrage;
Mais pour vous en guérir il nous faut, sans façon,
Faire épouser ma niece à Monsieur le Baron.
De quoi se plaindra-t-il? elle est jeune, assez belle?

ORONTE.

Ce n'est pas mal pensé; mais répondez-vous d'elle?
Vous lui faites sans cesse un monstre de l'amour,
Et je crains...

LA TANTE.

Agissons chacun à notre tour.

Tirez-la quelquefois à l'écart, et lui dites
Que le Baron me choque avecque ses visites ;
Et que, s'il lui plaisoit, vous pourriez m'obliger
A souffrir que pour elle il voulût s'engager.
Je favoriserai toutes vos confidences.

ORONTE.

C'est agréablement flatter mes espérances.
Je n'épargnerai rien afin de la toucher,
Mais il ne faudra pas d'abord l'effaroucher.
Comme sans intérêt, je lui ferai connoître
Qu'une fille se perd à vouloir toujours l'être.
Le tems fera le reste, et prenant toujours soin..

LA TANTE.

Donnez-vous tout le tems dont vous aurez besoin:
Prenez la plus commode et la plus sûre voie :
Vous ne m'en verrez point retarder votre joie.
Je vous aime, et, pour prix d'un zele si discret,
Je vous puis aisément épouser en secret.

ORONTE, *à part.*

M'épouser en secret! me voilà bien, courage.

LA TANTE.

Ce soir nous signerons, demain le mariage.
Chez moi je suis maîtresse ; et, l'himen contracté,
Lisette étant pour nous, tout est en sûreté....
Quoi ! vous en soupirez ?

ORONTE.

Ah! douceurs imparfaites !
Que ne me parliez-vous tantôt comme vous faites !
Mon amour n'eût alors fait scrupule de rien,
Et Léandre jamais ne m'eût parlé du sien !

LA TANTE.

Léandre m'aimeroit?

ORONTE.

D'une amour éperdue.

LA TANTE.

Cet aveu me surprend.

ORONTE.

Ah! Madame, il me tue.

LA TANTE.

Depuis quand savez-vous que j'ai touché son cœur.

ORONTE.

Trop tard pour mon repos; trop tôt pour mon malheur.
Tantôt à l'imprévu vous savez que Léandre
Dans votre cabinet nous est venu surprendre.
Là, voyant le Baron, plein d'un secret dépit:
» Est-ce là quelque amant pour Madame, » a-t-il dit?
Ayant appris la chose: » Ah! malheureux, je l'aime, »
A-t-il continué, « cent fois plus que moi-même,
» Et si mon triste espoir n'est par vous affermi,
» Oronte, c'en est fait, vous n'avez plus d'ami.
» Je vous cachois toujours cette ardeur violente,
» Mais plus j'approche d'elle, et plus elle s'augmente;
» Où je ne la vois point je ne fais que languir. »
A ces mots, je n'ai pu retenir un soupir,
Ni m'empêcher de dire en faveur de ma flamme
Que vous saviez déjà le secret de mon ame.
» Vous m'avez prévenu? Soyez amant heureux,
» M'a-t-il dit, c'est à moi de céder à vos feux.

» Quels

» Quels qu'en soient mes ennuis, vous n'avez rien à
craindre :
» Je mourrois mille fois plutôt que de m'en plaindre,
» Plutôt que d'avouer ce que je souffre. » Alors,
Faisant sur sa douleur de violens efforts,
Il a couru vers vous, et parlé de peinture.

LA TANTE.

Vous craignez plus pour lui peut-être qu'il n'endure.
Je saurai son secret.

ORONTE.

Il voudra le cacher;
Je le connois, en vain vous croirez l'arracher.
Tandis qu'il languira d'ennui, d'inquiétude,
A démentir sa peine il mettra son étude;
Feignant d'être content....

LA TANTE.

Nous croirons qu'il le soit.

ORONTE.

Le puis-je avec honneur? Madame, il en mourroit.
Comme on ne m'a jamais imputé de bassesse....

LA TANTE.

Soit pour vous, soit pour lui, voyez toujours ma niece,
A l'hymen du Baron.... Mais le voici.

ORONTE, *à part.*

J'en tiens
Si Léandre....

SCENE V.

LA MONTAGNE, ANGÉLIQUE, LÉANDRE, LISETTE, LA TANTE, ORONTE.

LA MONTAGNE, *bas, à Léandre.*

SUFFIT, je vais rompre les chiens.
(*A la tante.*)
Quoi ! tous deux tête à tête !

LA TANTE.

Est-ce un sujet de blâme ?

ORONTE, *à la Montagne.*

Dans ce lieu par hasard j'ai rencontré Madame,
Qui parloit pour affaire à quelqu'un de ses gens.

LA MONTAGNE.

Diable ! que vous savez prendre bien votre tems !
Ces tristes songe-creux valent pis que les autres.
N'importe, vous avez vos desseins, nous les nôtres,
Et chacun a les siens en son particulier.
Courage ! rira bien qui rira le dernier.

LA TANTE.

(*Bas, à Lisette.*)
En désespérez-vous ?... Si tu savois, Lisette....

LA MONTAGNE.

J'ai toujours bon espoir, et connois ma planete.
Sans rien dire pourtant, je voi ce que je voi ;
Mais patience !

LA TANTE.

Enfin vous vous plaignez de moi?

LA MONTAGNE.

Eh ! non pas tout-à-fait, mais il faut laisser faire,
Tout vient avec le tems.

LA TANTE, *bas, à Lisette.*

Vois Léandre se taire.
Qu'il est chagrin !

LA MONTAGNE.

Toujours quelque mot en passant
A votre confidente.

LA TANTE.

Il est fort innocent.

LA MONTAGNE.

Au diable qui s'y fie. Entre vous autres belles
Mille cœurs friponnés passent pour bagatelles,
Et de vos yeux malins si j'en crois le fracas,
La multiplicité ne vous en déplaît pas.
Sur Monsieur l'Auvergnac vous faites fonds ; mais baste !....

LA TANTE.

C'est à tort que....

LA MONTAGNE.

Vos yeux ont je ne sais quel faste,
Un certain aigre-doux si savoureux pour moi,
Que je pâme d'amour si-tôt que je vous voi.
Quand nous marierons-nous, ma Reine ? Sur mon ame
Je n'en puis plus.

LA TANTE.

Il faut modérer votre flamme.

LA MONTAGNE.

Sans cesse auprès de vous le cœur me fait tic tac.
Tâtez.

LA TANTE, *minaudant.*

Ah !....

LA MONTAGNE.

Vous craignez ce diable d'Auvergnac ?

LA TANTE.

Mais s'il vous entendoit ?

LA MONTAGNE.

Eh ! bien, ai-je à lui plaire ?
Je m'en ris.

ANGÉLIQUE, *à Oronte, qui lui a parlé.*

Non, Monsieur, il n'est pas nécessaire.

LA TANTE.

Qu'est-ce qu'il vous propose ?

ORONTE.

Un seul tour de jardin;
Mais elle en fait scrupule.

LA MONTAGNE.

Ah ! c'est jouer au fin.

LA TANTE, *à Angélique.*

Vous y pouvez aller.

LA MONTAGNE, *à la tante.*

Je découvre la piece.
Ce qu'il sent pour la tante, il le dit à la niece,
Et ne pouvant ici parler comme il l'entend,
La confidence marche.

LA TANTE.

Il est persécutant !
Quoi ! toujours soupçonner ?

LA MONTAGNE.

Bon pied, bon œil, ma tante.
Je ne saurois avoir l'ame trop surveillante,
Et, comme sans dessein il ne peut s'éloigner,
Au jardin tout exprès je vais l'accompagner.
S'il raisonne, du moins je saurai qu'il raisonne.

ORONTE.

Je ne l'entretiendrai que de votre personne,
De ce que vous valez.

LA MONTAGNE.

Sans vanité, je croi
Qu'il est quelques Barons plus mal taillés que moi.
Ce port, cette action ?.... Ah ! ma tante, très-chere,
Si vous connoissiez bien tout ce que je sais faire....
Mais ils sortent, ma foi ! je veux suivre leurs pas.

LA TANTE, *à Lisette.*

Allez avec ma niece, et ne la quittez pas.
(*Oronte, Angélique, Lisette et la Montagne sortent.*)

SCENE VI.

LA TANTE, LÉANDRE.

LA TANTE, *voyant que Léandre veut sortir.*

LÉANDRE me laisser pour une promenade ?

LÉANDRE.

J'admirois du Baron la plaisante boutade,
Et voulois voir la fin de tout ce différent.

LA TANTE.

Vous êtes bien secret.

LÉANDRE.

Moi !

LA TANTE.

Cela vous surprend.

LÉANDRE.

J'écoute le reproche, et n'en sais point la cause.

LA TANTE.

Eh ! j'en avois déja soupçonné quelque chose ;
Mais mon sexe....

LÉANDRE.

Dequoi me voulez-vous parler ?

LA TANTE.

Un homme quand il veut sait bien dissimuler.
Vous ne m'aimez donc pas ?

LÉANDRE.

Moi, Madame ?

LA TANTE.

Vous-même.

LÉANDRE.

Si sans en rien savoir il se peut que l'on aime...

LA TANTE.

Que vous êtes injuste ! On me l'avoit bien dit
Qu'à feindre on n'eut jamais tant d'adresse et d'esprit.

LÉANDRE.

Mais qui donc vous a fait ce rapport de ma flamme?

LA TANTE.

Celui qui comme vous voit au fond de votre ame,
Votre ami.

LÉANDRE.

Quoi ! ces feux, ces amours prétendus,
Vous les savez d'Oronte ?

LA TANTE.

Oui, de lui; mais, bien plus,
Il m'a dit qu'ayant su combien je lui suis chere,
Vous prétendiez pour lui renoncer à me plaire,
Mourir plutôt cent fois d'un désespoir jaloux...

LÉANDRE.

Madame, Dieu me damne, il se moque de vous,
Je n'y pensai jamais.

LA TANTE.

Vous le voulez bien dire,
Mais...

LÉANDRE.

Où donc en pourroit être le mot pour rire ?
Je dis ce qu'il faut croire.

LA TANTE.

A quoi bon affecter
De nier un amour dont je ne puis douter?

LÉANDRE.

Vous le devez pourtant.

LA TANTE.

C'est vous trahir vous-même.
Ne vous obstinez point...

LÉANDRE.

Enfin donc je vous aime?

LA TANTE.

Quand d'Oronte aujourd'hui je n'aurois pas appris
Combien d'amour pour moi vous vous sentez épris,
Vous m'en avez tant dit ce matin même encore,
J'ai tant vu dans vos yeux que votre cœur m'adore
Que le mien de vos feux jamais ne doutera.

LÉANDRE.

J'ai dit, vous avez vu tout ce qu'il vous plaira;
Mais je ne vous aimai cependant de ma vie.

LA TANTE.

Vous ne m'aimez pas?

LÉANDRE.

Non, et n'en ai point d'envie.

LA TANTE.

Le terme est un peu fier, et même injurieux;
Mais j'en sais le motif, et vous en aime mieux.
Qui peut à son ami sacrifier sa flamme,
S'il étoit marié chériroit bien sa femme.
Peut-on assez louer cet effort de vertu?

LÉANDRE.

Mais je vous parle net.

LA TANTE.

Vous vous êtes trop tu,
C'est d'où vient tout le mal; mais j'y vois du remede.
Sans trop en murmurer ce cher ami vous cede;
Et même, s'il vous faut dire tout aujourd'hui,
J'ai du penchant pour vous beaucoup plus que pour lui.

LÉANDRE.

Est-ce en dépit des gens que selon son envie...

LA TANTE.

Non, mais en dépit d'eux on prend soin de leur vie,
Et souffrir votre mort pouvant vous secourir...

LÉANDRE.

Eh! faites-moi l'honneur de me laisser mourir.

LA TANTE.

Si quelques jours encor votre amour se veut taire,
Différons, j'y consens; mais vous aurez beau faire,
Il faudra, malgré vous, enfin le déclarer.

LÉANDRE, *à part.*

Si quelque adroit détour ne m'aide à m'en tirer
(*A la tante.*)
Elle m'accablera... Madame, quand Oronte
De mon amour pour vous vous a fait le beau conte,
Ne lui parliez-vous point d'épouser?

LA TANTE.

Dès demain,
S'il l'eût pu souhaiter.

LÉANDRE.

Vous l'offriez en vain,
Je ne m'étonne plus s'il a joué d'adresse.

LA TANTE.

Seroit-il marié ?

LEANDRE.

Non pas, mais...

LA TANTE.

Eh ! bien, qu'est-ce ?

LEANDRE.

Ce seroit le trahir que vous en dire plus.

LA TANTE.

De grace.

LEANDRE.

Je ne puis m'expliquer là-dessus.
Il romproit avec moi s'il avoit pu l'apprendre.

LA TANTE.

Je n'en parlerai point.

LEANDRE.

Je crains trop...

LA TANTE.

Non, Léandre,
Croyez-moi.

LEANDRE.

Vous vouliez récompenser son feu :
La chose est impossible, il est votre neveu.

LA TANTE.

Mon....

LEANDRE.

Il m'a fait cent fois jurer de vous le taire.

LA TANTE.

Quoi ! vous dites....

LÉANDRE.

Qu'Oronte est fils de votre frere,
Qui, laissant ce pays pour l'Angleterre, aima
La Comtesse d'Uspeck, qu'à son tour il charma.
De leurs amours secrets ce fruit serra la chaîne.
Mais au moins songez bien....

LA TANTE.

N'en soyez point en peine.
Allons les retrouver.... Mais si vous m'aimiez ?

LÉANDRE.

Non,
Madame, vous savez que j'agis sans façon.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ORONTE, LISETTE.

ORONTE.

Puisqu'il faut essuyer encor cette corvée,
Sois témoin de quel air ma flamme est éprouvée.
Ne quitte point, Lisette, et demeure avec nous.

LISETTE.

Vous ne vous sentez pas d'un si cher rendez-vous?
Vos yeux brillent de joie.

ORONTE.

Elle est étincelante.
Mais n'as-tu point appris ce que me veut la tante?

LISETTE.

Non; je sais seulement qu'elle m'a dit tout bas
Qu'à vous prendre à quartier je ne manquasse pas,
Qu'avec vous du jardin ici je me rendisse.

ORONTE.

De ses jaloux soupçons il faut fuir la malice.
Le refus d'y venir pourroit les éveiller.

LISETTE.

Ma foi! nous n'avons pas trop sujet de railler.

Dans

Dans la rage d'amour où son penchant l'engage,
Quoi que pour l'éblouir vous mettiez en usage,
Elle vous va serrer le bouton de bien près.

ORONTE.

Mais ayant fait Léandre épris de ses attraits,
Cette amorce jettée au moins saura suspendre....

LISETTE.

C'est vous être fort mal adressé qu'à Léandre;
Ce jeu déja lui semble un ennuyeux parti.

ORONTE.

Je ne sais pas encor comme il en est sorti.
Seulement tout riant, sans marques de querelle,
Il est venu nous joindre au jardin avec elle,
Et m'a dit en passant que je l'avois joué.

LISETTE.

Croyez qu'il vous aura tout franc désavoué.

ORONTE.

Qu'importe? j'aurai droit de soutenir sans cesse
Qu'il immole à mon feu la douleur qui le presse,
Et qu'ainsi je serois et sans cœur et sans foi
Si je faisois pour lui moins qu'il ne fait pour moi...
Mais la voici.

SCENE II.

LA TANTE, ORONTE, LISETTE.

LA TANTE, *à Oronte.*

Jugez si ma joie est la vôtre,
Quand je fausse pour vous compagnie à tout autre.
Du jardin tout exprès j'ai su me dérober.

ORONTE.

Aussi Lisette sait....

LA TANTE.

Que vous savez fourber.

ORONTE.

Moi?

LA TANTE.

Ne craignez rien d'elle, elle est ma confidente.

ORONTE.

Léandre aura nié l'ennui qui le tourmente?

LA TANTE.

A quoi bon avec moi faire trop le discret?
De tout votre artifice il m'a dit le secret.
Un obstacle importun, dont votre amour s'étonne,
Vous faisoit m'abuser, et je vous le pardonne,
Pourvu que l'amitié dont le nœud vous unit
Ne s'aigrisse de rien de tout ce qu'il m'a dit.

ORONTE.

Madame, je ne sais ce qu'il vous a pu dire;

Mais je sais sûrement que pour vous il soupire,
Et qu'il mourroit plutôt que vous l'avoir appris.

LA TANTE.

On fait l'amour à Londre aussi bien qu'à Paris.

ORONTE.

Qu'il s'y fasse, qu'aura cet amour qui me touche?

LA TANTE.

Je ne veux qu'un seul mot pour vous fermer la bouche.
La Comtesse d'Uspeck.... Vous êtes interdit?

ORONTE, *à part.*

Léandre m'a joué. Qu'est-ce qu'il aura dit?
N'étant instruit de rien, je ne sais que répondre.

LA TANTE.

Eh! bien, sais-je la carte, et ce qu'on fait à Londre?

ORONTE.

Madame....

LA TANTE.

Elle étoit belle?

ORONTE.

Il ne m'est pas permis....

LA TANTE.

Parlez, cela sied bien dans la bouche d'un fils.

ORONTE, *bas, à Lisette.*

D'un fils!

LISETTE, *haut.*

Quoi! jusqu'ici nous avoir fait finesse,
Monsieur, que vous étiez le fils d'une Comtesse!....
(*A la tante.*)
Madame il est donc vrai?

LA TANTE.

Tu vois qu'il en rougit.
Mon frere en fut épris aussi-tôt qu'il la vit.
Juge du reste.

LISETTE.

Oronte est fils de votre frere ?

LA TANTE.

A l'air dont il m'avoit écrit pour son affaire,
Je pouvois deviner qu'il lui touchoit de près.
Mais ce qui le fait taire et cause ses regrets,
C'est qu'étant mon neveu, quelque amour qui l'engage,
L'impossibilité se trouve au mariage.

ORONTE, *à part.*

Le tour est d'habile homme, il le faut appuyer.
(*A la tante.*)
Puisque vous savez tout, je n'ai rien à nier.
Pour vous cacher mon sort, j'avois feint que Léandre...

LA TANTE.

Je le sais; mais d'aimer doit-on pas se défendre
Quand on voit que le sang nous en fait une loi?

ORONTE.

Hélas! combien de fois aime-t-on malgré soi?
Quand je m'en aperçus, si vous saviez, Madame,
Les efforts que je fis pour éteindre ma flamme!
Mais toujours mon penchant, plus fort que ma raison,
De mes sens contre moi soutint la trahison.
Jugez de mon malheur par l'expresse défense
De vous oser jamais découvrir ma naissance.
Mon pere par serment en avoit pris ma foi.

LA TANTE.

Ce m'est quelque chagrin qu'il se cache de moi;
Mais, comme jusqu'à vous il ne faut pas qu'il passe,
Devant aimer son fils, venez que je l'embrasse.
La tendresse du sang eut toujours droit d'agir.

SCÈNE III.

ANGÉLIQUE, LA TANTE, ORONTE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Quoi! ma tante, embrasser un homme sans rougir,
Vous qui condamniez tant toute ardeur indécente!

LISETTE.

Voyez le bel oison qui remontre à sa tante.
Vous nous épiez donc?

ANGELIQUE.

J'entrois sans y penser.

LISETTE.

Quand on a des neveux on peut les embrasser.

ANGELIQUE.

Oronte est le neveu de ma tante?

LISETTE.

Oui, sans doute.

LA TANTE.

La seule ardeur du sang est celle que j'écoute.
C'est le fils de mon frere, il m'en a fait l'aveu.

ANGELIQUE.

Il est donc mon cousin, s'il est votre neveu !
Et je dois comme vous l'embrasser ?

ORONTE, *l'embrassant.*

Ma cousine....

LA TANTE, *à Angélique.*

Vous l'embrassez bien fort.

ANGELIQUE.

C'est que je m'imagine
Qu'il faut, quand on le voit, régaler un cousin.

LA TANTE.

Vous vous êtes bientôt ennuyée au jardin ?

ANGELIQUE.

Comme on médit de tout dans le siecle où nous sommes,
J'ai craint qu'on ne m'y vît seule avecque deux hommes.
Pratiquer vos leçons est mon plus grand souci.

LA TANTE.

Allez dans votre chambre, et nous laissez ici.
Mon neveu m'entretient d'une affaire importante.

ANGELIQUE, *à Oronte.*

Adieu donc, mon cousin.

ORONTE.

Adieu, belle parente.

LISETTE, *bas, à Angélique.*

Le cousinage n'est...

ANGELIQUE.

Léandre m'a tout dit.

(*Elle sort.*)

SCENE IV.

LA TANTE, ORONTE, LISETTE.

LA TANTE.

Sans mentir, vous jouez à lui gâter l'esprit :
C'est pour le renverser. La flatter d'être belle !

ORONTE.

Est-ce qu'elle s'émeut pour une bagatelle ?

LA TANTE.

Elle a déja pour soi des soins si complaisans...

ORONTE.

Ah ! qu'une fille est sotte à l'âge de quinze ans !

LA TANTE.

Elle en a près de vingt, et si, quoi que je fasse,
Vous voyez ce que c'est.

ORONTE.

Vingt ?

LISETTE, *à part.*

Quelle a bonne grace
D'en donner à sa niece, et de s'en dérober !

LA TANTE.

Otez-moi d'un scrupule où je viens de tomber.
D'où vient qu'en lui parlant tantôt de votre flamme,
Vous vouliez qu'elle sût le secret de mon ame,
Puisque vous étiez sûr que, quoi qu'on fît pour vous,
Le sang rendoit l'hymen impossible entre nous ?

ORONTE.

Lors que l'amour est fort, hélas! peut-il se taire?
Ah! pourquoi suis-je né le fils de votre frere!
Qu'il m'en coûte à la fois de gloire et de bonheur!

LA TANTE.

Vous vous en faites donc un sensible malheur?

ORONTE.

Tel qu'il passe du Ciel tout ce que peut la haine.

LA TANTE.

C'est trop, je ne vous puis plus long-tems voir en peine;
Consolez-vous!

ORONTE.

De quoi?

LA TANTE.

Ce frere prétendu...

ORONTE, *à part.*

Je tremble...

LA TANTE.

Il ne m'est rien.

ORONTE, *bas, à Lisette.*

Ah! me voici perdu.

LISETTE, *à la tante.*

Votre frere l'Anglois n'est pas votre vrai frere?

LA TANTE.

Non, quand l'hymen joignit et son pere et ma mere
Nous étions déja nés chacun d'un premier lit.
Dès l'enfance par-là l'amitié nous unit.
Les noms de frere et sœur l'ont depuis confirmée.

ORONTE, *bas, à Lisette.*

Lisette.

LISETTE, *bas, à Oronte.*

M'en voilà pour vous toute alarmée,
Vous l'échapperez belle en parant celui-ci.

LA TANTE, *à Oronte.*

Donc pour la parenté n'ayez aucun souci.
Lisette ira ce soir nous chercher un Notaire,
Et demain, en secret... Mais, quoi ! c'est vous déplaire?
Le chagrin qui vous prend me le fait assez voir.

ORONTE.

Que ne vous montre-t-il où va mon désespoir !
Vous y seriez sensible, et forcée à me plaindre.

LA TANTE.

Sachons donc le motif qui m'y pourroit contraindre.
Pour le fils de mon frere il n'est point d'embarras....

ORONTE.

Ne parlons plus d'un nom qui ne m'appartient pas.
Pour me faire son fils c'est trop user d'adresse,
Jamais il n'eut d'intrigue avec une Comtesse.
Léandre ne l'a feint que pour vous déguiser
Qu'Oronte, quoi qu'amant, ne vous peut épouser.

LA TANTE.

Qui l'en empêcheroit ?

ORONTE.

Le malheur qui m'accable.

LA TANTE.

C'est ne rien dire.

ORONTE.

Hélas ! que je suis misérable !

LA TANTE.

Mais....

ORONTE.

Contre un téméraire armez votre courroux.

SCENE V.

PHILIPIN, LA TANTE, ORONTE, LISETTE.

PHILIPIN, *à Oronte.*

MONSIEUR, votre Avocat vient d'envoyer chez vous :
Il dit qu'on se prépare à vuider votre affaire.

ORONTE.

Laisse-moi, son succès ne m'inquiete guere,
J'ai bien d'autres soucis.

LA TANTE.

Dites donc ce que c'est.

ORONTE.

Je sais qu'en mon destin vous prenez intérêt;
Mais, de grace! épargnez à l'ennui qui me presse
Ce qu'à taire toujours ma gloire s'intéresse.
Il suffit que le Ciel, de mon bonheur jaloux,
Ne veut pas consentir que je sois votre époux.

LA TANTE.

Non, non, c'est trop vouloir m'éblouir de vos ruses :
Sur les ordres du Ciel ne cherchez point d'excuses;
Et, sans tant de détours, pour fuir ce mauvais pas,
Avouez franchement que vous ne m'aimez pas.

ORONTE.

Je ne vous aime pas ! Que dites-vous, Madame ?
Philipin vous dira ce qu'il sait de ma flamme.
Combien m'a-t-il oui, tant de nuit que de jour,
Me plaindre en vous nommant, et soupirer d'amour ?
Il a voulu cent fois en avertir Lisette.

PHILIPIN, *à la tante.*

Votre nom prononcé, notre nuit étoit faite.
Mille doux souvenirs, pour le mieux embraser,
Lui peignoient...

LA TANTE.

Pourquoi donc ne me pas épouser ?

ORONTE.

Par un sort si cruel qu'à peine j'en respire.

LA TANTE.

Mais enfin quel est-il ?

ORONTE.

Je ne puis vous le dire.

LA TANTE.

Vous ne le pouvez ?

ORONTE.

Non.

LA TANTE.

Ce sont là ces beaux feux ?
De grace.....

ORONTE, *bas, à Philipin.*

Ah ! Philipin, secours-moi, si tu peux.
Suppose, invente, ments.

PHILIPIN, *bas, à Oronte.*

Moi, Monsieur ? que dirai-je ?

LA TANTE, *à Oronte.*

Si bien que le silence est votre privilége ?
Il vous faut bonnement croire sur votre foi.

ORONTE.

Madame....

LA TANTE.

Adieu, Monsieur, vous vous moquez de moi.
Vos secrets sont à vous, et je vous en tiens quitte ;
Mais je vous prie aussi, plus aucune visite.

ORONTE.

Ah! Dieux!

LA TANTE.

Jamais de vous je n'en veux recevoir.

ORONTE.

Quoi ! vous me priveriez pour toujours de vous voir ?
Il faut donc que je meure ; est-ce là votre envie ?

LA TANTE.

Non, je veux seulement...

ORONTE.

Il y va de ma vie.

LA TANTE.

Vous ouvrant avec moi vous ne hasardez rien.
Je vous aime.

ORONTE.

Il est vrai, je le connois trop bien ;
Mais il m'est si honteux que vous sachiez l'affaire.

LA TANTE.

Honteux ou non, enfin, ce choix seul est à faire.
Il faut me dire tout, ou ne me voir jamais.

ORONTE.

ORONTE.

Parlez donc à Léandre, il sait tous mes secrets.
S'il se tait, s'il craint trop pour un ami qu'il aime,
Je pourrai m'enhardir à m'expliquer moi-même,
J'en chercherai la voie, et sors pour y rêver.

PHILIPIN, *à part.*

La fourbe est commencée, il la faut achever.
(*Oronte s'en va.*)

SCENE VI.

LA TANTE, PHILIPIN, LISETTE.

LA TANTE.

A-T-ON rien vu d'égal au procédé d'Oronte?

PHILIPIN.

Quelquefois on a peine à surmonter la honte.

LA TANTE.

Ah! Philipin, dis-nous.....

PHILIPIN.

Léandre sait le tout.

LISETTE.

Penses-tu qu'aisément nous en venions à bout?
Ils s'entendent l'un l'autre.

PHILIPIN.

Et si je vais trop dire.
Quand mon dos pâtira vous n'en ferez que rire.

LA TANTE.

Va, je prends tout sur moi.

LISETTE.

Mais enfin tu sais bien
Que ton Maître consent qu'on ne nous cache rien.

PHILIPIN.

Il est vrai Vous saurez en tout cas me défendre ?

LA TANTE.

Ne crains rien.

PHILIPIN.

Oyez donc ce qu'il vous plaît d'apprendre.
Un voyage Breton, fait très-mal à propos,
Aujourd'hui de mon maître est le trouble repos.
Pour joindre un ennemi qui tiroit en arriere,
Il s'y fit appeller Monsieur de la Rapiere,
Et sous ce nom d'emprunt sut si bien se cacher
Qu'en six jours il trouva ce qu'il venoit chercher.
Il vit son ennemi, le força de se battre,
Reçut un coup d'épée, et le perça de quatre,
Et craignant les Prévôts il fuit, et sans façon
Alla chercher asyle au château d'un Baron.
Le Baron.... et ce fut le malheur de mon maître!

LA TANTE.

On l'appelle ?

PHILIPIN.

Et par où le pourriez-vous connoître ?
Au fond de la Bretagne avez-vous des agens ?

LA TANTE.

La naissance en tous lieux fait connoître les gens.

PHILIPIN.

D'Albikrac. On le tient un des plus galans hommes...

LA TANTE, *à Lisette.*

Lisette....

LISETTE, *à Philipin.*

Parle bas; ce Baron que tu nommes....

PHILIPIN.

Eh! bien?

LISETTE.

Avec Léandre il est dans le jardin.

PHILIPIN.

Ah! c'est fait de mon maître, et j'en crains bien la fin.

LA TANTE.

Tu connois à quel point son intérêt m'engage.
Acheve.

PHILIPIN.

Le Baron faisoit alors voyage.
Une sœur qu'il avoit le reçut au château,
Fit panser sa blessure, et puis... c'est-là le beau.
En se communiquant tous deux ils s'enflammerent,
Se virent en secret, en secret se parlerent.
L'occasion rioit, le diable s'en mêla,
Mon maître fit le fou, la Dame pullula.
La voilà grosse enfin de qui que ce pût être.

LA TANTE.

Quoi! ne nous dis-tu pas que ce fut de ton maître?

PHILIPIN.

Je crois qu'à sa grossesse il peut n'avoir pas nui;
Mais la belle étoit douce à bien d'autres qu'à lui,
Et sur quelques soupçons ayant fait sentinelle,

Il entrevit de nuit un galant avec elle.
Alors ne voulant plus en entendre parler,
Jusques en Angleterre il alla prendre l'air.
D'autre part le Baron, dont l'ame est assez fiere,
Jura d'exterminer le pauvre la Rapiere,
Et, sachant au retour ce qui s'étoit passé,
Voilà contre son nom un procès commencé.
Ainsi qu'un vagabond sans feu, ni lieu, ni race,
La Rapiere est pendu soudain par contumace.
Jugez si quand de tout il nous faut défier,
Mon maître en cet état s'oseroit marier.

LA TANTE.

Je le blâmois d'abord d'abuser une fille
Dont la gloire intéresse une illustre famille;
Mais qui peut écouter deux galans tour-à-tour,
Mérite la disgrace où la plonge l'amour.
L'honneur sur un seul choix fixe les feux pudiques.

PHILIPIN.

On se moque aujourd'hui de ces honneurs uniques,
Et chacun comme il peut vivant sur le commun,
C'est n'avoir point d'amant que de n'en n'avoir qu'un.
Mais, Madame, cela ne fait point notre affaire.

LA TANTE.

Il faudroit par amis...

PHILIPIN.

L'a-t-on pas voulu faire?
Autant de tems perdu. Ce diable de Baron,
Quoi qu'on puisse alléguer, ne change point de ton,
Toujours parle de pendre, et rien à l'amiable.

LA TANTE.

Le voici, je veux voir s'il est si peu traitable.

PHILIPIN.

Ah ! Madame, gardez de lui rien déclarer
Que mon maître avec vous n'en ait pu conférer.

LA TANTE.

Va, n'appréhende point que je lui puisse nuire.

PHILIPIN, *à part.*

Il s'en va tout gâter ; comment l'oser instruire ?

SCENE VII.

LA MONTAGNE, LA TANTE, LISETTE, PHILIPIN.

LA TANTE.

Qu'est devenu Léandre ? il n'est point avec vous.

LA MONTAGNE.

Il entretient tout bas votre futur époux,
D'intention, s'entend ; car, quoi qu'il se figure,
La consommation n'est pas encor trop sûre.
Jamais on n'a tenu contre les Albikracs.

LA TANTE.

Je le crois.

LA MONTAGNE.

Pas trop fou qui suit mes Almanachs.

LA TANTE.

Ils doivent être bons. Mais avant que d'en prendre,
Baron, quand vous aimez, avez-vous le cœur tendre.

LA MONTAGNE.

Comment tendre ?

LA TANTE.

Il m'en faut une preüve aujourd'huï.

PHILIPIN, *bas, à la Montagne, sans faire semblant de lui parler.*

La Rapiere pendu, ta sœur grosse de lui.

LA TANTE.

Eh! quoi, vous hésitez ?

LA MONTAGNE.

Non, ma poupine veuve,
Ordonnez, j'ai pour vous un cœur à toute épreuve.

LA TANTE.

Un certain la Rapiere....

LA MONTAGNE.

Il fut un peu pendu,
Pour avoir....

LISETTE, *l'interrompant.*

C'est le moins qui lui pût être dû.
Affronter un Baron !

LA TANTE, *à la Montagne.*

Sans doute il est coupable.

LA MONTAGNE.

Aussi je vous le fis brancher comme un beau diable.
Vous l'eussiez vu....

LISETTE, *l'interrompant.*

Ce fut devant votre château

Que vous fites dresser sa figure en tableau ?
Si jamais il est pris, vous lui ferez grand' chere!

PHILIPIN, *à part.*

Pour peu qu'il parle encore, adieu tout le mystere.

LA MONTAGNE, *à part.*

Que diable a-t-il fait croire, et que dit celle-ci ?

PHILIPIN, *à la tante.*

Voir que vous sachiez tout lui donne du souci.

LA TANTE, *à la Montagne.*

D'un affront si cruel le souvenir vous fâche;
Mais les fautes d'autrui ne sont pas....

LA MONTAGNE.

Ah! le lâche!
La douleur dont m'accable un si dur souvenir....
(*A Philipin.*)
Ami, pour un moment daigne me soutenir,
Je n'en puis plus.
(*Il fait semblant de se trouver mal, et s'appuie sur Philipin qui lui conte tout à l'oreille.*)

LA TANTE, *à Lisette.*

Lisette, il faudroit...

LA MONTAGNE.

Non, Madame,
Ce n'est rien.

LISETTE, *à la tante.*

Ces malheurs abattent bien une ame,
Plus la naissance est haute, et plus on les ressent.

LA TANTE.

Qu'une fille est par-tout un meuble embarrassant!

LISETTE.

Si j'étois que de vous, et que j'eusse une niece,
Je saurois m'en défaire aussi-tôt.

LA TANTE.

Rien ne presse.
Voyons auparavant quel sera mon destin.

LISETTE.

Oronte a su toucher votre cœur; mais enfin
Le Baron sans reserve aspirant à vous plaire,
Je prendrois le plus sûr.

LA MONTAGNE, *bas, à Philipin.*

J'entends, laisse-moi faire.

PHILIPIN, *bas.*

Dis qu'il sera pendu, tout au moins.

LA MONTAGNE, *à la tante.*

Pardonnez
Le désordre où mes sens se sont abandonnés.
La douleur m'a d'abord suffoqué la parole.

LA TANTE.

L'accident est de ceux dont rien ne nous console,
Et j'avoue...

LA MONTAGNE.

Il est vrai; je sais qu'il seroit mieux
Que de honte et d'ennui j'en mourusse à vos yeux;
Mais ma sœur, dont le sexe est moins fort que le nôtre,
A fait une folie, et j'en ferois une autre.
Vivons donc, s'il vous plaît, nonobstant son délit;
C'est son affaire.

LA TANTE.

Il faut vous en guérir l'esprit;

Et, pour faire finir les ennuis qu'il vous cause,
Avecque la Rapiere accommoder la chose.

LA MONTAGNE.

Moi, j'accommoderois? Vous ne songez donc pas
Que, de tous cas vilains, c'est le plus vilain cas?
Comment? dans un château, dont l'antiquité brille,
Venir, de guet-apens, déhonter une fille,
Duper sa prud'hommie à force de douceurs,
De ma sœur qu'elle étoit la faire de nos sœurs,
Et quand il en est saoul lui tourner le derriere?
Ah! vous serez pendu, Monsieur de la Rapiere.

LA TANTE.

Je sais qu'il est coupable, et je l'ai dit d'abord;
Mais il est des momens où l'amour est bien fort,
Et pour un peu d'empire usurpé sur son ame
Le malheureux qu'il est sera....

LA MONTAGNE.

Pendu, Madame.
A la sœur d'un Baron apprendre à provigner!

LA TANTE.

Quoi! ne pouvoir souffrir qu'on tâche à vous gagner,
Et contre un gentil-homme avoir l'ame si fiere....

LA MONTAGNE.

Oui, pendu, lui, vous dis-je, et sa gentil-hommiere.
Ne tient-il qu'à venir affronter des Barons?....
Par son cou, sans ressource.

LA TANTE.

Eh! bien, nous le verrons....
M'aimez-vous?

LA MONTAGNE.

Les transports dont ma flamme est suivie
Ne vous font que trop voir...

LA TANTE.

Donnez-moi donc sa vie,
Sans cela point de foi.

LA MONTAGNE.

Qui diable, en demi-jour,
Vous eṡt déja pour lui venu faire la cour ?
Vous en a-t-on appris le pays, la naissance ?

LA TANTE.

Signons sa grace, après entiere confidence.

LA MONTAGNE.

Signons, puisqu'il le faut ; mais à condition
Que vous ne ferez point languir ma passion,
Et que dès aujourd'hui, par bon contrat en forme,
J'aurai droit de vous dire : attendez-moi sous l'orme.
Sans cela point d'accord.

LA TANTE.

Vous prendre pour époux
Ne seroit pas sans doute assez faire pour vous.
Ma niece est jeune et riche, allez, je vous la donne.

LA MONTAGNE.

Et moi, je vous la rends.... Vous me la baillez bonne !
Je hais ces yeux fripons dont la malignité
Est, dit-on, fort sujette à la fragilité.
Par la moindre douceur leur friandise émue
Laisse égarer soudain leurs regards vers la nue ;
Et pour peu qu'un galant prenne la bale au bond...

LA TANTE.

Ma niece ne vit pas comme les autres font.
J'ai pris soin de l'instruire, et je répondrai d'elle.

LA MONTAGNE.

D'accord; mais....

LA TANTE.

Elle est riche, et de plus...

LA MONTAGNE.

Bagatelle!
C'est à vous que j'en veux.

LA TANTE.

Mes beaux ans sont passez,
J'enlaidis tous les jours.

LA MONTAGNE.

Plaisez-moi, c'est assez.

LA TANTE.

Vous ne voulez pas voir que j'avance dans l'âge,
Que je n'ai plus....

LA MONTAGNE.

Tant mieux, vous en serez plus sage.

LA TANTE.

On m'a parlé de vous, je ne le puis nier;
Mais, si-tôt que je songe à me remarier,
Les soins que le défunt prit toujours de me plaire,
Ce que pour m'attendrir il s'efforçoit de faire,
Tout cela me ramene un souvenir si doux
Qu'à faire choix d'un autre en vain je me résous,
Je ne suis plus moi-même aussi-tôt qu'il me frappe.

LA MONTAGNE.

Vous l'avez bien trouvé; c'est par-là qu'on m'attrappe!

LA TANTE.

Que Lisette....

LA MONTAGNE.

Employez et le vert et le sec
Pour me faire passer la plume par le bec,
Nous verrons qui de nous y trouvera son compte.

LA TANTE.

Quoi donc....

LA MONTAGNE.

Vous mitonnez le taciturne Oronte,
Et si jamais l'hymen le met entre vos bras
Vous prendrez patience, et n'en pleurerez pas.

LA TANTE.

Mais si je ne sens point pour vous grande tendresse ?...

LA MONTAGNE.

Si je n'en sens non plus pour votre sotte niece ?...

LA TANTE.

Qu'a-t-elle de si sot pour vous en dégoûter ?

LA MONTAGNE.

Et qu'ai-je de si laid pour me tant rebuter.

LA TANTE.

Vingt mille écus pour elle ont entré dans la masse.

LA MONTAGNE.

Mille Barons et plus sont sortis de ma race.

LA TANTE.

Mon bien en l'épousant vous est sûr quelque jour.

LA MONTAGNE.

Vous devenez Baronne en payant mon amour.

LA TANTE.

Mais quand ce ne seroit que cet hymen m'importe?

LA MONTAGNE.

LA MONTAGNE.

Serviteur.

LA TANTE.

A la fin la colere m'emporte.
Ah ! le vilain magot qui refuse les gens.

LA MONTAGNE.

Ah ! la laide guenon qui jase à soixante ans.

LA TANTE.

Quoi ! joindre impudemment le mensonge à l'injure ?
Soixante ans !

LA MONTAGNE.

Oui, soixante, à fort bonne mesure ;
Et je le maintiendrai devant votre mignon :
Je le connois.

LISETTE.

Voyez le joli compagnon
Qui nous donne des ans !.... Elle n'en a pas trente.

LA MONTAGNE.

Le blondinage a l'art de m'excroquer la tante,
Et chacun pour soi-même agissant comme il peut,
Je laisse heureux Oronte à qui seul on en veut.
Pour vous garder à lui vous m'avez fait la piece
De vouloir sottement m'endosser de la niece.
L'affront pour un Baron est un outrage indu ;
Mais la Rapiere aussi, net, il sera pendu....
Adieu, tante.

(Il sort avec Philipin.)

SCENE VIII.

LA TANTE, LISETTE.

LISETTE.

IL s'en va bien outré.

LA TANTE.

Mais, Lisette,
Par où sortir du trouble où son refus me jette?

LISETTE.

Moi, je ne vous dis rien.

LA TANTE.

Qu'Oronte est malheureux!

LISETTE.

Vous courez grand hasard de les perdre tous deux.
Craignant d'être surpris, et que quelque lumiere
Ne découvre au Baron qu'Oronte est la Rapiere,
Il va gagner pays.

LA TANTE.

Pour fuir ce dur ennui,
Lisette, allons de tout conférer avec lui.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ANGÉLIQUE, ORONTE, PHILIPIN.

ANGÉLIQUE.

Quoi ! par un faux Baron avoir dupé ma tante ?
La piece est un peu forte.

ORONTE.

Elle étoit importante ;
Et sans son entremise il s'offroit peu de jour
A vous pouvoir montrer l'excès de mon amour.
C'est lui qui m'a tiré de l'embarras extrême
Où vous m'avez réduit en feignant que je l'aime,
Et Philipin eût vu sa fourbe sans effet,
S'il n'eût pas confirmé le conte qu'il a fait.
La Montagne est adroit, et joûra bien son rôle.

ANGÉLIQUE.

Le bon est que de tout Lisette la console,
Et ne lui laisse voir rien d'égal au dessein
De vous sauver la vie en lui donnant la main.
Elle a si bien tourné son ame irrésolue

Que par elle ou par moi votte affaire est conclue,
On a fait revenir le Baron tout exprès.

PHILIPIN.

Ils sont à disputer encor sur nouveaux frais.
J'écoutois tout-à-l'heure, et d'une ardeur semblable
L'un nommoit la Rapiere et juroit comme un diable,
Et l'autre soutenoit que, quoi qu'il fût Baron,
Sa niece valoit bien qu'il signât le pardon.
Léandre feint entr'eux d'avoir l'ame incertaine.

ORONTE.

Il travaille pour nous, n'en soyons point en peine.

ANGÉLIQUE.

Mais pouvez-vous penser, quand ma tante apprendra
Qu'un Baron supposé....

ORONTE.

Le vrai Baron viendra.
Je vous ai déja dit qu'arrêté pour affaire
Il n'avoit su partir comme il le croyoit faire,
Et que par un pouvoir, que j'avois d'aujourd'hui,
Il me donne plein droit de tout signer pour lui.
(*Il tire un papier de son porte-feuille, et le donne à Angélique.*)
Le voici; dans vos mains il sera l'assurance
De l'hymen dont on a flatté son espérance.
Le Baron d'Albikrac se trouvant des mieux faits,
N'aura pas grande peine à faire notre paix.
Il lui faut jusque-là cacher le stratagême.

ANGÉLIQUE.

Mais quand il l'aura vue, êtes-vous sûr qu'il l'aime?

ORONTE.

Qu'importe? elle est fort riche, et lui fort endetté,

C'est son bien qu'il épouse, et non pas sa beauté.
Pourvu qu'il trouve l'un il la quitte de l'autre.

PHILIPIN.

Que j'aie aussi mon compte en vous donnant le vôtre.
J'aime Lisette.

ANGÉLIQUE.

Va, nous songerons à toi.

PHILIPIN.

Après tout, votre amour ne tenoit rien sans moi.
Avouez que pour vous la Rapiere a fait rage.

ANGÉLIQUE.

J'entends, tu n'en es pas à ton apprentissage.

ORONTE.

Le nom de la Rapiere et la sœur du Baron,
Grace à son bel esprit, sont traits d'invention.
Le reste est effectif, et regarde l'affaire
Où de tous vos amis l'appui m'est nécessaire.
D'un Breton laissé mort redoutant les parens,
Au château du Baron aussi-tôt je me rens.
La nuit par son conseil je quitte la Bretagne :
Jusqu'à Londre en secret lui-même il m'accompagne ;
Et lui devant beaucoup, il m'est doux aujourd'hui
De trouver quelque voie à m'acquiter vers lui.
Par son grand bien la tante est pour lui des plus belles;
Et sur ce qu'il m'écrit....

SCENE II.

LISETTE, ANGÉLIQUE, ORONTE, PHILIPIN.

LISETTE, *à Oronte.*

Voici bien des nouvelles.
Armez-vous de constance et faites l'esprit fort,
On va vous prononcer la sentence de mort.
Le Baron pour cela se fait tenir à quatre,
De ses emportemens il ne veut rien rabattre,
Et la tante ne peut y mettre le hola
Qu'en mettant dans vos bras la belle que voila.
Voyez si vous pourrez souffrir ce coup de foudre.

PHILIPIN.

Va querir un Docteur afin de l'y résoudre.
Tu vois comme il en a l'esprit tout consterné.

LISETTE.

Pour en amener un l'ordre est déja donné.
Cascaret est couru d'abord chez le Notaire.

ORONTE, *à Angélique.*

En croirai-je vos yeux?

ANGÉLIQUE.

Ils ne peuvent se taire,
Et vous marquent assez ce que mon cœur ressent.

LISETTE.

Au lieu d'une douceur vous vous en direz cent;
Mais bouche close ici, renfermez votre joie.

J'ai peur que notre tante avec lui ne vous voie.
Elle est prête à venir, et le moindre soupçon
Nous feroit avorter la fourbe du Baron.
Rentrez.

(*Angélique s'en va.*)

SCENE III.

ORONTE, LISETTE, PHILIPIN.

ORONTE, *à Lisette.*

Je te dois tout; si son cœur est sensible
C'est par toi....

LISETTE.

Vous doutiez qu'il pût être flexible?

ORONTE.

De quoi ne doute point un cœur bien amoureux?
Plus l'objet....

LISETTE.

Faites bien le plaintif, le piteux,
La tante vient.

SCENE IV.

LA TANTE, ORONTE, LISETTE, PHILIPIN.

ORONTE, *feignant de ne pas voir la tante.*

LA perdre !.... Ah ! douleur qui me tue !

LISETTE.

Tâchez d'en avoir l'ame un peu moins abatue.
Si l'on trompe vos feux c'est pour vous secourir.

ORONTE.

Ah ! qu'il vaudroit bien mieux qu'on me laissât périr !
Tu dis que cet hymen lui tient lieu de supplice,
Qu'elle fait en tremblant ce triste sacrifice,
Qu'au Baron à regret elle donne la main ?

LA TANTE.

Plaignez-moi ; mon malheur, Oronte, est trop certain.
Vous le savez, pour moi l'hymen est une peine :
Par pitié de vos feux j'étouffois cette haine,
Et, pour vous garantir d'un infâme trépas,
Il me faut épouser ce que je n'aime pas,
Me livrer au Baron !

ORONTE.

Au Baron ? Ah ! Madame !

LA TANTE.

Que de douceurs, hélas ! va perdre votre flamme !
La mienne chaque jour, si l'hymen nous eût joints,

Eût charmé votre cœur par mille tendres soins.
Je vous aurois chéri, témoigné....

ORONTE, *à part.*

Quelle rage!

PHILIPIN, *à part.*

La bonne ame!

LA TANTE, *à Oronte.*

Ah! pourquoi n'étiez-vous pas plus sage?
Pour la sœur du Baron, quoi qu'elle eût de charmant,
Falloit-il de vos feux croire l'emportement,
S'y trop abandonner, n'en prévoir pas la suite?

ORONTE.

Tous deux de l'amour seul nous suivions la conduite.
Hors une vieille tante, à tous momens au lit,
Rien ne mettoit obstacle au feu qui nous surprit.
La belle d'un coup d'œil forçoit tout à se rendre:
Je n'étois pas de marbre, elle avoit le cœur tendre,
Cent faveurs m'assuroient d'un amour mutuel;
Madame, étoit-ce à moi de faire le cruel?
Sans ce galant surpris elle m'étoit si chere
Qu'afin de l'épouser j'eusse attendu son frere;
Mais plutôt....

LA TANTE.

Par argent si nous tâchions....

ORONTE.

Abus!
J'ai fait offrir six fois jusqu'à dix mille écus;
Mais à moins d'épouser....

LA TANTE.

Il faut donc me résoudre

A devenir sa femme afin de vous absoudre.
Un veuvage éternel me seroit bien plus doux.

ORONTE.

Eh ! bien, demeurez veuve.

LA TANTE.

Eh ! que deviendrez-vous ?
Le Baron a juré votre ruine entiere.
Ah ! que si vous pouviez n'être point la Rapiere !

PHILIPIN.

Sa rapiere a fait rage, il en a pris le nom.
Voilà que c'est d'occire !

ORONTE, *à la tante.*

Évitant le Baron
Que craindrai-je ? Candie est un poste honorable.
J'irai contre le Turc.....

PHILIPIN, *à la tante.*

J'irai contre le Diable ?
Le Turc, Madame !

LA TANTE.

Non, si le Ciel ne veut pas
Qu'un doux et chaste nœud me mette entre vos bras,
Du moins, pour m'empêcher de vivre infortunée,
Attachez-vous à moi par un autre hymenée.
Ma niece.....

LISETTE.

Elle est pour lui toujours à dédaigner ;
C'est pis qu'un hérétique, on n'y peut rien gagner.
Hors vous rien ne lui plaît.

LA TANTE.

Mais on la trouve aimable.

ORONTE.

Madame, si l'on veut, elle est incomparable ;
Mais je mourrois d'ennui si j'étois son époux.
Chacun voit par ses yeux.

PHILIPIN, *bas, à Lisette.*

Comme il le baille doux !
L'entend-il ?

LA TANTE, *à Oronte.*

Cependant, quoi que nous puissions faire,
Le Baron sans cela réfuse votre affaire,
Point d'accommodement.

ORONTE.

Et par quel intérêt ?

LA TANTE.

Il croit que votre hymen est tout ce qui me plaît,
Que je me garde à vous ; et, pour son assurance,
Il vous veut voir tous deux mariés par avance.

ORONTE.

Et ne vous peut-il pas épouser dès demain ?

LA TANTE.

Non, une grande affaire en suspend le dessein ;
Il faut qu'auparavant il retourne en Brétagne.

ORONTE.

Et moi, je me dispose à faire une campagne.
Ce que je souffrirois par l'hymen chaque jour
Rend la guerre pour moi préférable à l'amour :
J'y vais prendre parti.

PHILIPIN, *à la tante.*

C'est afin qu'on nous tue :
Il a la rage au cœur de vous avoir perdue.
Madame, ayez pitié du maître et du valet !

SCENE V.

LA MONTAGNE, LÉANDRE, ORONTE, PHILIPIN, LISETTE.

LA MONTAGNE, *à Oronte.*

Nous nous sommes lassés de garder le mulet.
Pour pouvoir si long-tems nous laisser en attente
Il faut que vous ayiez l'ame bien contestante !
Est-ce fait ? Quant à moi, dire et faire n'est qu'un.

ORONTE.

Vous avez grande hâte.

LA MONTAGNE, *à Oronte.*

Oui, j'en suis importun ;
Mais c'est mon naturel d'être prompt à tout faire.
Signerons-nous ? C'est-là ma plus pressante affaire.

LA TANTE.

Vous aurez le bonheur que votre amour attend.

LA MONTAGNE.

Nous n'avons point parlé combien d'argent comptant.
Il m'en faut quelque peu, ne fût-ce que pour faire
Un train digne du rang de défunte ma mere.
Je suis dans nos quartiers le premier des Barons.

LÉANDRE.

LÉANDRE.

Le Notaire venu, nous le stipulerons.
Madame est raisonnable.

LA MONTAGNE.

Il le faudra superbe....

(*A Oronte.*)

Vous pensiez sous le pied me pouvoir couper l'herbe,
Blondin! mais s'il vous plaît, rengaînez vos amours.
La tante....

ORONTE.

Oui, je l'aimois, et l'aimerai toujours;
Et quand vous me l'ôtez, plein d'une fiere audace,
Ce trait de raillerie est de méchante grace.
Si pour vous, contre moi, ses propres intérêts....

LA MONTAGNE.

Quoi! diable, en un besoin il feroit le mauvais!
Allez, je vous accepte avec joie infinie
Pour très-digne neveu de notre Baronnie.
Je vous donne la niece, et vous fais son époux.

ORONTE.

Non pas, quand il faudroit....

LA MONTAGNE, *à la tante.*

Comment l'entendez-vous,
Ma tante?

ORONTE, *à la Montagne.*

Mais comment l'entendez-vous, vous-même?
Ne vous suffit-il pas de m'ôter ce que j'aime?
Faut-il....

LA MONTAGNE.

Criez, pestez autant qu'il vous plaira;

Savez-vous de ceci ce qui résultera ?
La Rapiere.... autant vaut....

LA TANTE, *à Oronte.*

Mon cher Monsieur....

ORONTE.

Madame....

LA MONTAGNE, *à la tante.*

On me le doit livrer.

LA TANTE, *à Oronte.*

Que je touche votre ame !
Sauvez un malheureux dont je prends l'intérêt.

ORONTE.

Autant que je le puis, je veux ce qui vous plaît ;
Mais vous perdre, et penser qu'une autre me fût chere!

LÉANDRE.

Madame vous en prie, il faut la satisfaire.

ORONTE.

Mais sa niece jamais ne voudra....

LA TANTE.

Veuille ou non,
J'en réponds.

ORONTE.

Elle espere épouser le Baron.
Le rang qu'il tient la charme, elle en est entêtée;
Et l'en ayant tantôt par votre ordre flattée....

LA MONTAGNE.

Lorsque par les parens un hymen est reglé,
Je voudrois devant moi qu'une fille eût souflé,
Comme je vous.... Hola! qu'on m'appelle Angélique.

(*Lisette sort.*)

SCENE VI.

LA TANTE, ORONTE, LÉANDRE, LA MONTAGNE, PHILIPIN.

LA MONTAGNE, *à la tante.*

Pour niece de par vous me sera-t-elle unique ?
Pour moi, j'ai quantité de jeunes Baronneaux,
Que je vous vais donner pour neveux tous nouveaux,
Sans le petit Rapiere ; il n'entre point en compte.

LA TANTE.

Epousez-la, de grace ! et me laissez Oronte.
Epargnez lui l'ennui de me voir dans vos bras :
Il m'aime tant....

LA MONTAGNE.

Et moi, ne vous aimai-je pas ?

LA TANTE.

Je ne sais.

LA MONTAGNE.

Quoi ! dix fois on m'a pour la Rapiere,
Avec dix mille écus, fait très-humble priere ;
Je le dépens gratis, dès que vous m'en priez,
Et malgré tout cela vous vous en défiez ?

LA TANTE.

Mais vous dites que j'ai....

LA MONTAGNE.

C'est que je goguenarde.

LA TANTE.

Vous me trouvez si laide....

LA MONTAGNE.

Y faut-il prendre garde?

LA TANTE.

L'affront me tient au cœur.

LA MONTAGNE.

Et moi, fort à l'esprit.
Avez-vous oublié ce que vous m'avez dit?

LA TANTE.

Il faut qu'un galant homme endure tout des femmes,
Et se venger du sexe est des petites ames.

LA MONTAGNE.

Quoi! vous aurez le droit de m'appeler magot,
Il sera des guenons, et je ne dirai mot?
Je suis pis qu'un démon contre qui m'injurie!
Je ris quand on veut rire, et j'entends raillerie;
Et, pour vous faire voir qu'on ne me peut payer,
Si-tôt qu'il vous plaira nous entretutoyer,
Sans rancune et sans fiel, volontiers, va mignonne,
Je serai ton magot, tu seras ma guenonne:
Nous choisirons ainsi cent jolis petits noms.

SCENE VII.

ANGÉLIQUE, LISETTE, LA TANTE, ORONTE, LÉANDRE, LA MONTAGNE, PHILIPIN.

LA MONTAGNE, *à Angélique.*

LA belle, il faut vouloir ce que nous ordonnons;
C'est sans aucun appel : en fille obéissante,
Oyez ce qu'avec nous a résolu la tante.

LA TANTE.

On vous donne un époux, Monsieur prend ce souci.

LA MONTAGNE, *à Angélique.*

Faites la révérence, et dites grand merci,
Bouchonne. Dès demain vous aurez l'avantage
De savoir quelle joie on trouve au mariage.
Pour réveiller les sens rien n'est plus souverain.

ANGÉLIQUE.

Oronte dès tantôt m'a dit votre dessein.
J'avois pour le couvent l'intention fort bonne ;
Mais pour m'ouir nommer Madame la Baronne,
Me voir grand équipage....

LA MONTAGNE.

Ah! friand petit nez,
De votre chef ainsi vous vous embaronnez?
En fait de ce qui flatte, et doit donner à rire,
La chatte a le goût bon, et ne prend pas le pire.

ANGÉLIQUE.

Ne m'aviez-vous pas dit que vous vouliez....

LA MONTAGNE.

Tout doux,
Un Baron tel que moi n'est pas viande pour vous.
Un mets si délicat n'est que pour une tante.

ANGÉLIQUE.

Ma tante sans mari vit heureuse et contente;
Et plutôt qu'à l'hymen on la pût disposer,
Elle feroit....

LA TANTE.

Il faut vous entendre jaser...
(*Angélique voulant sortir.*)
Où va-t-elle?

ANGÉLIQUE.

Je sors de peur de vous déplaire.

LA MONTAGNE.

Vous ne vous sauriez donc marier et vous taire?
(*Lui montrant Oronte.*)
Venez, voilà le beau qu'on vous a destiné.

ANGÉLIQUE.

Oronte?

LA MONTAGNE.

Il est dispos, alaigre, bien tourné.

ANGÉLIQUE.

N'importe.

LA TANTE.

Vous voulez, je pense, être priée?

ANGÉLIQUE.

Je suis trop jeune encor pour être mariée.

LISETTE.

Voyez, elle en mourroit.

LA MONTAGNE.

Que d'importuns débats!
Finissons en deux mots. Veut-on ? ne veut-on pas ?

ORONTE.

Mais en quoi mon hymen importe-t-il au vôtre,
Pour vouloir que....

LA MONTAGNE.

C'est là me prendre pour un autre.
Je fais voile en Bretagne, et, pendant ce tems-là,
Vos tendres passe-tems n'auroient point de hola.
Moi parti, la Rapiere absous, la chere tante
Vous prenant pour mari croiroit vivre contente:
Il n'est contrat signé qui m'en pût garantir.

ORONTE.

Eh! bien, mariez-vous avant que de partir.
Un jour plus, un jour moins ne vous importe gueres;
Et....

LA MONTAGNE.

Mon futur neveu, chacun sait ses affaires.
(*A Angélique.*)
Donnez la main.

ANGÉLIQUE.

Moi?

LA MONTAGNE.

Vîte, et sans plus raisonner.

LA TANTE, *à Angélique.*

La sotte!

LISETTE, *à Angélique.*

Donnez-la, puisqu'il la faut donner.
Vous fâchez votre tante.

ANGÉLIQUE.

Elle en parle à son aise.
Quand on a des Barons....

LA MONTAGNE.

Vous plaît-il qu'il vous plaise ?

ANGÉLIQUE.

Il faut bien obéir ; mais je ne réponds pas
Qu'à vaincre mon dégoût jamais Oronte....

LA MONTAGNE.

Hélas !
On s'accoutume à tout. Demain donc, sans remise,
Dans les bras de l'époux l'épouse sera mise.
Cela fait, je déloge, et pars en sûreté.

ORONTE.

Mais, Madame, en a-t-elle autant de son côté ?
Si pour vous de sa foi mon hymen est le gage,
Il lui faut contre vous un pareil avantage,
Qu'après votre intérêt vous assuriez le sien.

LA MONTAGNE.

Dépendre la Rapiere est donc compté pour rien ?
Sans l'honneur de ma sœur, qui ne vaut pas grand' chose,
Ce sont dix mille écus dont ma tante dispose ;
Et, pour vous faire voir que j'agis franchement,
J'y veux bien ajoûter encor ce diamant.
Il n'est pas des plus laids.

(*Il donne un diamant à la tante.*)

LISETTE, *à la tante.*

Madame, comme il brille !

LÉANDRE.

Il est de prix.

LA MONTAGNE.

C'est presque un titre de famille.
Des Seigneurs Albikracs il vient de pere en fils.
L'an est gravé dessous, mil deux cents trente-six.
Si l'on ne m'en croit pas, en rompant....

LA TANTE.

Non, de grace,
On ne peut mieux prouver une ancienne race.

LA MONTAGNE.

Nous la montrerons telle, et vous ramenerons,
Pour nous voir marier, quinze ou trente Barons.
Si la noblesse a droit de chatouiller votre ame,
Je vous en garantis satisfaite.

SCENE VIII et derniere.

CASCARET, LA TANTE, LÉANDRE, ORONTE, ANGÉLIQUE, LA MONTAGNE, LISETTE, PHILIPIN.

CASCARET, *à la tante.*

Madame,
Le Notaire est venu.

LA MONTAGNE.

Bon, allons tous signer.
Ma sœur en l'apprenant voudra se mutiner;
Mais elle a fait la faute, il faut qu'elle la boive.

LÉANDRE.

A son propre repos il n'est rien qu'on ne doive.
Goûtez-le sans chagrin.

PHILIPIN, *à la Montagne.*

Par la permission
De très-haut, très-puissant Monseigneur le Baron,
Que j'épouse Lisette.

LA MONTAGNE.

Elle n'est pas novice,
Tu choisis bien.

PHILIPIN.

Monsieur, je la crois de service;
C'est bien mon fait par-là.

LA MONTAGNE.

T'aime-t-elle?

PHILIPIN.

A-peu-près.

LA MONTAGNE.

Viens signer avec nous, tu danseras après.

FIN.

LE FESTIN
DE PIERRE,

COMÉDIE,

EN CINQ ACTES, EN VERS,

DE T. CORNEILLE.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXVI.

AVIS AU LECTEUR.

CETTE Piece, dont les Comédiens donnent tous les ans plusieurs représentations, est la même que feu M. de Moliere fit jouer en prose peu de tems avant sa mort. Quelques personnes, qui ont tout pouvoir sur moi, m'ayant engagé à la mettre en vers, je me réservai la liberté d'adoucir certaines expressions qui avoient blessé les scrupuleux. J'ai suivi la prose dans tout le reste, à l'exception des scenes du troisieme et du cinquieme acte, où j'ai fait parler des femmes. Ce sont scenes ajoutées à cet excellent original, et dont les défauts ne doivent point être imputés au célebre Auteur sous le nom duquel cette Comédie est toujours représentée.

SUJET
DU FESTIN DE PIERRE.

D. JUAN, fils de D. Louis Giron, tout aussitôt après avoir enlevé Elvire d'un couvent où elle avoit été élevée, et l'avoir épousée, à l'insu de ses parens, l'a quittée, par une suite de sa légéreté, et est allé tenter d'autres conquêtes amoureuses. Dans le nombre de ses aventures, il a eu querelle avec le Commandeur D. Pedre : ils se sont battus, et D. Juan a tué le Commandeur. Elvire suit les pas de D. Juan et l'atteint ; mais, pour couvrir son inconstance, il lui dit qu'il s'est reproché de l'avoir arrachée à son couvent, et qu'il croit en conscience ne pouvoir plus vivre avec elle. Elvire se détermine à rentrer dans sa retraite. Cependant D. Juan séduit toutes les femmes qu'il rencontre. Il veut ravir une jeune mariée à son époux, le jour de la noce, dans le trouble d'une fête sur mer ; mais

il échoue, et seroit noyé, sans le secours d'un paysan, nommé Pierrot, dont, ensuite, il essaie à suborner l'amante, Charlotte, et son amie, Mathurine. Une bourgeoise, nommée Léonor, se voit aussi près d'être sa victime. Mais D. Carlos, frere d'Elvire, accompagné de D. Alonse, son ami, et les parens de D. Pedre, cherchent D. Juan, dans l'intention de venger l'honneur d'Elvire et la mort du Commandeur. Pour se soustraire à leurs poursuites, D. Juan et son valet, Sganaralle, sont forcés à se déguiser et à fuir. Ils rencontrent la sépulture du Commandeur, sur laquelle on a élevé sa statue. L'impie D. Juan ose profaner ce dernier asyle du Commandeur, et pousser la raillerie jusqu'à l'inviter à dîner. La statue baisse la tête en signe d'acceptation. Ce prodige fait trembler Sganarelle, sans pouvoir intimider D. Juan, qui va faire préparer le repas. Mais il trouve son Pere, à qui il fait croire qu'il a réformé sa conduite, afin d'en obtenir qu'il paye ses dettes et arrange ses affaires. Un des créanciers de D. Juan, M. Dimanche, Marchand, à qui il doit beaucoup, vient lui demander de l'argent, et n'en

reçoit que des complimens. On sert le dîner ; la statue s'y rend, et ensuite invite, à son tour, D. Juan à souper sur le tombeau du Commandeur. D. Juan promet d'y aller. Cependant voyant Léonor au rendez-vous qu'il lui a donné pour ce même soir, il oublie le Commandeur, dont la statue vient le forcer à lui tenir parole. D. Juan y va ; mais la terre s'ouvre, et l'engloutit tout vivant, aux yeux de Sganarelle qui déplore son malheur.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR LE FESTIN DE PIERRE.

« CE sujet fut apporté en France par les Comédiens Italiens, qui le jouerent de deux manieres, d'abord en scenes Françoises et Italiennes, et ensuite tout en Italien. Ils l'avoient imité des Espagnols, dit l'Abbé de la Porte, dans ses *Anecdotes Dramatiques*. Tirso de Molina est le premier qui l'a traité, sous le titre, *El combibado de Piedra ;* ce qui a été mal rendu en notre langue par *Le Festin de Pierre*, ces paroles signifiant précisément *le convié de Pierre ;* c'est-à-dire, *la statue de Pierre conviée à un repas.* Ce qui a fait ce changement de titre, c'est qu'en effet la statue conviée représente un Commandeur nommé D. Pedre. »

« Toutes les Troupes de Comédiens ont ajusté

ce sujet à leur Théatre. L'Acteur Dorimon le traita, le fit représenter, et y joua lui-même le principal personnage, à Lyon en 1658, où il eut beaucoup de succès, sous le titre du *Festin de Pierre*, ou *Le Fils criminel*, Tragi-Comédie, qu'il fit imprimer aussi à Lyon, en 1659, et dédia au Duc de Roquelaure.

Dorimon, venu à Paris, entra, avec sa femme, dans une nouvelle Troupe qui se forma en 1661, sous les auspices et le nom de MADEMOISELLE (de Montpensier), et s'établit rue des Quatre-Vents, fauxbourg Saint-Germain. Il joua, cette même année, son *Fils criminel* à ce Théatre, et le fit réimprimer à Paris en 1665, chez Etienne Loyson, *in*-12. Entre plusieurs Pieces de vers qui furent adressées à Dorimon, et qu'il imprima au-devant de son *Fils criminel*, on remarque celle-ci, composée par sa femme, qui cultivoit aussi la poésie.

« Encore que je sois ta femme,
» Et que tu me doives ta foi,
» Je ne te donne point de blâme
» D'avoir fait cet enfant sans moi.
» Toutefois ne me crois pas buse;

» Je connois le sacré vallon;
» Et si tu vas trop voir ta Muse
» J'irai caresser Apollon. »

Ibidem, et les freres Parfaict.

En 1659, de Villiers, Comédien de l'Hôtel de Bourgogne, y fit représenter le même sujet, sous le même titre du *Festin de Pierre*, ou *Le Fils criminel*, Tragi-Comédie, en cinq actes, en vers. Elle fut imprimée à Paris la même année, chez Jean Ribou, *in*-12, avec un Avis au Lecteur et une Épître dédicatoire adressée à Pierre Corneille.

« Mes camarades, dit de Villiers dans son Avis au Lecteur, infatués de ce titre du *Festin de Pierre*, après avoir vu tout Paris courir en foule pour en voir la représentation qu'en ont fait les Comédiens Italiens, se sont persuadés que si ce sujet étoit mis en François pour l'intelligence de ceux qui n'entendent pas l'Italien, dont le nombre est grand à Paris, et que ce fut même en des vers tels quels, comme sont ceux-ci, cela nous attireroit un grand nombre de ceux qui ne s'attachent pas à cette régularité si recherchée, mais si peu trouvée jusqu'ici; et

que pourvu que la figure de D. Pierre et celle de son cheval fussent bien faites et bien proportionnées, la Piece seroit dans les regles qu'ils demandent. (De Villiers avoit apparemment cru qu'il étoit essentiel d'offrir aux regards des Spectateurs une statue équestre du Commandeur.) Ce grand nombre là apporte de l'argent, et c'est cet argent qui fait subsister notre Théatre, &c.... »

« C'est la premiere Piece que la scene Françoise ait fait paroître sur ce sujet, observent les freres Parfaict. Ce n'est qu'une traduction assez simple de l'original Espagnol (d'après la traduction Italienne, selon ce que dit de Villiers). Ici D. Juan est un impie, mais en même tems c'est un scélérat et un misérable qui fait horreur; c'est un fils mal élevé, sans cœur, sans mœurs, sans éducation, et qui n'a aucun sentiment de noblesse : capable de tout entreprendre pour parvenir à satisfaire ses honteux desirs. On peut dire avec vérité qu'il mérite la potence dont son valet le menace assez souvent; et qu'au reste ce dernier est très-digne d'un tel maître. »

Ce fut en 1665 que Moliere fit jouer son

D. Juan, ou *Le Festin de Pierre*, au Théatre du Palais-Royal, le 15 Février. Cette Comédie, en cinq actes, en prose, ne fut point imprimée alors, ni même du vivant de Moliere ; mais on l'imprima, après sa mort, dans la premiere édition complette de ses Œuvres, en six volumes *in*-12, à Paris, en 1682, chez Denis Thierry.

En 1669, Jean-Baptiste du Mesnil, plus connu sous le nom de la Rose, ou Rosimont, Acteur du Théatre du Marais, traita aussi ce sujet, sous le titre du *Nouveau Festin de Pierre*, ou l'*Athée foudroyé*, Tragi-Comédie, en cinq actes, en vers, et le fit représenter sur ce Théatre, au mois de Novembre. Cette Piece fut jouée ensuite au Théatre du Palais-Royal, et imprimée à Paris en 1670, chez Pierre Bienfait, *in*-12, avec une Épître dédicatoire, adressée à M. ***, et un Avis au Lecteur.

Rosimont y dit, en parlant du sujet du Festin de Pierre, « M. de Moliere l'a fait voir, depuis peu, avec des beautés toutes particulieres. Après une touche si considérable, tu t'étonneras que je me sois exposé à y mettre la main ; mais apprends que je me connois trop pour m'être flatté d'en faire quelque chose d'excellent ; et que la

Troupe dont j'ai l'honneur d'être étant la seule qui ne l'a point représenté à Paris, j'ai cru qu'y joignant ces superbes ornemens de Théatre, qu'on voit d'ordinaire chez nous, elle pourroit profiter du bonheur qu'un sujet si fameux a toujours eu. Tu t'étonneras encore des fautes qui sont dans cette Piece ; mais sache qu'il est impossible de la mettre dans les regles, que même j'ai donné deux amis de débauche à D. Juan, pour remplir davantage la scene, et que mon dessein n'a été que de te divertir.... Fais-moi la grace, cependant, de ne point confondre ce *Festin de Pierre* avec un que tu as pu voir, ou pourras voir sous le nom de M. Dorimon. Nos deux noms ont assez de rapport pour t'empêcher de lire celui-ci, croyant que c'est le même ; et, quoique le sien soit infiniment meilleur, ne me refuse pas un quart-d'heure de ton tems. »

Malgré ce modeste jugement de Rosimont sur sa Piece, les freres Parfaict prétendent « qu'elle est un peu au-dessus de celles de Dorimon et de Villiers ; mais fort inférieure à celle de Moliere. » On admet sans peine cette derniere assertion.

Les

Les freres Parfaict rendent ainsi compte des changemens que Rosimont a fait à ce sujet.

« D'abord, pour éviter la censure des gens dévots, il feint que ses personnages sont payens. Il retranche une partie des événemens de la vie de D. Juan, que les deux premiers Auteurs ont mis en action, et qu'ici, ainsi que chez Moliere, l'on suppose arrivés avant l'ouverture de la Piece. Ce vuide est rempli par les scenes de D. Félix et de D. Lope, camarades de débauche de D. Juan, qui périssent à table en sa présence, et viennent, après leur mort, l'avertir de changer de vie. Ajoutez que les scenes de la statue sont extrêmement longues. Il résulte de tout cela que le Poëme dont nous parlons n'est pas fort bon; mais qu'il y avoit beaucoup de spectacle, et c'est ce qui convenoit au Théatre du Marais, qui se soutenoit principalement par ses machines et ses magnifiques décorations. »

« Il est singulier, dit l'Auteur du *Dictionnaire Dramatique*, qu'un sujet qui choque toute vraisemblance, et qui, au lieu de ridicules, n'étale que des crimes, ait exercé tant de plumes différentes.... De toutes les Comédies qui portent le

titre de *Festin de Pierre*, celle de Thomas Corneille est la seule qui se soit emparée du Théatre et qu'on y souffre aujourd'hui ; ce qui prouve combien la Poésie l'emporte sur la prose au Théatre. »

Une singularité, assez remarquable encore, c'est que presque tous les Auteurs qui ont traité ce sujet étoient Comédiens. Thomas Corneille n'avoit même vraisemblablement pas songé à s'en occuper ; mais, comme on le voit par une quittance de Mademoiselle Béjart, veuve de Moliere, pour sa part à elle et celle de Thomas Corneille, sur le produit des représentations du *Festin de Pierre*, ce fut elle qui engagea Thomas Corneille à mettre en vers la Piece de son mari.

Un autre Auteur, qui n'étoit pas Comédien, mais qui n'a travaillé que pour les Théatres de la Foire, c'étoit le Tellier, il donna à celle de Saint-Germain, en 1713, un Opéra-Comique, en trois actes, en vaudevilles, intitulé *Le Festin de Pierre*, et « qui eut un très-grand succès, » dit l'Historien de l'Opéra Comique.

LE FESTIN DE PIERRE,

COMÉDIE,

EN CINQ ACTES, EN VERS,

DE T. CORNEILLE;

Représentée sur le Théatre de Guénégand, le 12 Février 1677.

PERSONNAGES.

D. LOUIS, pere de D. Juan.

D. JUAN.

ELVIRE, ayant épousé D. Juan.

D. CARLOS, frere d'Elvire.

ALONSE, ami de D. Carlos.

THÉRESE, tante de Léonor.

LÉONOR, demoiselle de campagne.

PASCALE, nourrice de Léonor.

CHARLOTTE, paysanne.

MATHURINE, autre paysanne.

PIERROT, paysan.

M. DIMANCHE, marchand.

LA RAMÉE, valet-de-chambre de D. Juan.

GUSMAN, domestique d'Elvire.

SGANARELLE, valet de D. Juan.

LA STATUE du Commandeur.

LA VIOLETTE, laquais.

La Scene est en Espagne.

LE FESTIN DE PIERRE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SGANARELLE, GUSMAN.

SGANARELLE, *prenant du tabac, et en offrant à Gusman.*

QUOI QU'EN dise Aristote et sa docte cabale,
Le tabac est divin, il n'est rien qui l'égale,
Et par les fainéans, pour fuir l'oisiveté,
Jamais amusement ne fut mieux inventé.
Ne sauroit-on que dire ? on prend la tabatiere,
Soudain à gauche, à *droit*, par devant, par derriere,
Gens de toutes façons, connus et non connus,
Pour y demander part, sont les très-bien venus.
Mais c'est peu qu'à donner instruisant la jeunesse
Le tabac l'accoutume à faire ainsi largesse,
C'est dans la médecine un remede nouveau :

Il purge, réjouit, conforte le cerveau,
De toute noire humeur promptement le délivre;
Et qui vit sans tabac n'est pas digne de vivre.
O tabac ! ô tabac ! mes plus cheres amours !....
Mais reprenons un peu notre premier discours.
Si bien, mon cher Gusman, qu'Elvire, ta maîtresse,
Pour D. Juan, mon maître, a pris tant de tendresse,
Qu'apprenant son départ, l'excès de son ennui
L'a fait mettre en campagne et courir après lui ?
Le soin de le chercher est obligeant, sans doute :
C'est aimer fortement ; mais tout voyage coûte,
Et j'ai peur, s'il te faut expliquer mon souci,
Qu'on l'indemnise mal des frais de celui-ci.

GUSMAN.

Et la raison encor ? dis-moi, je te conjure,
D'où te vient une peur de si mauvais augure ?
Ton maître là-dessus t'a-t-il ouvert son cœur ?
T'a-t-il fait remarquer pour nous quelque froideur ?
Qui d'un départ si prompt....

SGANARELLE.

Je n'en sais point les causes.
Mais, Gusman, à peu-près, je vois le train des choses,
Et sans que D. Juan m'ait rien dit de cela,
Tout franc, je gagerois que l'affaire va là.
Je pourrois me tromper; mais j'ai peine à le croire.

GUSMAN.

Quoi ? ton maître feroit cette tache à sa gloire ?
Il trahiroit Elvire, et d'un crime si bas...

SGANARELLE, *ironiquement.*

Il est trop jeune encore, il n'oseroit !

GUSMAN.

Hélas!

Ni d'un si lâche tour l'infamie éternelle,
Ni de sa qualité...

SGANARELLE.

La raison en est belle
Sa qualité! c'est-là ce qui l'arrêteroit?

GUSMAN.

Tant de vœux...

SGANARELLE.

Rien pour lui n'est trop chaud, ni trop froid:
Vœux, sermens; sans scrupule, il met tout en usage.

GUSMAN.

Mais ne songe-t-il pas à l'hymen qui l'engage?
Croit-il le pouvoir rompre?

SGANARELLE.

Eh! mon pauvre Gusman,
Tu ne sais pas encor quel homme est D. Juan.

GUSMAN.

S'il est ce que tu dis, le moyen de connoître,
De tous les scélérats, le plus grand, le plus traître?
Le moyen de penser qu'après tant de sermens,
Tant de transports d'amour, d'ardeur, d'empressemens,
De protestations des plus passsionnées,
De larmes, de soupirs, d'assurances données,
Il ait réduit Elvire à sortir du couvent,
A venir l'épouser, et tout cela, du vent?

SGANARELLE.

Il s'embarrasse peu de pareilles affaires:

Ce sont des tours d'esprit qui lui sont ordinaires;
Et, si tu connoissois le pélerin, crois-moi,
Tu ferois peu de fonds sur le don de sa foi.
Ce n'est pas que je sache, avec pleine assurance,
Que déja pour Elvire il soit ce que je pense.
Pour un dessein secret en ces lieux appelé,
Depuis son arrivée il ne m'a point parlé.
Mais, par précaution, je puis ici te dire
Qu'il n'est devoirs si saints dont il ne s'ose rire;
Que c'est un endurci dans la fange plongé,
Un chien, un hérétique, un Turc, un enragé;
Qu'il n'a ni foi, ni loi; que tout ce qui le tente...

GUSMAN.

Quoi! le Ciel, ni l'enfer n'ont rien qui l'épouvante?

SGANARELLE.

Bon! parlez-lui du Ciel, il répond d'un souris:
Parlez-lui de l'enfer, il met le diable au pis;
Et, parce qu'il est jeune, il croit qu'il est en âge
Où la vertu sied moins que le libertinage.
Remontrance, reproche, autant de tems perdu.
Il cherche avec ardeur ce qu'il voit défendu;
Et, ne refusant rien à Madame Nature,
Il est ce qu'on appelle un pourceau d'Épicure.
Ainsi, ne me dis point sur sa légéreté
Qu'Elvire par l'hymen, se trouve en sûreté:
C'est peu par bon contrat qu'il en ait fait sa femme,
Pour en venir à bout, et contenter sa flamme,
Avec elle, au besoin, par ce même contrat,
Il auroit épousé toi, son chien et son chat.
C'est un piége qu'il tend par-tout à chaque belle;

Paysanne, bourgeoise et Dame et Demoiselle,
Tout le charme ; et, d'abord, pour leur donner leçon,
Un mariage fait lui semble une chanson.
Toujours objets nouveaux, toujours nouvelles flammes,
Et si je te disois combien il a de femmes,
Tu serois convaincu que ce n'est pas en vain
Qu'on le croit l'épouseur de tout le genre humain.

GUSMAN.

Quel abominable homme !

SGANARELLE.

Et plus qu'abominable.
Il se mocque de tout, ne craint ni Dieu, ni diable ;
Et je ne doute point, comme il est sans retour,
Qu'il ne soit par la foudre écrasé quelque jour.
Il le mérite bien ; et, s'il te faut tout dire,
Depuis qu'en le servant je souffre le martyre,
J'en ai vu tant d'horreurs, que j'avoue aujourd'hui
Qu'il vaudroit mieux cent fois être au diable qu'à lui.

GUSMAN.

Que ne le quittes-tu ?

SGANARELLE.

Le quitter ! comment faire ?
Un grand Seigneur méchant est une étrange affaire !
Vois-tu ? si j'avois fui, j'aurois beau me cacher,
Jusques dans l'enfer même il viendroit me chercher.
La crainte me retient ; et, ce qui me désole,
C'est qu'il faut avec lui faire souvent l'idole,
Louer ce qu'on déteste, et, de peur du bâton,
Approuver ce qu'il fait, et chanter sur son ton....

(*Apercevant D. Juan.*)

Je crois dans ce Palais le voir qui se promene....
C'est lui. . . . Prends garde, au moins ! . . . .

GUSMAN.

Ne t'en mets point en peine ;

SGANARELLE.

Je t'ai conté sa vie un peu légérement ;
C'est à toi là-dessus de te taire, autrement....

GUSMAN, *s'en allant.*

Ne crains rien.

SCENE II.

D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

Avec qui parlois-tu ? Pourroit-ce être
Le bon-homme Gusman ? J'ai cru le reconnoître.

SGANARELLE.

Vous avez fort bien cru, c'étoit lui-même.

D. JUAN.

Il vient
Demander quelle affaire en ces lieux nous retient ?

SGANARELLE.

Il est un peu surpris de ce que, sans rien dire,
Vous avez pu si-tôt abandonner Elvire.

D. JUAN.

Que lui fais-tu penser d'un départ si prompt ?

SGANARELLE.

Moi ?

Rien du tout, ce n'est point mon affaire.

D. JUAN.

Mais, toi,

Qu'en penses-tu ?

SGANARELLE.

Je crois, sans trop juger en bête,
Que vous avez encor quelque amourette en tête.

D. JUAN.

Tu le crois ?

SGANARELLE.

Oui.

D. JUAN.

Ma foi ! tu crois juste, et mon cœur
Pour un objet nouveau sent la plus forte ardeur.

SGANARELLE.

Eh ! mon Dieu ! j'entrevois d'abord ce qui s'y passe.
Votre cœur n'aime point à demeurer en place ;
Et, sans lui faire tort sur la fidélité,
C'est le plus grand coureur qui jamais ait été.
Tout est de votre goût, brune ou blonde, n'importe.

D. JUAN.

Et n'ai-je pas raison d'en user de la sorte ?

SGANARELLE.

Eh ! Monsieur....

D. JUAN.

Quoi ?

SGANARELLE.

Sans doute, il est aisé de voir

Que vous avez raison, si vous voulez l'avoir ;
Mais si, comme on n'est pas bon juge dans sa cause,
Vous ne le vouliez pas, ce seroit autre chose.

D. JUAN.

Eh ! bien, je te permets de parler librement.

SGANARELLE.

En ce cas je vous dis, très-sérieusement,
Qu'on trouve fort vilain qu'allant de belle en belle,
Vous fassiez vanité par-tout d'être infidele.

D. JUAN.

Quoi ! si d'un bel objet je suis d'abord touché,
Tu veux que pour toujours j'y demeure attaché ?
Qu'un éternel amour de ma foi lui réponde,
Et me laisse sans yeux pour le reste du monde ?
Le rare et doux plaisir qui se trouve en aimant,
S'il faut s'ensevelir dans un attachement,
Renoncer pour lui seul à toute autre tendresse,
Et vouloir sottement mourir dès sa jeunesse !
Va, crois-moi, la constance étoit bonne jadis,
Où les leçons d'aimer venoient des Amadis ;
Mais à présent on suit des loix plus naturelles,
On aime, sans façon, tout ce qu'on voit de belles,
Et l'amour qu'en nos cœurs la premiere a produit,
N'ôte rien aux appas de celle qui la suit.
Pour moi, qui ne saurois faire l'inexorable,
Je me donne par-tout où je trouve l'aimable ;
Et tout ce qu'une belle a sur moi de pouvoir,
Ne me rend point ailleurs incapable de voir.
Sans me vouloir piquer du nom d'amant fidele,
J'ai des yeux pour une autre aussi-bien que pour elle ;

Et dès qu'un beau visage a demandé mon cœur,
Je ne puis me résoudre à l'armer de rigueur.
Ravi de voir qu'il cede à la douce contrainte,
Qui d'abord laisse en lui toute autre flamme éteinte,
Je l'abandonne aux traits dont il aime les coups,
Et, si j'en avois cent, je les donnerois tous.

SGANARELLE.

Vous êtes libéral!

D. JUAN.

Que de douceurs charmantes
Font goûter aux amans les passions naissantes!
Si pour chaque beauté, je m'enflamme aisément,
Le vrai plaisir d'aimer est dans le changement;
Il consiste à pouvoir, par d'empressés hommages,
Forcer d'un jeune cœur les scrupuleux ombrages,
A désarmer sa crainte, à voir de jour en jour,
Par cent petits progrès, avancer notre amour,
A vaincre doucement la pudeur innocente
Qu'oppose à nos desirs une ame chancelante,
Et la réduire enfin, à force de parler,
A se laisser conduire où nous voulons aller.
Mais quand on a vaincu, la passion expire:
Ne souhaitant plus rien, on n'a plus rien à dire;
A l'amour satisfait tout son charme est ôté,
Et nous nous endormons dans sa tranquillité,
Si quelque objet nouveau par sa conquête à faire,
Ne réveille en nos cœurs l'ambition de plaire.
Enfin, j'aime en amour les objets différens,
Et j'ai sur ce sujet l'ardeur des conquérans,
Qui, sans cesse, courant de victoire en victoire,

Ne peuvent se résoudre à voir borner leur gloire.
De mes vastes desirs le vol précipité,
Par cent objets vaincus ne peut être arrêté,
Je sens mon cœur plus loin capable de s'étendre;
Et je souhaiterois, comme fit Alexandre,
Qu'il fût un autre monde encore à découvrir,
Où je pusse en amour chercher à conquérir.

SGANARELLE.

Comme vous débitez! Ma foi! je vous admire!
Votre langue....

D. JUAN.

Qu'as-tu là-dessus à me dire?

SGANARELLE.

A vous dire? moi! j'ai.... Mais que dirois-je? rien,
Car quoique vous disiez, vous le tournez si bien
Que, sans avoir raison, il semble, à vous entendre,
Qu'on soit quand vous parlez obligé de se rendre.
J'avois pour disputer des raisons dans l'esprit....
Je veux une autre fois les mettre par écrit.
Avec vous sans cela je n'aurois qu'à me taire;
Vous me brouilleriez tout.

D. JUAN.

Tu ne saurois mieux faire.

SGANARELLE.

Mais, Monsieur, par hasard, me seroit-il permis
De vous dire qu'à moi, comme à tous vos amis,
Votre genre de vie un tant soit peu fait peine?

D. JUAN.

Le fat! Et quelle vie est-ce donc que je mene?

SGANARELLE.

SGANARELLE.

Fort bonne, assurément! Mais, enfin.... quelquefois....
Par exemple, vous voir marier tous les mois!

D. JUAN.

Est-il rien de plus doux? rien qui soit plus capable....

SGANARELLE.

Il est vrai, je conçois cela fort agréable;
Et c'est, si sans péché j'en avois le pouvoir,
Un divertissement que je voudrois avoir.
Mais, sans aucun respect pour les plus saints mysteres...

D. JUAN.

Ne t'embarrasse point, ce sont-là mes affaires.

SGANARELLE.

On doit craindre le Ciel; et jamais libertin
N'a fait encor, dit-on, qu'une méchante fin.

D. JUAN.

Je hais la remontrance; et, quand on s'y hasarde....

SGANARELLE.

Oh! ce n'est pas à vous que j'en fais! Dieu m'en garde!
J'aurois tort de vouloir vous donner des leçons.
Si vous vous égarez, vous avez vos raisons;
Et quand vous faites mal, comme c'est l'ordinaire,
Du moins vous savez bien qu'il vous plaît de le faire.
Bon cela! Mais il est certains impertinens,
A droit de forts esprits, hardis, entreprenans,
Qui, sans savoir pourquoi, traitent de ridicules
Les plus justes motifs des plus sages scrupules,
Et qui font vanité de ne trembler de rien,
Par l'entêtement seul que cela leur siéd bien.
Si j'avois par malheur un tel maître: « Ame crasse,

Lui dirois-je tout net, le regardant en face,
» Osez-vous bien ainsi braver, à tous momens,
» Ce que l'enfer pour vous amasse de tourmens?
» Un rien, un mirmidon, un petit ver de terre,
» Au Ciel impunément croit déclarer la guerre?
» Allez, malheur cent fois à qui vous applaudit.
» C'est bien à vous... (Je parle au maître que j'ai dit)
» A vouloir vous railler des choses les plus saintes,
» A secouer le joug des plus louables craintes.
» Pour avoir de grands biens, et de la qualité,
» Une perruque blonde, être propre, ajusté
» Tout en couleur de feu, pensez-vous... (Prenez garde,
Ce n'est pas vous au moins que tout ceci regarde!)
» Pensez-vous en avoir plus de droit d'éclater
» Contre les vérités dont vous osez douter?
» De moi, votre valet, apprenez, je vous prie,
» Qu'envain les libertins de tout font raillerie,
» Que le Ciel, tôt ou tard, pour leur punition.... »

D. JUAN.

Paix!

SGANARELLE.

Çà, voyons: de quoi seroit-il question?

D. JUAN.

De te dire en deux mots qu'une flamme nouvelle,
Ici, sans t'en parler, m'a fait suivre une belle.

SGANARELLE.

Et n'y craignez-vous rien pour ce Commandeur mort?

D. JUAN.

Je l'ai si bien tué! chacun le sait.

SGANARELLE.

D'accord :
On ne peut rien de mieux, et s'il osoit s'en plaindre,
Il auroit tort; mais....

D. JUAN.

Quoi?

SGANARELLE.

Ses parens sont à craindre.

D. JUAN.

Laissons là tes frayeurs, et songeons seulement
A ce qui me peut faire un destin tout charmant.
Celle qui me réduit à soupirer pour elle
Est une fiancée, aimable, jeune, belle,
Et conduite en ces lieux, où j'ai suivi ses pas,
Par l'heureux à qui sont destinés tant d'appas.
Je la vis, par hasard, et j'eus cet avantage
Dans le tems qu'ils songeoient à faire le voyage.
Il faut te l'avouer, jamais, jusqu'à ce jour,
Je n'ai vu deux amans se montrer tant d'amour.
De leurs cœurs trop unis la tendresse visible,
Me frappant, tout-à-coup, rendit le mien sensible,
Et les voyant céder aux transports les plus doux,
Si je devins amant, je fus amant jaloux.
Oui, je ne pus souffrir, sans un dépit extrême,
Qu'ils s'aimassent autant que l'un et l'autre s'aime.
Ce bizarre chagrin alluma mes desirs;
Je me fis un plaisir de troubler leurs plaisirs,
De rompre adroitement l'étroite intelligence,
Dont mon cœur délicat se faisoit une offense.
N'ayant pu réussir, plus amoureux toujours,

C'est au dernier remede enfin que j'ai recours.
Cet époux prétendu, dont le bonheur me blesse,
Doit aujourd'hui sur mer régaler sa maîtresse.
Sans t'en avoir rien dit, j'ai dans mes intérêts
Quelques gens qu'au besoin nous trouverons tout prêts;
Ils auront une barque, où la belle enlevée
Rendra de mon amour la victoire achevée.

SGANARELLE.

Ah ! Monsieur ...

D. JUAN, *avec hauteur.*

Hein ?....

SGANARELLE, *effrayé.*

C'est-là le prendre comme il faut.
Vous faites bien.

D. JUAN.

L'amour n'est pas un grand défaut.

SGANARELLE.

Sottise ! il n'est rien tel que de se satisfaire.
(*A part.*)
La méchante ame !

D. JUAN.

Allons songer à cette affaire.
Voici l'heure, à-peu-près, où ceux... Mais qu'est ceci ?
Tu ne m'avois pas dit qu'Elvire étoit ici ?

SGANARELLE.

Savois-je que si-tôt vous la verriez paroître ?

SCENE III.

ELVIRE, GUSMAN, D. JUAN, SGANARELLE.

ELVIRE.

DON JUAN voudra-t-il encor me reconnoître?
Et, puis-je me flater que le soin que j'ai pris...

D. JUAN.

Madame, à dire vrai, j'en suis un peu surpris;
Rien ne devoit ici presser votre voyage.

ELVIRE.

J'y viens faire sans doute un méchant personnage;
Et par ce froid accueil je commence de voir
L'erreur où m'avoit mise un trop crédule espoir.
J'admire ma foiblesse, et l'imprudence extrême
Qui m'a fait consentir à me tromper moi-même,
A démentir mes yeux sur une trahison
Où mon cœur refusoit de croire ma raison.
Oui, pour vous, contre moi, ma tendresse séduite,
Quoi qu'on pût m'opposer, excusoit votre fuite.
Cent soupçons, qui devoient alarmer mon amour,
Avoient beau contre vous me parler chaque jour,
A vous justifier toujours trop favorable,
J'en rejettois la voix qui vous rendoit coupable,
Et je ne regardois, dans ce trouble odieux,
Que ce qui vous peignoit innocent à mes yeux;
Mais un accueil si froid et si plein de surprise
M'apprend trop ce qu'il faut que pour vous je me dise:

Je n'ai plus à douter qu'un honteux repentir
Ne vous ait, sans rien dire, obligé de partir.
J'en veux, pourtant, j'en veux, dans mon malheur extrême,
Entendre les raisons de votre bouche même.
Parlez donc, et sachons par où j'ai mérité
Ce qu'ose contre moi votre infidélité.

D. JUAN.

Si mon éloignement m'a fait croire infidele,
J'ai mes raisons, Madame; et voilà Sganarelle,
Qui vous dira pourquoi...

SGANARELLE, *à part.*

Je le dirai ?.... Fort bien !

D. JUAN.

Il sait...

SGANARELLE, *bas, à D. Juan.*

Moi ?... S'il vous plaît, Monsieur, je n'en sais rien.

ELVIRE.

Eh ! bien, qu'il parle. Il faut souffrir tout pour vous plaire.

D. JUAN, *à Sganarelle.*

Allons, parle à Madame; il ne faut point se taire.

SGANARELLE, *bas, à D. Juan.*

Vous vous mocquez, Monsieur !

ELVIRE, *à Sganarelle.*

Puisqu'on le veut ainsi,
Approchez, et voyons ce mystere éclairci...
Quoi ! tous deux interdits ? Est-ce-là pour confondre...

D. JUAN, *à Sganarelle.*

Tu ne répondras pas !

SGANARELLE, *bas, à D. Juan.*

Je n'ai rien à répondre.

D. JUAN.

Veux-tu parler, te dis-je !

SGANARELLE.

Eh ! bien, allons, tout doux.

(*A Elvire.*)

Madame...

ELVIRE.

Quoi ?

SGANARELLE, *à D. Juan.*

Monsieur....

D. JUAN.

Redoute mon courroux !

SGANARELLE, *à Elvire.*

Madame, un autre monde... avec quelqu'autre chose...
Comme les conquérans.... Alexandre .... est la cause
Qui nous a fait en hâte, et sans vous dire adieu,
Décamper l'un et l'autre, et venir en ce lieu....

(*A D. Juan.*)

Voilà pour vous, Monsieur, tout ce que je puis faire.

ELVIRE.

Vous plaît-il, D. Juan, m'éclaircir ce mystere ?

D. JUAN.

Madame, à dire vrai, pour ne pas abuser....

ELVIRE.

Ah ! que vous savez peu l'art de vous déguiser !
Pour un homme de Cour, qui doit avec étude
De feindre, de tromper avoir pris l'habitude,
Demeurer interdit, c'est mal faire valoir
La noble effronterie où je vous devrois voir !

Que ne me jurez-vous que vous êtes le même,
Que vous m'aimez toujours, autant que je vous aime;
Et que la seule mort, dégageant votre foi,
Rompra l'attachement que vous avez pour moi?
Que ne me dites-vous qu'une affaire importante
A causé le départ dont j'ai pris l'épouvante?
Que si de son secret j'ai lieu de m'offenser,
Vous avez craint les pleurs qu'il m'auroit fait verser?
Qu'ici d'un long séjour ne pouvant vous défendre
Je n'ai qu'à vous quitter et vous aller attendre?
Que vous me rejoindrez avec l'empressement
Qu'a pour ce qu'il adore un véritable amant?
Et qu'éloigné de moi l'ardeur qui vous enflamme
Vous rend ce qu'est un corps séparé de son ame?
Voilà par où, du moins, vous me feriez douter
D'un oubli que mes feux devroient peu redouter!

D. JUAN.

Madame, puisqu'il faut parler avec franchise,
Apprenez ce qu'en vain mon trouble vous déguise.
Je ne vous dirai point que mes empressemens
Vous conservent toujours les mêmes sentimens,
Et que loin de vos yeux ma juste impatience
Pour le plus grand des maux me fait compter l'absence.
Si j'ai pu me résoudre à fuir, à vous quitter,
Je n'ai pris ce dessein que pour vous éviter.
Non que mon cœur encor, trop touché de vos charmes,
N'ait le même penchant à vous rendre les armes;
Mais un pressant scrupule, à qui j'ai dû céder,
M'ouvrant les yeux de l'ame a su m'intimider,
Et fait voir qu'avec vous, quelqu'amour qui m'engage,

Je ne puis, sans péché, demeurer davantage.
J'ai fait réflexion que, pour vous épouser,
Moi-même trop long-tems j'ai voulu m'abuser,
Que je vous ai forcée à faire au Ciel l'injure
De rompre en ma faveur une sainte clôture,
Où par des vœux sacrés vous aviez entrepris
De garder pour le monde un éternel mépris.
Sur ces réflexions un repentir sincere
M'a fait appréhender la céleste colere.
J'ai cru que votre hymen, trop mal autorisé,
N'étoit pour tous les deux qu'un crime déguisé,
Et que je ne pouvois en éviter les peines
Qu'en tâchant de vous rendre à vos premieres chaînes.
N'en doutez point, voilà, quoiqu'avec mille ennuis,
Et pourquoi je m'éloigne, et pourquoi je vous fuis.
Par un frivole amour voudriez-vous, Madame,
Combattre le remords qui déchire mon ame,
Et qu'en vous retenant j'attirasse sur nous
Du Ciel, toujours vengeur, l'implacable courroux ?

ELVIRE.

Ah! scélérat! ton cœur, aussi lâche que traître,
Commence tout entier à se faire connoître;
Et ce qui me confond dans les maux que j'attends,
Je le connois enfin lorsqu'il n'en est plus tems!
Mais sache, à me tromper quand ce cœur s'étudie,
Que ta perte suivra ta noire perfidie,
Et que ce même Ciel, dont tu t'oses railler,
A me venger de toi voudra bien travailler!

SGANARELLE, *à part.*

Se peut-il qu'il résiste, et que rien ne l'étonne?
(*A D. Juan.*)
Monsieur...

D. JUAN.

De fausseté je vois qu'on me soupçonne;
Mais, Madame...

ELVIRE.

Il suffit, je t'ai trop écouté:
En ouir davantage, est une lâcheté;
Et, quoi qu'on ait à dire, il faut qu'on se surmonte
Pour ne se faire pas trop expliquer sa honte.
Ne te figure point qu'en reproches en l'air
Mon courroux contre toi veuille ici s'exhaler!
Tout ce qu'il peut avoir d'ardeurs, de violence
Se reserve à mieux faire éclater ma vengeance!
Je te le dis encor, le Ciel, armé pour moi,
Punira, tôt ou tard, ton manquement de foi;
Et si tu ne crains point sa justice blessée,
Crains du moins la fureur d'une femme offensée!

(*Elle sort avec Gusman, et D. Juan la regarde partir.*)

SCENE IV.

D. JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE, *à part.*

IL ne dit mot, il rêve, et les yeux sur les siens...
Hélas! si le remords le pouvoit prendre.

D. JUAN.

Viens;
Il est tems d'achever l'amoureuse entreprise
Qui me livre l'objet dont mon ame est éprise.
Suis-moi.

(*Il sort.*)

SCENE V.

SGANARELLE, *seul.*

LE détestable!... A quel maître maudit,
Malgré moi, si long-tems mon malheur m'asservit!

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CHARLOTTE, PIERROT.

CHARLOTTE.

NOTRE-DINSE ! Piarrot, pour les tirer de peine,
Tu t'es-là rencontré bian à point !

PIERROT.

Oh ! morguenne !
Sans nous, c'en étoit fait.

CHARLOTTE.

Je le crois bian.

PIERROT.

Vois-tu ?
Il ne s'en falloit pas l'épaisseur d'un fêtu.
Tous deux de se nayer eussiont fait la sottise.

CHARLOTTE.

C'est donc l'vent d'à matin ?

PIERROT.

Aga ! quien, sans feintise,
Je te vas, tout fin drait, conter, par le menu,
Comme en n'y pensant pas, le hasard est venu.

Il

Il aviont bian besoin d'un œil comme le nôtre,
Qui les vit de tout loin; car c'est moi, comm'c'dit l'autre,
Qui les ai le premier avisés. Tanquia don,
Sur le bord de la mar bian leu prend qve j'équion,
Où de tarre Gros-Jean me jettoit une motte,
Tout en batifolant, car comm' tu sais, Charlotte,
Pour v'nir batifoler Gros-Jean ne charche qu'où;
Et moi, par foas aussi, je batifole itou.
En batifolant don, j'ai fait l'apercevance
D'un grouillement su gl'ieau, sans voir la différence
De c'qui pouvoit grouiller. Ça grouilloit à tout coups,
Et grouillant par secousse alloit comme envars nous.
J'étois embarrassé : c'n'étoit point stratagême,
Et tout comm' je te vois, je voyois ça de même,
Aussi fixiblement; et pis, tout d'un coup, qu'ian,
Je voyois qu'après ça je ne voyois plus rian.
» Hé! Gros-Jean (ç'ai-je fait), c'tanpendant que je sommes
» A niaiser parmi nous; je pens' que v'la de zommes,
» Qui nagiant tout-là-bas!... Bon! (ç'm'a-ti fait) vrament,
» T'auras de quelque chat vû le trépassement;
» T'as la veu' trouble... Oh! bian (ç'ai-je fait), tas bieau dire,
» Je n'ai point la veu' trouble, et c'n'est point jeu pour rire;
» C'est-là de zommes.... Point (ç'm'a-ti fait), c'n'en est pas,
» Piarrot: t'as la barlue... Oh! j'ai c'que tu vouras
» (Ç'ai-je fait); mais gageons que j'n'ai point la barlue,

» Et qu'ça qu'an voit là bas (ç'ai-je fait) qui remue,
» C'est de zommes, voi-tu ? qui nageont vars ici...
» Gag' que non (c'm'a-ti fait)... Oh ! morgué ! gag' que si,
» Dix sous !... Oh ! (c'm'a-ti fait) je le veux bian, morguienne !
» Quian, mets zargent su jeu ; vla le mien. » Palsanguienne !
Je n'ai fait aussi-tôt l'étourdi, ni le fou,
J'ai bravement bouté par tarre mes dix sou,
Quatre piece tapée, et le restant en double,
» Jarnigué ! je varrons si j'avons la veu trouble ! »
(Ç'ai-je fait) les boutant, plus hardiment enfin
Que si j'eusse avalé queuque varre de vin ;
Car je sis hasardeux ! Moi, qu'an m'mette en boutade,
Je vas, sans tant d'raisons, tout à la débandade !
Je savois bian pourtant c'que j'faisois d'en par-là :
Queuque gniais ! Enfin don, j'non pas plutôt mis, v'la
Que j'voyon, tout à plein, comm'deux zomm' à la nage.
Nous faisian signe ; et moi, sans rian dir' davantage,
De prendre les zenjeux. » Allon, Gros-Jean, allon
» (Ç'ai-je fait), vois-tu pas comm' y nous zappellon ?
» Y vont s'nayer... Tant mieux (c'ma-t-i fait), je m'en gausse !
» Y m'an fait pardte ». Adon le tirant par la chausse,
J'l'ai si bian sarmoné, qu'à la parfin vars eux
J'avons dans une barque avironné tous deux.
Et pis, cahin, caha, j'ons tant fait que je somme
Venus tout contre ; et pis j'les avons tirés comme
Il aviont quasi bu déja pus que de jeu.

Et pis j'les zon cheu nous menés zauprès du feu,
Où je l'zons veu tous deux nuds sécher leu zoup'lande;
Et pis il en est v'nu deux autres de leu bande,
Qui sequian, vois-tu bian? sauvés tous seul; et pis
Mathurine est venue à voir leus biaux zhabits;
Et pis il liont conté qu'all' n'étoit pas tant sotte,
Qu'all' avoit du malin dans l'œil; et pis, Charlotte,
V'la tout comm'ça s'est fait, pour te l'dire en un mot.

CHARLOTTE.

Et ne m'disois-tu pas qu'glian avoit un, Piarrot,
Qu'étoit bian pu mieux fait que tretous?

PIERROT.

C'est le maître,
Queuque bian gros Monsieu, des pus gros qui puisse être,
Car il n'a que du d'or par ila, par ici;
Et ceux qui le sarvont sont des Monsieus zaussi.
C'tanpandant, si je n'eûme été là, palsanguenne!
Il en tenoit!

CHARLOTTE.

Ardez un peu!

PIERROT.

Jamais, morguienne!
Tout gros Monsieu qu'il est, il n'en fut revenu!

CHARLOTTE.

Et cheu toi, dis, Piarrot, est-il encor tout nu?

PIERROT.

Nannin! tout devant nous, qui les regardions faire,
Il l'avont r'habillé. Monguieu! combian d'affaire!
J'navois vu s'habiller jamais de courtisans,

Ni leu zangingorniaux. Je me pardrois dedans.
Pour les z'y faire entrer comme n'an les balotte!
J'etois tout ébobi de voir ça. Quian, Charlotte,
Quand ils sont zabillés, il vous zan, tout à point,
De grands cheveux toufus; mais qui ne tenont point
A leu teste; et pis v'la tout d'un coup qui l'y passe:
Il boutont ça tout comme un bonnet de filasse.
Leu chemise, qu'à voir j'étois tout étourdi,
Ant des manche où tous deux j'entrerions tout brandi.
Englieu de haut de chausse, ils zant cartaine histoire
(*Montrant son genou.*)
Qui ne leu viant que là. J'aurois bian de quoi boire,
Si j'avois tout l'argent des lisets de dessus.
Glien a tant, glien a tant qu'an n'an saroit voir pus.
Y n'ant jusqu'au colet, qui n'va point en darriere,
Et qui leu pend devant, bâti d'une magniere
Que je n'te l'sarois dire, et si j'l'ai vu de près.
Il ant au bout des bras d'autres petits colets,
Aveu des passemens faits de dentalles blanches,
Qui veniant par le bout, faisant le tour des manches.

CHARLOTTE.

Y faut que j'aille voir, Piarrot...

PIERROT.

Oh! s'y te plaît,
J'ai qu'eu'chose à te dire.

CHARLOTTE.

Hé! bian, dis qu'est c'que c'est?

PIERROT.

Vois-tu, Charlotte, y faut qu'aveu toi, com'c'dit l'autre,
Je débonde mon cœur. Il irroit trop du nôtre,

Quand je sommes pour être à nous deux, tout de bon,
Si je n'me plaignois pas!

CHARLOTTE.

Quement! qu'est-qu'yglia don?

PIERROT.

Yglia que franchement tu me chagraines l'ame.

CHARLOTTE.

Et d'où viant?

PIERROT.

Tatigué! tu doi t'être ma femme,
Et tu ne m'aimes pas!

CHARLOTTE.

Ah! ah! n'est-ce que ça?

PIERROT.

Non, c'n'est qu'ça; c'tanpandant c'est bian assez....
Viança....

CHARLOTTE.

Monguieu! toujou, Piarrot, tu m'dis la même chose!

PIERROT.

Si j'te la dis toujou, c'est toi qu'en est la cause;
Et si tu me faisois queuquefois autrement,
J'te dirois autre chose.

CHARLOTTE.

Apprend-moi donc quement
Tu vourois que j'te fisse.

PIERROT.

Oh! je veux que tu m'aime.

CHARLOTTE.

Estc'que je n'taime pas?

PIERROT.

Non, tu fais tout de même
Que si j'navions point fait no zacordaille, et si
J'n'ai rian à me r'procher là-dessus, Dieu marci !
Drès qu'y passe un marcier, tout aussitôt j'tajette
Les pus jolis lacets qui soient dans sa bannette.
Pour t'aller dénicher des marles j'ne sais zoù,
Tous les jours je m'hazarde à me rompre le cou.
Je fais jouer pour toi le vieilleu za ta fête ;
Et tout ça contre un mur, c'est me battre la tête.
J'n'y gagne rian. Vois-tu ? ça n'est ni biau, ni bon
De n'vouloir pas zaimer les gens qui nou zaimon.

CHARLOTTE.

Monguieu ! je t'aime aussi ! de quoi te mettre en peine.

PIERROT.

Oui, tu m'aime ; mais c'est d'une belle déguaîne !

CHARLOTTE.

Qu'est-c' donc qu'tu veux qu'an fasse ?

PIERROT.

Oh ! je veux que, tout haut,
L'an fasse ce qu'an fait pour aimer comme il faut.

CHARLOTTE.

J't'aime aussi comme il faut : pourquoi don qu'tu t'étonne ?

PIERROT.

Non, ça s'voit quand il est ; et toujou zaux parsonne,
Quand c'est tout d'bon qu'on aime, an leu fait, zen passant,
Mill' p'tite singerie. Et sis-je un innocent ?
Morgué ! je n'veux que voir comm' la grosse Thomasse

Fait zau jeune Robin : all' n'tian jamais en place,
Tant all' n'est zassotée, et drès qu'all' l'voit passer,
All'n'attend point qu'y vienne, all's'en court l'agacer.
Ly jett' son chapiau bas, et toujou, sans reproche,
Ly fait exprès queuq'niche, ou baille une taloche;
Darnairement encor que su zun escabiau
Y regardoit danser : all's'en fut, bian et biau,
Ly tirer de dessous, et l'mit à la renvarse.
Jarny ! v'la c'qu'c'est qu'aimer ! mais, morgué ! l'an me barse,
Quand drait comme un piquet j'vois qu'tu vians te parcher.
Tu n'me dis jamais mot, et j'ai biau t'entincher,
En glieu de m'fair' présent d'un'bonne égratignure,
De m'bailler queuque coup, ou d'voir, par avanture,
Si j'sis point chatouilleux, tu te grates les doigts;
Et t'es là toujou comme un'vrai' souche de bois.
T'est trop fraide, vois-tu ? ventregué ! ça me choque !

CHARLOTTE.

C'est mon ymeur, Piarrot, que veux-tu ?

PIERROT.

Tu te moque !
Quand l'an aime les gens, l'an en baille toujou
Queuqu'petit'signifiance.

CHARLOTTE.

Oh ! charche don par où !
S'tu pense qu'à t'aimer queuqu'autre soit pu promte,
Va l'aimer, j'te l'accorde.

PIERROT.

Hé ! bian v'la pas mon compte !
Tatigué ! s'tu m'aimois, m'dirois-tu ça ?

CHARLOTTE.

Pourquoi
M'viens-tu tarabuster toujou l'esprit ?

PIERROT.

Dis-moi,
Queu mal t'fais-je à vouloir que tu m'fasse paroître
Un peu pu d'amiquié ?

CHARLOTTE.

Va, ça vienra peut-être.
Ne me presse point tant, et laisse faire.

PIERROT.

Hé ! bian,
Touche donc là, Charlotte, et d'bon cœur.

CHARLOTTE, *lui touchant dans la main.*

Hé ! bian, quian.

PIERROT.

Promets qu'tu tâchera za m'aimer davantage ?

CHARLOTTE, *apercevant D. Juan et Sganarelle.*

Est-ce là ce Monsieu ?

PIERROT.

Oui, le v'la.

CHARLOTTE.

Queu dommage
Qu'il eût été nayé ! Qu'il est genti !

PIERROT.

Je vas
Boire chopaine : aguieu ; je ne tarderai pas.

(*Il sort.*)

SCENE II.

D. JUAN, SGANARELLE, CHARLOTTE.

D. JUAN, *sans voir d'abord Charlotte.*

IL n'y faut plus penser, c'en est fait, Sganarelle.
La force entre mes bras alloit mettre la belle,
Lorsque ce coup de vent, difficile à prévoir,
Renversant notre barque, a trompé mon espoir.
Si par-là de mon feu l'espérance est frivole,
L'aimable paysanne aisément m'en console;
Et c'est une conquête assez pleine d'appas,
Qui, dans l'occasion, ne m'échappera pas.
Déja par cent douceurs j'ai jeté dans son ame
Des dispositions à bien traiter ma flamme.
On se plaît à m'entendre, et je puis espérer
Qu'ici je n'aurai pas long-tems à soupirer.

SGANARELLE.

Ah! Monsieur, je frémis à vous entendre dire.
Quoi! des bras de la mort quand le Ciel nous retire,
Au lieu de mériter, par quelque amandement,
Les bontés qu'il répand sur nous incessamment,
Au lieu de renoncer aux folles amourettes,
(*S'interrompant, en voyant D. Juan prêt à se fâcher.*)
Qui déja tant de fois... Paix, coquin! que vous êtes.
Monsieur sait ce qu'il fait, et vous ne savez, vous,
Ce que vous dites.

D. JUAN, *apercevant Charlotte.*

Ah ! que vois-je auprès de nous ?

SGANARELLE, *ne voyant point encore Charlotte.*

Qu'est-ce ?

D. JUAN.

Tourne les yeux, Sganarelle, et condamne
La surprise où me met cette autre paysanne...
D'où sort-elle ? Peut on rien voir de plus charmant?
Cel.e-ci vaut bien l'autre, et mieux.

SGANARELLE, *la regardant.*

Assurément !

D. JUAN.

Il faut que je lui parle.

SGANARELLE, *à part.*

Autre piece nouvelle.

D. JUAN, *à Charlotte.*

L'agréable rencontre ! Et d'où me vient, la belle,
L'inespéré bonheur de trouver en ces lieux,
Sous cet habit rustique, un chef-d'œuvre des Cieux ?

CHARLOTTE.

Hé ! Monsieu !...

D. JUAN.

Il n'est point un plus joli visage !

CHARLOTTE.

Monsieu !....

D. JUAN.

Demeurez-vous, ma belle, en ce village?

CHARLOTTE.

Oui, Monsieu.

D, JUAN.

Votre nom ?

CHARLOTTE.

Charlotte, à vous sarvir,
Si j'en étois capable.

D. JUAN.

Ah ! je me sens ravir !
(*A Sganarelle.*)
Qu'elle est belle, et qu'au cœur sa vue est dangereuse
Pour moi...

CHARLOTTE.

Vous me rendez, Monsieu, toute honteuse.

D. JUAN, *à Charlotte.*

Honteuse d'ouir dire ici vos vérités ?
(*A Sganarelle.*)
Sganarelle, as-tu vu jamais tant de beautés ?
(*A Charlotte.*) (*A Sganarelle.*)
Tournez-vous, s'il vous plaît... Que sa taille est mignone!
(*A Charlotte.*) (*A Sganarelle*)
Haussez un peu la tête.... Ah! l'aimable personne !
(*A Sganarelle.*) (*A Charlotte.*)
Cette bouche, ces yeux.... Ouvrez-les tout-à-fait....
Qu'ils sont beaux !... Et vos dents... Il n'est rien si parfait !...
Ces levres ont sur-tout un vermeil que j'admire ;
J'en suis charmé !

CHARLOTTE.

Monsieu, cela vous plaît à dire ;
Et je ne sais si c'est pour vous railler de moi.

D. JUAN.

Me railler de vous ! Non, j'ai trop de bonne foi.
(*A Sganarelle.*)
Regarde cette main plus blanche que l'ivoire,
Sganarelle, peut-on...

CHARLOTTE.

Fi ! Monsieu, all' est noire,
Tout comm' je ne sais quoi !

D. JUAN, *à Charlotte.*

Laissez-là moi baiser.

CHARLOTTE.

C'est trop d'honneur pour moi. J'n'os'rois vous refuser;
Mais si j'eu sû tout ça, devant votre arrivée,
Exprès, aveu du son, je m'la serois lavée.

D. JUAN.

Vous n'êtes point encor mariée ?

CHARLOTTE.

Oh ! non pas ;
Mais je dois bientôt l'être au fils du grand Lucas.
Y se nomme Piarrot ; c'est ma tante Phlipote
Qui nous fait marier.

D. JUAN.

Quoi ! vous, belle Charlotte,
D'un simple paysan être la femme ! Non,
Il vous faut autre chose, et je crois, tout de bon,
Que le Ciel m'a conduit exprès dans ce village
Pour rompre cet injuste et honteux mariage ;
Car, enfin, je vous aime, et, malgré les jaloux,
Pourvu que je vous plaise, il ne tiendra qu'à vous
Qu'on ne trouve moyen de vous faire paroître

Dans

Dans l'éclat des honneurs où vous méritez d'être.
Cet amour est bien prompt, je l'avouerai; mais quoi!
Vos bontés, tout-d'un-coup, ont triomphé de moi,
Et je vous aime autant, Charlotte, en un quart d'heure,
Qu'on aimeroit une autre en six mois.

CHARLOTTE.

Oui?

D. JUAN.

Je meure!
S'il est rien de plus vrai.

CHARLOTTE.

Monsieu, je voudrois bian
Que ça fut tout com'ça; car vous n'me dites rian
Qui n'me fasse assez zaize, et j'arois bian envie
De n'vous m'écroire point; mais j'ai toute ma vie
Entendu dire à ceux qui savont bian c'que c'est,
Qu'il n'est point de Monsieus qui ne soient toujou prêt
A tromper queuque fille, à moins qu'all' n'y regarde.

D. JUAN.

Suis-je de ces gens-là? Non, Charlotte.

SGANARELLE, *à part.*

Il n'a garde!

D. JUAN.

Le tems vous fera voir comme j'en veux user.

CHARLOTTE.

Aussi je n'voudrois pas me laisser abuser.
Voyez-vous! si j'sis pauvre et native au village,
J'ai d'l'honneur tout autant qu'an en ait à mon âge;
Et pour tout l'or du monde an n'me pourroit tenter,
Si j'pensois qu'en m'aimant l'an me l'voulut ôter!

D. JUAN.

Je voudrois vous l'ôter, moi? Ce soupçon m'offense.
Croyez que pour cela j'ai trop de conscience,
Et que si vos appas m'ont su d'abord charmer,
Ce n'est qu'en tout honneur que je vous veux aimer.
Pour vous le faire voir, apprenez que dans l'ame
J'ai formé le dessein de vous faire ma femme:
J'en donne ma parole; et pour vous, au besoin,
L'homme que vous voyez en sera le témoin.

CHARLOTTE.

Vous m'vouriez épouser, moi?

D. JUAN.

cela vous étonne?
Demandez au témoin que mon amour vous donne:
Il me connoît.

SGANARELLE, *à Charlotte.*

Très-fort! Ne craignez rien, allez;
Il vous épousera cent fois, si vous voulez.
J'en réponds.

D. JUAN.

Eh! bien donc, pour le prix de ma flamme,
Ne consentez-vous pas à devenir ma femme?

CHARLOTTE.

Y faudroit à ma tante en dire un petit mot,
Pour qu'all' en fut contente... All' aime bian Piarrot...

D. JUAN.

Je dirai ce qu'il faut, et m'en rendrai le maître.
(*Il lui veut prendre la main.*)
Touchez là seulement, pour me faire connoître
Que de votre côté vous voulez bien de moi.

CHARLOTTE, *résistant.*

J'n'en veux que trop ; mais vous ?

D. JUAN.

Je vous donne ma foi ;
Et deux petits baisers vous vont servir de gage...

CHARLOTTE.

Oh ! Monsieu, zattendez qu'j'ons fait le mariage ;
Après ça, voyez-vous ? je vous baiserai tant
Que vous n'arez qu'à dire.

D. JUAN.

Ah ! me voilà content.
Tout ce que vous voulez je le veux, pour vous plaire;
Donnez-moi seulement votre main.

CHARLOTTE.

Pourquoi faire ?

D. JUAN.

Il faut que cent baisers vous marquent l'intérêt....

SCENE III.

PIERROT, D. JUAN, CHARLOTTE, SGANARELLE.

PIERROT.

Tout doucement, Monsieu ! tenez-vous, s'il vous plaît.
Vous pourriez, v's'échauffant, gagner la purésie.

D. JUAN.

D'où cet impertinent nous vient-il ?

PIERROT.

Oh ! Jarnie !
J'vous dis qu'vous vous tegniais, et q'uy n'est pas besoin
Qu'vous vegniais courtiser not' femme de si loin.

D. JUAN, *le poussant.*

Ah! que de bruit!

PIERROT.

Morgué ! je n'nous zemouvons guere
Pour ces pousseu de gens.

CHARLOTTE, *à Pierrot.*

Piarrot, laisse-le faire.

PIERROT.

Quement ! que j'laisse faire? Et je ne l'veux pas, moi !

D. JUAN.

Ah ?....

PIERROT.

Parc'qu'il est Monsieu, zil s'en vienra, je croi,
Caresser zà not' barbe ici nos zaccordées.
Pargué ! j'en sis d'avis que j'vous l's zayions gardées.
Allez v's'en caresser les vôtres.

D. JUAN, *lui donnant plusieurs soufflets.*

Hein ?....

PIERROT.

Morgué !
Ne v's'avisez pas trop de m'frapper. Jarnigué !
Ventregué ! tatigué ! voyez un peu la chance,
De v'nir battre les gens. C'n'est pas la récompense

De v's'être allé tantôt sauver d'être nayé !
J'vous devions laisser boire... Il est bian employé!

CHARLOTTE, *à Pierrot.*

Va, ne te fâche point, Piarrot !

PIERROT.

Oh ! palsanguienne !
Y m'plaît de me fâcher, et t'es t'une vilaine
D'endurer qu'an t'cageole.

CHARLOTTE.

Y me veut zépouser;
Et tu n'te devrois pas si fort colériser.
C'n'est pas c'que tu pens' dea !

PIERROT.

Jarny ! tu m'es promise.

CHARLOTTE.

Ça n'y fait rian, Piarrot, tu n'mas pas encor prise.
S'tu m'aimes comme y faut, s'ras-tu pas tout joyeux
De m'voir Madame ?

PIERROT.

Non. J'aimerois cent fois mieux
Te voir crever qu'n'an pas qu'un autre t'eu, morguenne !

CHARLOTTE.

Lais'moi que je la sois, et n'te mets point zen peine,
je te ferai cheux nous zapporter des œufs frais,
Du beurre...

PIERROT.

Palsangué ! j'n'yen porterai jamais,
Quand tu m'en f'rois poyer deux fois autant... Accoute,

C'est don com'ça qu'tu fais ? Si j'en eusse eu qu'euq' doute,
Je m'srois bian empaché de le tirer de gl'ieau,
Et je gl'y aurois baillé putôt zun chinfrenieau,
D'un bon coup d'aviron sur la tête.

D. JUAN, *le menaçant.*

Hein ?....

PIERROT, *s'éloignant.*

Parsonne
N'me fait peur !

D. JUAN, *s'approchant de lui.*

Attendez ; j'aime assez qu'on raisonne.

PIERROT, *s'éloignant toujours.*

Je m'gobarg' de tout, moi !

D. JUAN.

Voyons un peu cela.

PIERROT.

J'en avons bian vu d'autre !

D. JUAN.

Ouais !

SGANARELLE, *à D. Juan.*

Monsieur, laissez-là
Ce pauvre diable ! A quoi peut servir de le battre ?
Vous voyez bien qu'il est obstiné comme quatre.
(*A Pierrot.*)
Va, mon pauvre garçon, va-t-en, retire-toi,
Et ne lui dis plus rien.

PIERROT.

Et j'ly veu dire, moi !

D. JUAN, *donnant un soufflet à Sganarelle, croyant le donner à Pierrot, qui se baisse.*

Ah ! je vous apprendrai !...

SGANARELLE.

Peste soit du marousle !

D. JUAN.

Voilà ta charité !

PIERROT, *à Charlotte.*

Je m'ris d'queuqu'vent qui sousle ;
Et j'm'envas zà ta tante en lâcher quatre mots.
Laisse faire.

(Il s'en va.)

SCENE IV.

D. JUAN, CHARLOTTE, SGANARELLE.

D. JUAN, *à Charlotte.*

A LA fin, il nous laisse en repos,
Et je puis à la joie abandonner mon ame.
Que de ravissemens quand vous serez ma femme !
Sera-t-il un bonheur égal au mien ?

SGANARELLE, *à part, voyant arriver Mathurine.*

Ah ! ah !
Voici l'autre.

SCENE V.

MATHURINE, D. JUAN, CHARLOTTE, SGANARELLE.

MATHURINE, *à D. Juan.*

Monsieu, qu'est-c' donc qu'vous faites-là ?
Est-c'qu'vous parlez d'amour zà Charlotte ?

D. JUAN, *bas, à Mathurine.*

Au contraire,
C'est qu'elle m'aime ; et moi, comme je suis sincere,
Je lui dis que déja vous possédez mon cœur.

CHARLOTTE, *à D. Juan.*

Qu'est-ce donc qu'vous veut-là Mathurine ?

D. JUAN, *bas, à Charlotte.*

Elle a peur
Que je ne vous épouse ; et je viens de lui dire
Que je vous l'ai promis.

MATHURINE, *à Charlotte.*

Quoi ! Charlotte, est-c' pour rire ?

D. JUAN, *bas, à Mathurine.*

Tout ce que vous direz ne servira de rien :
Elle me veut aimer.

CHARLOTTE, *à Mathurine.*

Mathurine, est-y ben,
D'empêcher que Monsieu...

D. JUAN, *bas, à Charlotte.*

Vous voyez qu'elle enrage ?

MATHURINE, *à Charlotte.*

Oh ! je n'empêche rian, zy m'a déja...

D. JUAN, *bas à Charlotte.*

Je gage

Qu'elle vous soutiendra qu'elle a reçu ma foi ?

CHARLOTTE, *à Mathurine.*

Je n'pensois pas. .

D. JUAN, *bas, à Mathurine.*

Gageons qu'elle dira de moi

Que j'aurai fait serment de la prendre pour femme !

MATHURINE, *à Charlotte.*

Vous v'nais zun peu trop tard.

CHARLOTTE, *à Mathurine.*

Vous le dites.

MATHURINE, *à Charlotte.*

Tredame !

Pourquoi me disputer ?

CHARLOTTE, *à Mathurine.*

Pis qu' Monsieu me veut bian.

MATHURINE, *à Charlotte.*

C'est moi qu'y veut putôt.

CHARLOTTE, *à Mathurine.*

Oh ! pourtant j'n'en crais rian.

MATHURINE, *à Charlotte.*

Y m'a veu la pramiere, et m'la dit... qu'y réponde ?

CHARLOTTE, *à Mathurine.*

S'y v's z'a veu la pramiere, y m'a veu la seconde,
Et m'veut zépouser.

MATHURINE, *à Charlotte.*

Bon !...

D. JUAN, *bas, à Mathurine.*

Hein ? que vous ai-je dit ?

MATHURINE, *à Charlotte.*

C'est moi qu'y zépous'ra... Voyez le bel esprit !

D. JUAN, *bas, à Charlotte.*

N'ai-je pas deviné ? la folle !... je l'admire !

CHARLOTTE, *à Mathurine.*

Si j'n'avons pas raison, le v'la qu'est pour le dire ;
Y sait note querelle.

MATHURINE, *à Charlotte.*

Oui ; pisqu'y sait c'qu'en est,
Qu'y nous juge.

CHARLOTTE, *à D. Juan.*

Monsieu, jugez-nous, s'y vous plaît.
La queull' zest parmi nous ?...

MATHURINE, *à Charlotte.*

Gageons qu'c'est moi qu'y zaime :
Vous zallez voir.

CHARLOTTE, *à Mathurine.*

Tant mieux ! vous allez voir vous-même.

MATHURINE, *à D. Juan.*

Dites ?

CHARLOTTE, *à D. Juan.*

Parlez ?

D. JUAN, *à toutes les deux.*

Comment ! est-ce pour vous mocquer ?
Quel besoin avez-vous de me faire expliquer ?
A l'une de vous deux j'ai promis mariage ;

J'en demeure d'accord : en faut il davantage ?
Et chacune de vous, dans un débat si prompt,
Ne sait-elle pas bien comme les choses vont ?
Celle à qui je me suis engagé doit peu craindre
Ce que pour l'étonner l'autre s'obstine à feindre ;
Et tous ces vains propos ne sont qu'à mépriser,
Pourvu que je sois prêt toujours à l'épouser.
Qui va de bonne foi hait les discours frivoles.
J'ai promis des effets : laissons-là les paroles.
C'est par eux que je songe à vous mettre d'accord ;
Et l'on saura bientôt qui de vous deux a tort,
Puisqu'en me mariant je dois faire connoître
Pour laquelle l'amour dans mon cœur a su naître,

(Bas, à Mathurine.)

Laissez-la se flatter ; je n'adore que vous.

(Bas, à Charlotte.)

Ne la détrompez point ; je serai votre époux.

(Bas, à Mathurine.)

Il n'est charmes si vifs qui n'effacent les vôtres.

(Bas, à Charlotte.)

Quand on a vu vos yeux on n'en peut souffrir d'autres.

(Haut, à toutes les deux.)

Une affaire me presse, et je cours l'achever.
Adieu ; dans un moment je viens vous retrouver.

(Il sort.)

SCENE VI.

MATHURINE, CHARLOTTE, SGANARELLE.

CHARLOTTE, *à Mathurine.*

C'est moi qui l'y plaît mieux, zau moins!

MATHURINE, *à Charlotte.*

Pourtant je pense
Que je l'épouserons.

SGANARELLE, *à toutes deux.*

Je plains votre innocence,
Pauvres jeunes brebis, qui, pour trop croire un fou,
Vous-mêmes vous jettez dans la gueule du loup.
Croyez-moi toutes deux, ne soyez point si promptes
A vous laisser ainsi duper par de beaux contes.
Songez à vos oisons, c'est le plus assuré.

SCENE VII.

SCENE VII.

D. JUAN, MATHURINE, CHARLOTTE, SGANARELLE.

D. JUAN, *à part, dans le fond du théatre*

D'où vient que Sganarelle est ici demeuré?

SGANARELLE.

Mon maître n'est qu'un fourbe, et tout ce qu'il débite,
Fadaise. Il ne promet que pour aller plus vîte.
Parlant de mariage, il cherche à vous tromper.
Il en épouse autant qu'il en peut attraper;
Et...

(*apercevant D. Juan qui l'écoute.*)

Cela n'est pas vrai; si l'on vient vous le dire,
Répondez hardiment qu'on se plaît à médire,
Que mon maître n'est fourbe en aucune action,
Qu'il n'épouse jamais qu'à bonne intention,
Qu'il n'abuse personne, et que s'il dit qu'il aime...
Ah! tenez, le voilà: sachez-le de lui-même.

D. JUAN, *à Sganarelle.*

Oui!

SGANARELLE, *a D. Juan.*

Le monde est si plein, Monsieur, de médisans,
Que, comme on parle mal, sur-tout des Courtisans,
Je leur faisois entendre à toutes deux, pour cause,
Que si quelqu'un de vous leur disoit quelque chose,
Il falloit n'en rien croire, et que de suborneur....

D. JUAN.

Sganarelle !...

SGANARELLE, *aux deux jeunes paysannes.*

Oui, mon maître est un homme d'honneur ;
Je le garantis tel.

D. JUAN, *à Sganarelle.*

Hon !...

SGANARELLE, *aux deux jeunes paysannes.*

Ce seront des bêtes,
Ceux qui tiendront de lui des discours mal-honnêtes.

SCENE VIII.

LA RAMÉE, D. JUAN, CHARLOTTE, MATHURINE, SGANARELLE.

LA RAMÉE, *bas, à D. Juan.*

Je viens vous avertir, Monsieur, qu'ici pour vous
Il ne fait pas fort bon.

SGANARELLE, *bas, à D. Juan.*

Ah ! Monsieur, sauvons-nous !

D. JUAN.

Qu'est-ce ?

LA RAMÉE, *bas.*

Dans un moment doivent ici descendre
Douze hommes à cheval commandés pour vous prendre.
Ils ont dépeint vos traits à ceux qui me l'ont dit.
Songez à vous.

(Il sort.)

SCENE IX.

D. JUAN, SGANARELLE, CHARLOTTE, MATHURINE.

SGANARELLE, *bas, à D. Juan.*

POURQUOI s'aller perdre à crédit ?
Tirons-nous promptement, Monsieur!

D. JUAN, *aux deux jeunes paysannes.*

Adieu, les belles.
Celle que j'aime aura demain de mes nouvelles.

MATHURINE, *à Charlotte, en s'en allant d'un côté.*

C'est zà moi qu'y promet, Charlotte!

CHARLOTTE, *à Mathurine, en s'en allant d'un autre côté.*

Oh! c'est zà moi!

SCENE X.

D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

IL faut céder, la force est une étrange loi.
Viens. Pour ne risquer rien, usons de stratagême;
Tu prendras mes habits.

SGANARELLE.

Moi, Monsieur?

D. JUAN.

Oui, toi même.

SGANARELLE.

Monsieur, vous vous moquez. Comment! sous vos habits
M'aller faire tuer?

D. JUAN.

Tu mets la chose au pis.
Mais, dis-moi, lâche! dis, quand cela devroit être,
N'est-on pas glorieux de mourir pour son maître?

(*Il sort.*)

SCENE XI.

SGANARELLE, *seul.*

SERVITEUR à la gloire!.... Oh! Ciel! fais qu'aujourd'hui,
Sganarelle, en fuyant, ne soit pas pris pour lui!

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

D. JUAN, SGANARELLE, *habillé en Médecin.*

SGANARELLE.

Avouez qu'au besoin j'ai l'imaginative
Aussi prompte d'aller que personne qui vive.
Votre premier dessein n'étoit point à propos.
Sous ce déguisement j'ai l'esprit en repos.
Après tout, ces habits nous cachent l'un et l'autre
Beaucoup mieux qu'on n'eût pu nous cacher sous le vôtre,
J'en regardois le risque avec quelque souci;
Tout franc! il me choquoit.

D. JUAN.

Te voilà bien ainsi.
Où diable as-tu donc pris ce grotesque équipage?

SGANARELLE.

Il vient d'un Médecin qui l'avoit mis en gage.
Quoique vieux, j'ai donné de l'argent pour l'avoir.
Mais, Monsieur, savez-vous quel en est le pouvoir?
Il me fait saluer des gens que je rencontre,

Et passer pour Docteur par-tout où je me montre;
Ainsi qu'un habile homme on me vient consulter.

D. JUAN.

Comment donc !

SGANARELLE.

Mon savoir va bientôt éclater.
Déja six paysans, autant de paysannes,
Accoutumés sans doute à parler à des ânes,
M'ont sur différens maux demandé mon avis.

D JUAN.

Et qu'as tu répondu ?

SGANARELLE.

Moi ?

D. JUAN.

Tu t'es trouvé pris ?

SGANARELLE.

Pas trop. Sans m'étonner, de l'habit que je porte
J'ai soutenu l'honneur, et raisonné de sorte
Que sur mon ordonnance aucun d'eux n'a douté
Qu'il n'eût entre les mains un trésor de santé.

D. JUAN.

Et comment as-tu pu bâtir tes ordonnances ?

SGANARELLE.

Ma foi ! j'ai ramassé beaucoup d'impertinences,
Mêlé casse, opium, rhubarbe, *et cetera*,
Tout par drachme; et le mal aille comme il pourra,
Que m'importe !

D. JUAN.

Fort bien ! Ce que tu viens de dire
Me réjouit.

SGANARELLE.

Et si, pour vous faire mieux rire,

Par hasard, car enfin quelquefois, que sait-on ?
Mes malades venoient à guérir ?

D. JUAN.

Pourquoi non ?
Les autres Médecins, que les sages méprisent,
Dupent-ils moins que toi dans tout ce qu'ils nous disent?
Et, pour quelques grands mots que nous n'entendons pas,
Ont-ils aux guérisons plus de part que tu n'as ?
Crois-moi, tu peux comme eux, quoi qu'on s'en persuade,
Profiter, s'il avient, du bonheur du malade,
Et voir attribuer au seul pouvoir de l'art
Ce qu'avec la nature aura fait le hasard.

SGANARELLE.

Oh ! jusqu'où vous poussez votre humeur libertine !
Je ne vous croyois pas impie en Médecine ?

D. JUAN.

Il n'est point parmi nous d'erreur plus grande.

SGANARELLE.

Quoi !
Pour un art tout divin vous n'avez point de foi ?
La casse, le séné, ni le vin émétique...

D. JUAN.

La peste soit le fou !

SGANARELLE.

Vous êtes hérétique,
Monsieur. Songez-vous bien quel bruit, depuis un tems,
Fait le vin émétique ?

D. JUAN.

Oui, pour certaines gens.

SGANARELLE.

Ses miracles par-tout ont vaincu les scrupules :
Leur force a converti jusqu'aux plus incrédules ;
Et, sans aller plus loin, moi qui vous parle, moi,
J'en ai vu des effets si surprenans...

D. JUAN.

En quoi ?

SGANARELLE.

Tout peut être nié, si sa vertu se nie.
Depuis six jours un homme étoit à l'agonie,
Les plus experts Docteurs n'y connoissoient plus rien.
Il avoit mis à bout la Médecine.

D. JUAN.

Eh ! bien ?

SGANARELLE.

Recours à l'émétique. Il en prend, pour leur plaire :
Soudain...

D. JUAN.

Le grand miracle ! il réchappe ?

SGANARELLE.

Au contraire,
Il en meurt.

D. JUAN.

Merveilleux moyen de le guérir !

SGANARELLE.

Comment ! depuis six jours il ne pouvoit mourir ;
Et, dès qu'il en a pris, le voilà qui trépasse.
Vit-on jamais remede avoir plus d'efficace ?

D. JUAN.

Tu raisonnes fort juste !

SGANARELLE.

Il est vrai, cet habit
Sur le raisonnement m'inspire de l'esprit ;
Et si sur certains points, où je voudrois vous mettre,
La dispute...

D. JUAN.

Une fois je veux te le permettre.

SGANARELLE.

Errez en Médecine autant qu'il vous plaira :
La seule faculté s'en scandalisera ;
Mais sur le reste, là, que le cœur se déploie.
Que croyez-vous ?

D. JUAN.

Je crois ce qu'il faut que je croie.

SGANARELLE.

Bon ! parlons doucement, et sans nous échauffer.
Le Ciel !...

D. JUAN.

Laissons cela.

SGANARELLE.

C'est fort bien dit ! L'enfer ?...

D. JUAN.

Laissons cela, te dis-je.

SGANARELLE.

Il n'est pas nécessaire
De vous expliquer mieux, votre réponse est claire.
Malheur si l'esprit fort s'y trouvoit oublié.
Voilà ce que vous sert d'avoir étudié !
Tems perdu. Quant à moi, personne ne peut dire
Que l'on m'ait rien appris : je sais à peine lire,

Et j'ai de l'ignorance à fond : mais, franchement,
Avec mon petit sens, mon petit jugement,
Je vois, je comprends mieux ce que je dois comprendre
Que vos livres jamais ne pourroient me l'apprendre.
Ce monde où je me trouve, et ce soleil qui luit,
Sont-ce des champignons venus en une nuit ?
Se sont-ils faits tout seuls ? Cette masse de pierre
Qui s'éleve en rochers, ces arbres, cette terre,
Ce Ciel planté là-haut, est-ce que tout cela
S'est bâti de soi-même ? Et, vous, seriez-vous là,
Sans votre pere à qui le sien fut nécessaire
Pour devenir le vôtre ? Ainsi, de pere en pere,
Allant jusqu'au premier, qui veut-on qui l'ait fait,
Ce premier ? Et dans l'homme, ouvrage si parfait,
Tous ces os, agencés l'un dans l'autre ; cette ame,
Ces veines, ce poumon, ce cœur, ce foie... Oh ! dame,
Parlez à votre tour comme les autres font ;
Je ne puis disputer, si l'on ne m'interrompt.
Vous vous taisez exprès, et c'est belle malice.

D. JUAN.

Ton raisonnement charme, et j'attends qu'il finisse.

SGANARELLE.

Mon raisonnement est, Monsieur, quoi qu'il en soit,
Que l'homme est admirable en tout, et qu'on y voit
Certains ingrédiens que plus on les contemple,
Moins on peut expliquer... d'où vient que... par exemple,
N'est-il pas merveilleux que je sois ici, moi,
Et qu'en la tête... là... j'aie un je ne sais quoi,
Qui fait qu'en un moment, sans en savoir les causes,

Je pense, s'il le faut, cent différentes choses,
Et ne me mêle point d'ajuster les ressorts
Que-ce je ne sais quoi fait mouvoir dans mon corps?
Je veux lever un doigt, deux, trois. la main entiere,
Aller à droite, à gauche en avant, en arriere...

D. JUAN, *regardant Léonor, qui paroît au fond du Théatre.*
Ah! Sganarelle, vois; peut-on, sans s'étonner....

SGANARELLE.
Voilà ce qu'il vous faut, Monsieur, pour raisonner.
Vous n'êtes point muet en voyant une belle.

D. JUAN.
Celle-ci me ravit!

SGANARELLE.
Vraiment?

D. JUAN.
Que cherche-t-elle?

SGANARELLE.
Vous devriez déja l'être allé demander.

SCENE II.

LÈONOR, D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.
Quel bien plus grand le Ciel pouvoit-il m'accorder?
Présenter à mes yeux, dans un lieu si sauvage,
La plus belle personne!...

LÉONOR.
Oh! point, Monsieur.

D. JUAN.

Je gage

Que vous n'avez encor que quatorze ans, au plus ?

SGANARELLE, *bas, à D. Juan.*

C'est comme il vous les fait.

LÉONOR.

Quatorze ans ? je les eus

Le dernier de Juillet.

SGANARELLE, *à part.*

O! ma pauvre innocente !

D. JUAN.

Mais que cherchiez-vous là ?

LÉONOR.

Des herbes pour ma tante.

C'est pour faire un remede : elle en prend très-souvent.

D. JUAN, *montrant Sganarelle.*

Veut-elle consulter un homme fort savant ?

Monsieur est Médecin.

LÉONOR.

Ce seroit-là sa joie.

SGANARELLE, *d'un ton grave.*

Où son mal lui tient-il ? Est-ce à la rate, au foie ?

LÉONOR.

Sous des arbres assise, elle prend l'air là bas.

Allons le savoir d'elle.

D. JUAN.

Eh! ne nous pressons pas.

(*A Sganarelle.*)

Qu'elle est propre à causer une flamme amoureuse !

LÉONOR.

LÉONOR.

Il faudra que je sois pourtant religieuse.

D. JUAN.

Ah ! quel meurtre ! et d'où vient ? est-ce que vous avez
Tant de vocation ?

LÉONOR.

Pas trop ; mais vous savez
Qu'on menace une fille, et qu'il faut, sans murmure..

D. JUAN.

C'est cela qui vous tient ?

LÉONOR.

Et puis ma tante assure
Que je ne suis point propre au mariage.

D. JUAN.

Vous ?
Elle se mocque ? Allez, faites choix d'un époux.
Je vous garantis, moi, s'il faut que j'en réponde,
Propre à vous marier plus que fille du monde.
Monsieur le Médecin s'y connoît ; et je veux
Que lui-même...

SGANARELLE, *tâtant le pouls de Léonor.*

Voyons ... Le cas n'est point douteux.
Mariez-vous, il faut vous mettre deux ensemble,
Si-non, il vous viendra mal encombre.

LÉONOR.

Ah ! je tremble.
Et quel mal est-ce là que vous nommez ?

SGANARELLE.

Un mal

Qui consume en six mois l'humide radical,
Mal terrible, astringent, vaporeux....

LÉONOR.

Je suis morte !

SGANARELLE.

Mal sur-tout qui s'augmente au couvent.

LÉONOR.

Il n'importe,
On ne laissera pas de m'y mettre.

D. JUAN.

Et pourquoi ?

LÉONOR.

A cause de ma sœur, qu'on aime plus que moi.
On la mariera mieux, quand on n'aura plus qu'elle.

D. JUAN.

Vous êtes pour cela trop aimable et trop belle.
Non, je ne puis souffrir cet excès de rigueur ;
Et, dès demain, pour faire enrager votre sœur,
Je veux vous épouser. En serez-vous contente ?

LÉONOR.

Eh ! mon Dieu, n'allez pas en rien dire à ma tante.
Si-tôt que du couvent elle voit que je ris,
Deux soufflets me sont sûrs ; et ce seroit bien pis
Si vous alliez pour moi parler du mariage.

D. JUAN.

Eh ! bien, marions-nous en secret. Je m'engage,
Puisqu'elle vous maltraite, à vous mettre en état
De ne rien craindre d'elle.

SGANARELLE, *à Léonor.*

Et par un bon contrat ;
Ce n'est point à demi que Monsieur fait les choses.

D. JUAN.

J'avois pour fuir l'hymen d'assez pressantes causes ;
Mais pour vous faire entrer au couvent malgré vous,
Savoir qu'à la menace on ajoute les coups,
C'est un acte inhumain dont je me rends coupable
Si je ne vous épouse.

SGANARELLE.

Il est fort charitable !
Voyez ! se marier pour vous ôter l'ennui
D'être religieuse ! Attendez tout de lui.

LÉONOR.

Si j'osois m'assurer...

SGANARELLE.

C'est une bagatelle
Que ce qu'il vous promet. Sa bonté naturelle
Va si loin qu'il est prêt, pour faire trêve aux coups,
D'épouser, s'il le faut, votre tante avec vous.

LÉONOR.

Ah ! qu'il n'en fasse rien ; elle est si dégoutante...
Mais moi, suis-je assez belle...

D. JUAN.

Ah ! Ciel ! toute charmante !
Quelle douceur pour moi de vivre sous vos loix !...
Non, ce qui fait l'hymen n'est point de notre choix.
J'en suis trop convaincu : je vous connois à peine,
Et, tout-à-coup, je cede à l'amour qui m'entraîne.

LÉONOR.

Je voudrois qu'il fût vrai ; car ma tante et la peur
Que me fait le couvent...

D. JUAN.

Ah ! connoissez mon cœur.
Voulez-vous que ma foi, pour preuve indubitable,
Vous fasse le serment le plus épouvantable ?
Que le Ciel...

LÉONOR.

Je vous crois, ne jurez point.

D. JUAN.

Eh ! bien ?

LÉONOR.

Mais, pour nous marier sans que l'on en sût rien,
Si la chose pressoit, comment faudroit-il faire ?

D. JUAN.

Il faudroit avec moi venir chez un notaire,
Signer le mariage ; et, quand tout seroit fait,
Nous laisserions gronder votre tante.

SGANARELLE.

En effet,
Quand une chose est faite, elle n'est pas à faire.

LÉONOR.

Oh ! ma tante et ma sœur seront bien en colere ;
Car j'aurai pour ma part plus de vingt mille écus :
Bien des gens me l'ont dit.

D. JUAN.

Vous me rendez confus.
Pensez-vous que ce soit votre bien qui m'engage ?
Ce sont les agrémens de ce charmant visage,

Cette bouche, ces yeux ; enfin, soyez à moi,
Et je renonce au reste.

SGANARELLE.

Il est de bonne foi.
Vos écus sont pour lui des beautés peu touchantes.

LÉONOR.

J'ai, dans le bourg voisin, une de mes parentes
Qui veut qu'on me marie, et qui m'a toujours dit
Que si quelqu'un m'aimoit...

D. JUAN.

C'est avoir de l'esprit.

LÉONOR.

Elle enverroit chercher de bon cœur le notaire.
Si nous allions chez elle ?

D. JUAN.

Eh ! bien, il le faut faire.
Me voilà prêt, allons.

LÉONOR.

Mais, quoi ! seule avec vous ?

D. JUAN.

Venir avecque moi, c'est suivre votre époux.
Est-ce un scrupule a faire après la foi promise ?

LÉONOR.

Pas trop ; mais j'ai toujours...

D. JUAN.

Vous verrez ma franchise.

LÉONOR.

Du moins...

D. JUAN.

Par où faut-il vous mener ?

LÉONOR.

Par ici....

(*Apercevant sa tante.*)

Mais, par malheur....

D. JUAN.

Comment ?

LÉONOR.

Ma tante que voici.

D. JUAN.

Le fâcheux contre-tems ! Qui diable nous l'amene ?

SGANARELLE.

Ma foi ! ç'en étoit fait sans cela.

D. JUAN.

Quelle peine !

LÉONOR.

Sans rien dire, venez m'attendre ici ce soir ;
Je m'y rendrai.

SCENE III.

THERESE, LÉONOR, D. JUAN, SGANARELLE.

THERESE, *à Léonor.*

Vraiment, j'aime assez à vous voir,
Impudente ! il vous faut parler avec des hommes !

SGANARELLE, *à Thérese.*

Vous ne savez pas bien, Madame, qui nous sommes,

LÉONOR.

Est-ce faire du mal, quand c'est à bonne fin ?
Ce Monsieur là m'a dit qu'il étoit Médecin,
Et je lui demandois si, pour guérir votre asthme,
Il ne savoit pas...

SGANARELLE.

Oui, j'ai certain cataplasme,
Qui, posé lorsqu'on tombe en suffocation,
Facilite aussi-tôt la respiration.

THERESE.

Eh ! mon Dieu, là-dessus j'ai vu les plus habiles;
Leurs remedes me sont remedes inutiles.

SGANARELLE.

Je le crois. La plupart des plus grands Médecins
Ne sont bons qu'à venir visiter des bassins ;
Mais pour moi, qui vais droit au souverain dictame,
Je guéris de tous maux ; et je voudrois, Madame,
Que votre asthme vous tînt du haut jusques au bas :
Trois jours mon cataplasme, il n'y paroîtroit pas.

THERESE.

Hélas ! que vous feriez une admirable cure !

SGANARELLE.

Je parle hardiment ; mais ma parole est sûre.
Demandez à Monsieur. Outre l'asthme, il avoit
Un bolus au côté qui toujours s'élevoit.
Du diaphargme impur l'humeur trop réunie
Le mettoit tous les ans dix fois à l'agonie ;
En huit jours, je vous ai balayé tout cela,
Nettoyé l'impur, et... Regardez, le voilà

Aussi frais, aussi plein de vigueur énergique
Que s'il n'avoit jamais eu tache d'asthmatique.

THERESE.

Son teint est frais, sans doute, et d'un vif éclatant.

SGANARELLE, *tâtant le pouls de Thérese.*

Ça, voyons votre pouls... Il est intermittent;
La palpitation du poumon s'y dénote.

THERESE.

Quelquefois...

SGANARELLE, *visitant sa langue.*

Votre langue .. Elle n'est pas tant sotte...
En dessous, levez-la... L'asthme y paroît marqué.
Ah ! si mon cataplasme étoit vîte appliqué...

THERESE.

Où donc l'applique-t-on ?

SGANARELLE, *lui parlant avec action pour l'empêcher de voir que D. Juan entretient tout bas Léonor.*

Tout droit sur la partie
Où la force de l'asthme est la plus départie.
Comme l'obstruction se fait de ce côté,
Il faut, autant qu'on peut, la mettre en liberté ;
Car, selon que d'abord, la chaleur restreingente
A pu se ramasser, la partie est souffrante,
Et laisse à respirer le conduit plus étroit.
Or est-il que le chaud ne vient jamais du froid.
Par conséquent, si-tôt que dans une famille
Vous voyez que le mal prend cours...

THERESE, *voyant que D. Juan parle bas à Léonor.*

Petite fille,
Passez de ce côté.

SGANARELLE, *continuant.*

Ne différez jamais.

D. JUAN, *bas, à Léonor.*

Vous viendrez donc ce soir ?

LÉONOR, *bas, en se rapprochant de sa tante.*

Oui, je vous le promets.

SGANARELLE.

A vous cataplasmer commencez de bonne heure.
En quel lieu faites-vous ici votre demeure ?

THERESE.

Vous voyez ma maison.

SGANARELLE, *tirant sa tabatiere.*

Dans trois heures d'ici
Prenez dans un œuf frais de cette poudre-ci,
Et du reste du jour ne parlez à personne.
Voilà, jusqu'à demain, ce que je vous ordonne;
Je ne manquerai pas à me rendre chez vous.

THERESE.

Venez, vous faites seul mon espoir le plus doux!
(*A Léonor.*)
Allons, petite fille, aidez-moi.

LÉONOR.

Ça, ma tante.
(*Elles sortent.*)

SCENE IV.

D. JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE.

Qu'en dites-vous, Monsieur ?

D. JUAN.

La rencontre est plaisante.

SGANARELLE.

M'érigeant en Docteur, j'ai là, fort à propos,
Pour amuser la tante, étalé de grands mots.

D. JUAN.

Où diable as-tu pêché ce jargon ?

SGANARELLE.

Laissez faire :
J'ai servi quelque tems chez un Apothicaire.
S'il faut jaser encor, je suis Médecin né.
Mais ce tabac en poudre à la vieille donné ?

D. JUAN.

Sa niece est fort aimable, et doit ici se rendre
Quand le jour...

SGANARELLE.

Quoi ! Monsieur, vous l'y viendrez attendre ?

D. JUAN.

Oui, sans doute.

SGANARELLE.

Et de-là, vous, l'épouseur bannal ;
Vous irez lui passer un écrit nuptial ?

D. JUAN.

Souffrir, faute d'un mot, qu'elle échappe à ma flamme ?

SGANARELLE.

Quel diable de métier ! toujours femme sur femme ?

D. JUAN.

En vain pour moi ton zele y voit de l'embarras,
Les femmes n'en font point.

SGANARELLE.

Je ne vous comprends pas.
Mille gens dont je vois par-tout qu'on se contente,
En ont souvent trop d'une, et vous en prenez trente !

D. JUAN.

Je ne me pique pas aussi de les garder ;
Le grand nombre en ce cas pourroit m'incommoder.

SGANARELLE.

(*Entendant du bruit en dehors.*)
Pourquoi ? vous en feriez un serrail... Mais je tremble.
Quel cliquetis, Monsieur ? Ah !

D. JUAN, *regardant du côté d'où vient le bruit.*

Trois hommes ensemble
En attaquent un seul !... Il faut le secourir.

(*Il sort.*)

SCENE V.

SGANARELLE, *seul.*

VOILA l'humeur de l'homme... Où s'en va-t-il courir?
S'aller faire échiner, sans qu'il soit nécessaire....
(*Voyant D. Juan se battre.*)
Quels grands coups il alonge ! Il faut le laisser faire.
Le plus sûr cependant est de m'aller cacher ;
S'il a besoin de moi, qu'il vienne me chercher.
(*Il sort.*)

SCENE VI.

D. CARLOS, D. JUAN.

D. CARLOS.

CES voleurs par leur fuite, ont assez fait connoître
Qu'où votre bras se montre on n'ose plus paroître;
Et je ne puis nier qu'à cet heureux secours,
Si je respire encor, je ne doive mes jours.
Ainsi, Monsieur, souffrez que pour vous rendre grace...

D. JUAN.

J'ai fait ce que vous même auriez fait en ma place;
Et prendre ce parti contre leur lâcheté
Etoit plutôt devoir que générosité.
Mais d'où vous êtes-vous attiré leur poursuite ?

D. CARLOS.

D. CARLOS.

Je m'étois, par malheur, écarté de ma suite :
Ils m'ont rencontré seul ; et mon cheval tué
A leur infame audace a fort contribué.
Sans vous j'étois perdu.

D. JUAN.

Vous allez à la ville ?

D. CARLOS.

Non, certains intérêts...

D. JUAN.

Vous peut-on être utile ?

D. CARLOS.

Cette offre met le comble à ce que je vous doi.
Une affaire d'honneur, très-sensible pour moi,
M'oblige dans ces lieux à tenir la campagne.

D. JUAN.

Je suis à vous, souffrez que je vous accompagne.
Mais puis-je demander, sans me rendre indiscret,
Quel outrage reçu...

D. CARLOS.

Ce n'est plus un secret ;
Et je ne dois songer, dans le bruit de l'offense,
Qu'à faire promptement éclater ma vengeance.
Une sœur, qu'au couvent j'avois fait élever,
Depuis quatre ou cinq jours s'est laissée enlever.
Un D. Juan Giron est l'auteur de l'injure :
Il a pris cette route, au moins on m'en assure ;
Et je viens l'y chercher sur ce que j'en ai su.

D. JUAN.

Et le connoissez-vous ?

D. CARLOS.

Je ne l'ai jamais vu.
Mais j'amene avec moi des gens qui le connoissent ;
Et par ses actions, telles qu'elles paroissent,
Je crois, sans passion, qu'il peut être permis...

D. JUAN.

N'en dites point de mal, il est de mes amis.

D. CARLOS.

Après un tel aveu j'aurois tort d'en rien dire ;
Mais lorsque mon honneur à la vengeance aspire,
Malgré cette amitié, j'ose espérer de vous...

D. JUAN.

Je sais ce que se doit un si juste courroux ;
Et, pour vous épargner des peines inutiles,
Quels que soient vos desseins je les rendrai faciles.
Si d'aimer D. Juan je ne puis m'empêcher,
C'est sans avoir servi jamais à le cacher.
D'un enlévement, fait avecque trop d'audace,
Vous demandez raison, il faut qu'il vous la fasse.

D. CARLOS.

Et comment me la faire ?

D. JUAN.

Il est homme de cœur ;
Vous pouvez là-dessus consulter votre honneur.
Pour se battre avec vous, quand vous aurez su prendre
Le lieu, l'heure et le jour, il viendra vous attendre.
Vous répondre de lui, c'est vous en dire assez.

D. CARLOS.

Cette assurance est douce à des cœurs offensés.

Mais je vous avoûrai que vous devant la vie,
Je ne puis sans douleur vous voir de la partie.

D. JUAN.

Une telle amitié nous a joints jusqu'ici,
Que s'il se bat, il faut que je me batte aussi.
Notre union le veut.

D. CARLOS.

Et c'est dont je soupire!
Faut-il, quand je vous dois le jour que je respire,
Que j'aie à me venger, et qu'il vous soit permis
D'aimer le plus mortel de tous mes ennemis!

SCENE VII.

ALONSE, D. CARLOS, D. JUAN.

ALONSE, *à un valet, en dèhors.*

Fais boire nos chevaux, et que l'on nous attende...
Par où donc... Mais, ô ciel! que ma surprise est grande!

D. CARLOS, *à Alonse.*

D'où vient qu'ainsi sur nous vos regards attachés...

ALONSE.

Voilà votre ennemi, celui que vous cherchez,
D. Juan.

D. CARLOS.

D. Juan?

D. JUAN.

Oui, je renonce à feindre;

L'avantage du nombre est peu pour m'y contraindre.
Je suis ce D. Juan, dont le trépas juré...

ALONSE, *à D. Carlos.*

Voulez-vous....

D. CARLOS, *à D. Alonse.*

Arrêtez. M'étant seul égaré,
Des lâches m'ont surpris, et je lui dois la vie,
Qui par eux, sans son bras, m'auroit été ravie.
(*A D. Juan.*)
D. Juan, vous voyez, malgré tout mon courroux,
Que je vous rends le bien que j'ai reçu de vous.
Jugez par-là du reste, et si de mon offense,
Pour payer un bienfait, je suspends la vengeance,
Croyez que ce délai ne fera qu'augmenter
Le vif ressentiment que j'ai fait éclater.
Je ne demande point qu'ici, sans plus attendre,
Vous preniez le parti que vous avez à prendre.
Pour m'acquitter vers vous je veux bien vous laisser,
Quoi que vous résolviez, le loisir d'y penser.
Sur l'outrage reçu, qu'en vain on voudroit taire,
Vous savez quels moyens peuvent me satisfaire.
Il en est de sanglans, il en est de plus doux.
Voyez-les, consultez; le choix dépend de vous.
Mais enfin, quel qu'il soit, souvenez-vous, de grace!
Qu'il faut que mon affront par D. Juan s'efface,
Que ce seul intérêt m'a conduit en ce lieu,
Que vous m'avez pour lui donné parole. Adieu.

ALONSE.

Quoi! Monsieur?....

D. CARLOS.

Suivez-moi.

ALONSE.

Faut-il...

D. CARLOS.

Notre querelle
Se doit vuider ailleurs.

(*Il sort avec D. Alonse.*)

SCENE VIII.

D. JUAN, *seul.*

HOLA ! ho ! Sganarelle.

SGANARELLE, *derriere le théatre.*

Qui va là ?

D. JUAN.

Viendras-tu ?

SCENE IX.

SGANARELLE, D. JUAN.

SGANARELLE.

TOUT-A-L'HEURE.... Ah ! c'est vous ?

D. JUAN.

Coquin ! quand je me bats, tu te sauves des coups ?

SGANARELLE.

J'étois allé, Monsieur, ici près, d'où j'arrive.
Cet habit est, je crois, de vertu purgative ;
Le porter, c'est autant qu'avoir pris...

D. JUAN.

Effronté !
D'un voile honnête, au moins, couvre ta lâcheté.

SGANARELLE.

D'un vaillant homme mort la gloire se publie;
Mais j'en fais moins de cas que d'un poltron en vie.

D. JUAN.

Sais-tu pour qui mon bras vient de s'employer ?

SGANARELLE.

Non.

D. JUAN.

Pour un frere d'Elvire.

SGANARELLE.

Un frere ! Tout de bon ?

D. JUAN.

J'ai regret de nous voir ainsi brouillés ensemble ;
Il paroît honnête homme.

SGANARELLE.

Ah ! Monsieur, il me semble
Qu'en rendant un peu plus de justice à sa sœur...

D. JUAN.

Ma passion pour elle est usée en mon cœur,
Et les objets nouveaux le rendent si sensible
Qu'avec l'engagement il est incompatible.
D'ailleurs, ayant pris femme en vingt lieux différens,
Tu sais pour le secret les détours que je prends.
A ne point éclater toutes je les engage,
Et si l'une en public avoit quelque avantage,
Les autres parleroient, et tout seroit perdu.

SGANARELLE.

Vous pourriez bien alors, Monsieur, être pendu.

D. JUAN.

Maraud !

SGANARELLE.

Je vous entends, il seroit plus honnête,
Pour vous mieux ennoblir, qu'on vous coupât la tête;
Mais c'est toujours mourir.

D. JUAN, *voyant un tombeau sur lequel est une statue.*

Quel ouvrage nouveau
Vois-je paroître ici !

SGANARELLE.

Bon! et c'est le tombeau
Où votre Commandeur, qui pour lui le fit faire,
Grace à vous, gît plutôt qu'il n'étoit nécessaire.

D. JUAN.

On ne m'avoit pas dit qu'il fût de ce côté.
Allons le voir.

SGANARELLE.

Pourquoi cette civilité ?
Laissons-le là, Monsieur; aussi bien il me semble
Que vous ne devez pas être trop bien ensemble.

D. JUAN.

C'est pour faire la paix que je cherche à le voir;
Et, s'il est galant homme, il doit nous recevoir.
Entrons.

SGANARELLE.

Ah ! que ce marbre est beau ! Ne lui déplaise,
Il s'est là pour un mort logé fort à son aise.

D. JUAN.

J'admire cette aveugle et sotte vanité:
Un homme en son vivant se sera contenté

D'un bâtiment fort simple, et le visionnaire
En veut un tout pompeux quand il n'en a que faire!

SGANARELLE.

Voyez-vous sa statue, et comme il tient sa main?

D. JUAN.

Parbleu! le voilà bien en Empereur Romain.

SGANARELLE.

Il me fait quasi peur. Quels regards il nous jette!
C'est pour nous obliger, je pense, à la retraite.
Sans doute qu'à nous voir il prend peu de plaisir.

D. JUAN.

Si de venir dîner il avoit le loisir,
Je le régalerois. De ma part, Sganarelle,
Va l'en prier.

SGANARELLE.

Lui?

D. JUAN.

Cours.

SGANARELLE.

La priere est nouvelle.
Un mort! vous moquez-vous?

D. JUAN.

Fais ce que je t'ai dit.

SGANARELLE.

Le pauvre homme, Monsieur, a perdu l'appétit.

D. JUAN.

Si tu n'y vas...

SGANARELLE.

J'y vais!... Que faut-il que je dise?

D. JUAN.

Que je l'attends chez moi.

SGANARELLE, *à part.*

Je ris de ma sottise;

(*A la statue.*)

Mais mon maître le veut... Monsieur le Commandeur,
D. Juan voudroit bien avoir chez lui l'honneur
De vous faire un régal. Y viendrez-vous?

(*La statue baisse la tête, et Sganarelle tombe sur les genoux.*)

A l'aide!

D. JUAN.

Qu'est-ce? qu'as-tu? dis donc?

SGANARELLE.

Je suis mort, sans remede.

La statue...

D. JUAN.

Eh! bien, quoi? que veux-tu dire?

SGANARELLE.

Hélas!

La statue...

D. JUAN.

Enfin donc, tu ne parleras pas?

SGANARELLE.

Je parle, et je vous dis, Monsieur, que la statue...

D. JUAN.

Encor?

SGANARELLE.

Sa tête...

D. JUAN.

Eh! bien?

SGANARELLE.

Vers moi s'est abattue :
Elle m'a fait...

D. JUAN.

Coquin !

SGANARELLE.

Si je ne vous dis vrai,
Vous pouvez lui parler pour en faire l'essai.
Peut-être...

D. JUAN.

Viens, maraud ! puisqu'il faut que j'en rie,
Viens être convaincu de ta poltronerie,

(*A la statue.*)

Prends garde... Commandeur, te rendras-tu chez moi ?
Je t'attends à dîner.

(*La statue baisse encore la tête.*)

SGANARELLE.

Vous en tenez, ma foi !
Voilà mes esprits forts qui ne veulent rien croire.
Disputons à présent, j'ai gagné la victoire.

D. JUAN, *après avoir rêvé un moment.*

Allons, sortons d'ici.

SGANARELLE.

Sortons, je vous promets,
Quand j'en serai dehors, de n'y rentrer jamais.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

D. JUAN, SGANARELLE, *dans son premier habit de valet.*

D. JUAN.

Cesse de raisonner sur une bagatelle.
Un faux rapport des yeux n'est pas chose nouvelle;
Et souvent il ne faut qu'une simple vapeur
Pour faire ce qu'en toi j'imputois à la peur.
La vue en est troublée, et je tiens ridicule...

SGANARELLE.

Quoi! là-dessus encor vous êtes incrédule,
Et ce que de nos yeux, de ces yeux que voilà
Tous deux nous avons vu, vous le démentez? Là,
Traitez-moi d'ignorant, d'impertinent, de bête,
Il n'est rien de plus vrai que ce signe de tête;
Et je ne doute point que pour vous convertir,
Le Ciel, qui de l'enfer cherche à vous garantir,
N'ait rendu tout exprès ce dernier témoignage.

D. JUAN.

Ecoute, s'il t'échappe un seul mot davantage
Sur tes moralités, je vais faire venir
Quatre hommes des plus forts te bien faire tenir;

Afin qu'un nerf de bœuf à loisir te réponde.
M'entends-tu, dis?

SGANARELLE.

Fort bien, Monsieur, le mieux du monde:
Vous vous expliquez net, c'est là ce qui me plaît.
D'autres ont des détours qu'on ne sait ce que c'est;
Mais vous, en quatre mots que vous faites entendre,
Vous dites tout, rien n'est si facile à comprendre.

D. JUAN.

Qu'on me fasse dîner le plutôt qu'on pourra.
Un siége.

SCENE II.

LA VIOLETTE, D. JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE, *à la Violette, qui entre.*

VA savoir quand Monsieur dînera,
Dépêche.

D. JUAN.

Que veut-on?

LA VIOLETTE

C'est Monsieur votre pere.

D. JUAN.

Ah! que cette visite étoit peu nécessaire!

Quels

Quels contes de nouveau me vient-il débiter ?
Qu'il a de tems à perdre !

SGANARELLE.

Il le faut écouter.

(*La Violette sort, et fait entrer D. Louis.*)

SCENE III.

D. LOUIS, D. JUAN, SGANARELLE.

D. LOUIS.

MA présence vous choque, et je vois que, sans peine,
Vous pourriez vous passer d'un pere qui vous gêne.
Tous deux à dire vrai, par plus d'une raison,
Nous nous incommodons d'une étrange façon ;
Et si vous êtes las d'ouir mes remontrances,
Je suis bien las aussi de vos extravagances.
Ah ! que d'aveuglement quand, raisonnant en fous,
Nous voulons que le Ciel soit moins sage que nous,
Quand sur ce qu'il connoît qui nous est nécessaire,
Nos imprudens desirs ne le laissent pas faire,
Et qu'à force de vœux nous tâchons d'obtenir
Ce qui nous est donné souvent pour nous punir !
La naissance d'un fils fut ma plus forte envie :
Mes souhaits en faisoient tout le bien de ma vie ;
Et ce fils que j'obtiens est le fléau rigoureux
De mes jours que par lui je croyois rendre heureux !...
De quel œil, dites-moi, pensez-vous que je voie
Ces commerces honteux qui seuls font votre joie,

Ce scandaleux amas de viles actions
Qu'entassent chaque jour vos folles passions ?
Ce long enchaînement de méchantes affaires
Où du Prince pour vous les graces nécessaires
Ont épuisé déja tout ce qu'auprès de lui
Mes services pouvoient m'avoir acquis d'appui ?
Ah ! fils ! indigne fils ! quelle est votre bassesse
D'avoir de vos ayeux démenti la noblesse !
D'avoir osé ternir par tant de lâchetés,
Le glorieux éclat du sang dont vous sortez ,
De ce sang que l'histoire en mille endroits renomme !
Et qu'avez-vous donc fait pour être gentilhomme ?
Si ce titre ne peut vous être contesté,
Pensez-vous avoir droit d'en tirer vanité,
Et qu'il ait rien en vous qui puisse être estimable,
Quand vos déréglemens l'y rendent méprisable ?
Non, non, de nos ayeux on a beau faire cas,
La naissance n'est rien où la vertu n'est pas;
Aussi nous ne pouvons avoir part à leur gloire,
Qu'autant que nous faisons honneur à leur mémoire.
L'éclat que leur conduite a répandu sur nous,
Des mêmes sentimens nous doit rendre jaloux;
C'est un engagement dont rien ne nous dispense
De marcher sur les pas qu'a tracés leur prudence,
D'être à les imiter attachés, prompts, ardens,
Si nous voulons passer pour leurs vrais descendans.
Ainsi de ces héros que nos histoires louent,
Vous descendez en vain, lorsqu'ils vous désavouent,
Et que ce qu'ils ont fait et d'illustre et de grand
N'a pu de votre cœur leur en être garant.

Loin d'être de leur sang, loin que l'on vous en compte,
L'éclat n'en réjaillit sur vous qu'à votre honte;
Et c'est comme un flambeau, qui, devant vous porté,
Fait de vos actions mieux voir l'indignité.
Enfin si la noblesse est un précieux titre,
Sachez que la vertu doit en être l'arbitre,
Qu'il n'est point de grands noms, qui sans elle obscurcis...

D. JUAN.

Monsieur, vous seriez mieux si vous parliez assis.

D. LOUIS.

Je ne veux pas m'asseoir, insolent! J'ai beau dire,
Ma remontrance est vaine, et tu n'en fais que rire.
C'est trop, si jusqu'ici dans mon cœur, malgré moi,
La tendresse de pere a combattu pour toi;
Je l'étouffe: aussi-bien il est tems que j'efface
La honte de te voir déshonorer ma race,
Et qu'arrêtant le cours de tes déréglemens,
Je prévienne du Ciel les justes châtimens.
J'en mourrai; mais je dois mon bras à sa colere.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN

MOUREZ quand vous voudrez, il ne m'importe guere ...
Ah! que sur ce jargon qu'à toute heure j'entends,
Les peres sont fâcheux qui vivent trop long-tems.

SGANARELLE.

Monsieur...

D. JUAN.

Quelle sottise à moi quand je l'écoute!

SGANARELLE.

Vous avez tort.

D. JUAN.

J'ai tort?

SGANARELLE.

Eh!....

D. JUAN.

J'ai tort?

SGANARELLE.

Oui, sans doute,
Vous avez très-grand tort de l'avoir écouté
Avec tant de douceur et tant d'honnêteté.
Le chassant au milieu de sa sotte harangue,
Vous lui deviez apprendre à mieux régler sa langue.
A-t-on jamais rien vu de plus impertinent?

Un pere contre un fils faire l'entreprenant ?
Lui venir dire au nez que l'honneur le convie
A mener dans le monde une louable vie ?
Le faire souvenir qu'étant d'un noble sang,
Il ne devroit rien faire indigne de son rang ?
Les beaux enseignemens ! c'est bien ce que doit suivre
Un homme tel que vous, qui sait comme il faut vivre ;
De votre patience on se doit étonner.
Pour moi, je vous l'aurois envoyé promener.

SCENE V.

LA VIOLETTE, D. JUAN, SGANARELLE.

LA VIOLETTE.

Votre marchand est là, Monsieur.

D. JUAN.

Qui ?

LA VIOLETTE.

Ce grand homme,
Monsieur Dimanche.

SGANARELLE.

Peste ! un créancier assomme.
De quoi s'avise-t-il d'être si diligent
A venir chez les gens demander de l'argent ?
Que ne lui disois-tu que Monsieur dîne en ville ?

LA VIOLETTE.

Vraiment oui, c'est un homme à croire bien facile !

Malgré ce que j'ai dit il a voulu s'asseoir
Là dedans pour l'attendre.

SGANARELLE.

Eh ! bien jusques au soir
Qu'il y demeure.

D. JUAN, *à la Violette*,

Non, fais qu'il entre, au contraire;
Je ne tarderai pas long tems à m'en défaire.
Lorsque des créanciers cherchent à nous parler
Je trouve qu'il est mal de se faire céler.
Leurs visites ayant une fort juste cause,
Il les faut, tout au moins, payer de quelque chose;
Et, sans leur rien donner, je ne manque jamais
A les faire de moi retourner satisfaits.

(*La Violette sort, et fait entrer M. Dimanche.*)

SCENE VI.

M. DIMANCHE, D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN, *à M. Dimanche.*

BON JOUR, Monsieur Dimanche, Eh ! que ce m'est de joie
De pouvoir... Ne souffrez jamais qu'on vous renvoie.
J'ai bien grondé mes gens, qui sans doute ont eu tort
De n'avoir pas voulu vous faire entrer d'abord.
Ils ont ordre aujourd'hui de n'ouvrir à personne;
Mais ce n'est pas pour vous que cet ordre se donne,

Et vous êtes en droit quand vous venez chez moi
De n'y trouver jamais rien de fermé.

M. DIMANCHE.

Je croi,
Monsieur, qu'il....

D. JUAN.

Les coquins ! voyez, laisser attendre
Monsieur Dimanche seul ! Oh ! je leur veux apprendre
A connoître les gens.

M. DIMANCHE.

Cela n'est rien.

D. JUAN.

Comment !
Quand je suis dans ma chambre, oser effrontément
Dire à Monsieur Dimanche, au meilleur...

M. DIMANCHE.

Sans colere,
Monsieur, une autre fois ils craindront de le faire...
J'étois venu...

D JUAN.

Jamais ils ne font autrement.
(*A Sganarelle.*)
Ça, pour Monsieur Dimanche un siége, promptement.

M DIMANCHE.

Je suis dans mon devoir.

D. JUAN.

Debout ! que je l'endure !
Non, vous serez assis.

M. DIMANCHE.

Monsieur, je vous conjure...

D. JUAN, *à Sganarelle.*

(*A M. Dimancche.*)

Apportez.... Je vous aime, et je vous vois d'un œil....

(*A Sganarelle, qui apporte un tabouret pliant.*)

Otez-moi ce pliant, et donnez un fauteuil.

M. DIMANCHE.

Je n'ai garde, Monsieur, de.....

D. JUAN.

Je le dis encore :
Au point que je vous aime, et que je vous honore,
Je ne souffrirai point qu'on mette entre nous deux
Aucune différence.

M. DIMANCHE.

Ah ! Monsieur.

D. JUAN.

Je le veux.

(*Sganarelle donne un fauteuil à M. Dimanche.*)

Allons, asseyez-vous.

M. DIMANCHE.

Comme le tems empire...

D. JUAN.

Mettez-vous-là.

M. DIMANCHE.

Monsieur, je n'ai qu'un mot à dire...
J'étois...

D. JUAN.

Mettez-vous-là, vous dis-je.

M. DIMANCHE.

Je suis bien.

D. JUAN.

Non, si vous n'êtes-là, je n'écouterai rien.

M. DIMANCHE, *s'asseyant dans le fauteuil.*

C'est pour vous obéir... Sans le besoin extrême...

D. JUAN.

Parbleu! Monsieur Dimanche, avouez-le vous-même,
Vous vous portez bien?

M. DIMANCHE.

Oui, mieux depuis quelques mois
Que je ne l'avois fait... Je suis...

D. JUAN.

Plus je vous vois,
Plus j'admire sur vous certain vif qui s'épanche.
Quel teint!

M. DIMANCHE.

Je viens, Monsieur...

D. JUAN.

Et Madame Dimanche,
Comment se porte-t-elle?

M. DIMANCHE.

Assez bien, Dieu merci...
Je viens vous...

D. JUAN.

Du ménage elle a tout le souci;
C'est une brave femme!

M. DIMANCHE.

Elle est votre servante...
J'étois...

D. JUAN.

Qu'elle a tout lieu d'avoir l'ame contente!

Que ses enfans sont beaux ! La petite Louison,
Hein ?

M. DIMANCHE.

C'est l'enfant gâté, Monsieur, de la maison...
Je...

D. JUAN.

Rien n'est si joli !

M. DIMANCHE.

Monsieur, je...

D. JUAN.

Que je l'aime !
Et le petit Colin, est-il encor de même ?
Fait-il toujours grand bruit avecque son tambour ?

M. DIMANCHE.

Oui, Monsieur, on en est étourdi tout le jour...
Je venois...

D. JUAN.

Et Brusquet, est-ce à son ordinaire ?
L'aimable petit chien, pour ne pouvoir se taire !
Mord-il toujours les gens aux jambes ?

M. DIMANCHE.

A ravir.
C'est pis que ce n'étoit, nous n'en saurions chevir ;
Et quand il ne voit pas notre petite fille...

D. JUAN.

Je prends tant d'intérêt en toute la famille
Qu'on doit peu s'étonner si je m'informe ainsi
De tous, l'un après l'autre.

M. DIMANCHE.

Oh ! je vous compte aussi
Parmi ceux qui nous font...

D. JUAN.

Allons donc, je vous prie,
Touchez, Monsieur Dimanche.

M. DIMANCHE.

Ah !

D. JUAN.

Mais, sans raillerie,
M'aimez-vous un peu, là ?

M. DIMANCHE.

Très-humble serviteur.

D. JUAN.

Parbleu ! je suis à vous aussi, de tout mon cœur.

M. DIMANCHE.

Vous me rendez confus... Je ..

D. JUAN.

Pour votre service,
Il n'est rien qu'avec joie, en tout tems, je ne fisse.

M. DIMANCHE.

C'est trop d'honneur pour moi.... Mais, Monsieur, s'il vous plaît,
Je viens pour....

D. JUAN.

Et cela sans aucun intérêt,
Croyez-le.

M. DIMANCHE.

Je n'ai point mérité cette grace...
Mais..

D. JUAN.

Servir mes amis n'a rien qui m'embarrasse.

M. DIMANCHE.

Si vous. . . .

D. JUAN.

Monsieur Dimanche, oh! ça, de bonne foi,
Vous n'avez point dîné ? dînez avecque moi :
Vous voilà tout porté. .

M. DIMANCHE.

Non, Monsieur, une affaire
Me rappele chez nous, et m'y rend nécessaire.

D. JUAN, *se levant, à Sganarelle.*

Vîte, allons, ma calêche.

M. DIMANCHE.

Ah ! c'est trop de moitié.

D. JUAN, *à Sganarelle.*

Dépêchons.

M. DIMANCHE.

Non, Monsieur.

D. JUAN, *à M. Dimanche,*

Vous n'irez point à pié.

M. DIMANCHE.

Monsieur, j'y vais toujours.

D. JUAN.

La résistance est vaine ;
Vous m'êtes venu voir, je veux qu'on vous remene.

M. DIMANCHE.

J'avois-là. . . .

D. JUAN.

Tenez-moi pour votre serviteur.

M. DIMANCHE.

M. DIMANCHE.

Je voulois....

D. JUAN.

Je le suis, et votre débiteur.

M. DIMANCHE.

Ah ! Monsieur......

D. JUAN

Je n'en fais un secret à personne ;
Et de ce que je dois j'ai la mémoire bonne.

M. DIMANCHE.

Si vous me....

D. JUAN.

Voulez-vous que je descende en bas,
Que je vous reconduise ?

M. DIMANCHE.

Ah ! je ne le vaux pas....
Mais....

D. JUAN

Embrassez-moi donc. C'est d'une amitié pure,
Qu'une seconde fois ici je vous conjure
D'être persuadé qu'envers et contre tous
Il n'est rien qu'au besoin je ne fisse pour vous.

(*Il sort.*).

SCENE VII.

M. DIMANCHE, SGANARELLE.

SGANARELLE.

VOUS avez en Monsieur un ami véritable,
Un...

M. DIMANCHE.

De civilités il est vrai qu'il m'accable,
Et j'en suis si confus que je ne sais comment
Lui pouvoir demander ce qu'il me doit.

SGANARELLE.

Vraîment,
Quand on parle de vous, il ne faut que l'entendre.
Comme lui tous ses gens ont pour vous le cœur tendre;
Et pour vous le montrer, ah! que ne vous vient-on
Donner quelque nasarde, ou des coups de bâton!
Vous verriez de quel air...

M. DIMANCHE.

Je le crois, Sganarelle....
Mais pour lui mille écus sont une bagatelle;
Et deux mots dits par vous....

SGANARELLE.

Allez, ne craignez rien,
Vous en dût-il vingt mille, il vous les paîroit bien.

M. DIMANCHE.

Mais vous, vous me devez aussi, pour votre compte.

SGANARELLE.

Fi ! parler de cela ! N'avez-vous point de honte !

M. DIMANCHE.

Comment ?

SGANARELLE.

Ne sais-je pas que je vous dois ?

M. DIMANCHE

Si vous...

SGANARELLE.

Allez, Monsieur Dimanche, on vous attend chez vous.

M. DIMANCHE.

Mais, mon argent ?

SGANARELLE.

Eh ! bien, je dois : qui doit, s'oblige.

M. DIMANCHE.

Je veux....

SGANARELLE, *le poussant du côté de la porte.*

Ah !

M. DIMANCHE.

J'entends....

SGANARELLE.

Bon !

M. DIMANCHE.

Mais...

SGANARELLE.

Fi !

M. DIMANCHE.

Je...

SGANARELLE, *le mettant dehors.*

Fi ! vous dis-je.

SCENE VIII.

D. JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE.

Nous en voilà défaits.

D. JUAN.

Et fort civilement !

A-t-il lieu de s'en plaindre ?

SGANARELLE.

Il auroit tort. Comment !

D. JUAN.

N'ai-je pas....

SGANARELLE.

Ceux qui font les fautes qu'ils les boivent.

Est-ce aux gens comme vous à payer ce qu'ils doivent ?

D. JUAN.

Qu'on sache si bientôt le dîner sera prêt.

SCENE IX.

ELVIRE, D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

Quoi ! vous encor, Madame ! En deux mots, s'il vous plaît :
J'ai hâte.

ELVIRE.

Dans l'ennui dont mon ame est atteinte,
Vous craignez ma douleur ; mais perdez cette crainte.
Je ne viens pas ici pleine de ce courroux
Que je n'ai que trop fait éclater devant vous.
Par un nouvel hymen une autre vous possede :
On m'a tout éclairci ; c'est un mal sans remede,
Et je me ferois tort de vouloir disputer
Ce que contre les loix je ne puis emporter.
J'ai sans doute à rougir, malgré mon innocence,
D'avoir cru mon amour avec tant d'imprudence
Qu'en vous donnant la main j'ai reçu votre foi,
Sans voir si vous étiez en pouvoir d'être à moi.
Ce dessein avoit beau me sembler téméraire,
Je cherchois le secret par la crainte d'un frere ;
Et le tendre penchant qui me fit tout oser,
Sur vos sermens trompeurs servit à m'abuser.
Le crime est pour vous seul, puisqu'enfin éclaircie
Je songe à satisfaire à ma gloire noircie,
Et que, ne vous pouvant conserver pour époux,

J'éteins la folle ardeur qui m'attachoit à vous.
Non qu'un juste remords l'étouffe dans mon ame,
Jusques à n'y laisser aucun reste de flamme ;
Mais ce reste n'est plus qu'un amour épuré,
C'est un feu dont pour vous mon cœur est éclairé,
Un feu purgé de tout, une sainte tendresse
Qu'au commerce des sens nul desir n'intéresse,
Qui n'agit que pour vous.

SGANARELLE,

Ah !

D. JUAN, *à Sganarelle.*

Tu pleures, je croi ?
Ton cœur est attendri.

SGANARELLE,

Monsieur, pardonnez-moi.

ELVIRE.

C'est ce parfait amour qui m'engage à vous dire
Ce qu'aujourd'hui le Ciel pour votre bien m'inspire,
Le Ciel dont la bonté cherche à vous secourir,
Prêt à choir dans l'abyme où je vous vois courir.
Oui, D. Juan, je sais par quel amas de crimes
Vos peines qu'il résout lui semblent légitimes ;
Et je viens, de sa part, vous dire que pour vous
Sa clémence a fait place à son juste courroux,
Que, las de vous attendre, il tient la foudre prête,
Qui depuis si long-tems menace votre tête.
Qu'il est encore en vous, par un prompt repentir,
De trouver les moyens de vous en garantir,
Et que pour éviter un malheur si funeste,
Ce jour, ce jour peut-être est le seul qui vous reste.

SGANARELLE.

Monsieur !

ELVIRE.

Pour moi, qui sors de mon aveuglement,
Je n'ai plus pour la terre aucun attachement :
Ma retraite est conclue ; et c'est-là que sans cesse
Mes larmes tâcheront d'effacer ma foiblesse.
Heureuse si je puis par son austérité
Obtenir le pardon de ma crédulité !
Mais dans cette retraite, où l'on meurt à soi-même,
J'aurois, je vous l'avoue, une douleur extrême
Qu'un homme à qui j'ai cru pouvoir innocemment
De mes plus tendres feux donner l'empressement,
Devînt, par un revers aux méchans redoutable,
Des vengeances du Ciel l'exemple épouvantable.

SGANARELLE.

Monsieur, encore un coup ! ....

ELVIRE.

De grace, accordez-moi
Ce que doit mériter l'état où je me voi !
Votre salut fait seul mes plus fortes alarmes :
Ne le refusez point à mes vœux, à mes larmes ;
Et si votre intérêt ne vous sauroit toucher,
Au crime en sa faveur daignez vous arracher,
Et m'épargner l'ennui d'avoir pour vous à craindre
Le courroux que jamais le Ciel ne laisse éteindre.

SGANARELLE, *à part.*

La pauvre femme !

ELVIRE.

Enfin, si le faux nom d'époux

M'a fait tout oublier pour vivre toute à vous,
Si je vous ai fait voir la plus forte tendresse
Qui jamais d'un cœur noble ait été la maîtresse,
Tout le prix que j'en veux, c'est de vous voir songer
Au bonheur que pour vous je tâche à ménager.

SGANARELLE.

Cœur de tigre !

ELVIRE.

Voyez que tout est périssable :
Examinez la peine infaillible au coupable ;
Et de votre salut faites-vous une loi,
Ou pour l'amour de vous, ou pour l'amour de moi.
C'est à ce but qu'il faut que tous vos desirs tendent,
Et ce que, de nouveau, mes larmes vous demandent.
Si ces larmes sont peu, j'ose vous en presser
Par tout ce qui jamais put vous intéresser.
Après cette priere, adieu ; je me retire.
Songez à vous. C'est tout ce que j'avois à dire.

D. JUAN

J'ai fort prêté l'oreille à ce pieux discours,
Madame ; avecque moi demeurez quelques jours ;
Peut-être en me parlant vous me toucherez l'ame.

ELVIRE.

Demeurer avec vous n'étant point votre femme !...
Je vous ai découvert de grandes vérités,
D. Juan ; craignez tout, si vous n'en profitez.

(*Elle sort.*)

SCENE X.

D. JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE.

LA laisser partir sans...

D. JUAN.

Sais-tu bien, Sganarelle,
Que mon cœur s'est encor presque senti pour elle:
Ses larmes, son chagrin, sa résolution,
Tout cela m'a fait naître un peu d'émotion.
Dans son air languissant je l'ai trouvée aimable.

SGANARELLE.

Et tout ce qu'elle a dit n'a point été capable...

D. JUAN.

Vîte à dîner.

SGANARELLE.

Fort bien!

D. JUAN.

Pourquoi me regarder?
Va, va, je vais bientôt songer à m'amender.

SGANARELLE.

Ma foi! n'en riez point; rien n'est si nécessaire
Que de se convertir.

D. JUAN.

C'est ce que je veux faire.
Encor vingt ou trente ans des plaisirs les plus doux,
Toujours en joie, et puis nous penserons à nous.

SGANARELLE.

Voilà des libertins l'ordinaire langage ;
Mais la mort....

D. JUAN.

Hein ?...

SGANARELLE, *appellant.*

(A D. Juan, en voyant apporter le dîner.)

Qu'on serve !... Ah ! bon, Monsieur, courage !
Grande chere, tandis que nous nous portons bien !

SCENE XI.

LA VIOLETTE, *et plusieurs autres domestiques qui apportent le dîner ;* D. JUAN, SGANARELLE.

(Sganarelle prend un morceau dans un des plats qu'on apporte, et le met dans sa bouche.)

D. JUAN, *à Sganarelle.*

QUELLE enflure est-ce-là ! Parle, dis, qu'as-tu ?

SGANARELLE.

Rien.

D. JUAN, *voulant voir de près.*

Attends, montre .... Sa joue est toute contrefaite.
(A la Violette.)
C'est une fluxion.... Qu'on cherche une lancette.
Le pauvre garçon ! Vîte il faut le secourir.
Si cet abcès rentroit, il en pourroit mourir.

(A Sganarelle.)

Qu'on le perce, il est mûr... Ah ! Coquin que vous êtes,
Vous osez donc....

SGANARELLE.

Ma foi ! sans chercher de défaites,
Je voulois voir, Monsieur, si votre cuisinier
N'avoit point trop poivré ce ragoût. Le dernier
L'étoit en diable ! aussi vous n'en mangeâtes guere.

D. JUAN.

Puisque la faim te presse, il faut la satisfaire.
Fais-toi donner un siége, et mange avecque moi.
Aussi bien, cela fait, j'aurai besoin de toi.
Mets-toi là.

SGANARELLE, *prenant un siége.*

Volontiers, j'y tiendrai bien ma place.

D. JUAN.

Mange donc.

SGANARELLE.

Vous serez content. De votre grace,
Vous m'avez fait partir sans déjeûner ; ainsi
J'ai l'appétit, Monsieur, bien ouvert, Dieu merci !

D. JUAN.

Je le vois.

SGANARELLE.

Quand j'ai faim, je mange comme trente...
(Après avoir mangé d'un plat.)
Tâtez-moi de cela, la sauce est excellente.
Si j'avois ce chapon, je le menerois loin !
(A la Violette qui lui veut donner une assiette blanche.)
Tout doux ! petit compere ! il n'en est pas besoin :

Rengaînez. Vertubleu ! pour lever les assiettes
Vous êtes bien soigneux d'en présenter de nettes.

(*A un autre Domestique.*)

Et vous, Monsieur Picard, trêve de compliment :
Je n'ai pas encor soif.

D. JUAN.

Va, dîne posément.

SGANARELLE.

C'est bien dit.

D. JUAN.

Chante-moi quelque chanson à boire.

SGANARELLE.

Bientôt, Monsieur. Laissons travailler la mâchoire.
Quand j'aurai dit trois mots à chacun de ces plats....
Qui diable frappe ici ?

D. JUAN, *à un des domestiques.*

Dis que je n'y suis pas.

SGANARELLE.

Attendez, j'aime mieux l'aller dire moi-même....

(*Il va à la porte, et revient tout effrayé.*)

Ah ! Monsieur !

D. JUAN.

D'où te vient cette frayeur extrême ?

SGANARELLE, *baissant la tête.*

C'est le....

D. JUAN.

Quoi ?

SGANARELLE.

Je suis mort !

D. JUAN.

D. JUAN.

Veux-tu pas t'expliquer?

SGANARELLE, *baissant encore la tête.*

Du faiseur de.... tantôt vous pensiez vous mocquer?
Avancez; il est là? c'est lui qui vous demande.

D. JUAN, *se levant.*

Allons-le recevoir.

SGANARELLE.

Si j'y vais, qu'on me pende!

D. JUAN.

Quoi! d'un rien ton courage est si-tôt abattu!

SGANARELLE, *à part.*

Ah! pauvre Sganarelle! où te cacheras-tu?

SCENE XII.

LA STATUE DU COMMANDEUR, D. JUAN, SGANARELLE, Suite.

D. JUAN, *aux Domestiques.*

(*A la Statue.*).

Une chaise, un couvert.... Je te suis redevable

(*A Sganarelle.*)

D'être si ponctuel.... Viens te remettre à table.

SGANARELLE.

J'ai mangé comme un chancre, et je n'ai plus de faim,

D. JUAN, *à la Statue.*

Si de t'avoir ici j'eusse été plus certain,
Un repas mieux réglé t'auroit marqué mon zele.
(*Aux Domestiques.*) (*A la Statue.*) (*A Sganarelle.*)
A boire... A ta santé, Commandeur.... Sganarelle,
(*Aux Domestiques.*)
Je te la porte.... Allons, qu'on lui donne du vin....
(*A Sganarelle.*)
Bois.

SGANARELLE.

Je ne bois jamais quand il est si matin.

D. JUAN, *à Sganarelle.*

Chante; le Commandeur te voudra bien entendre.

SGANARELLE.

Je suis trop enrhumé.

LA STATUE, *A D. Juan.*

Laisse-les'en défendre.
C'en est assez: je suis content de ton repas,
Le tems fuit, la mort vient, et tu n'y penses pas.

D. JUAN.

Ces avertissemens me sont peu nécessaires.
Chantons; une autre fois nous parlerons d'affaires.

LA STATUE,

Peut-être une autre fois tu le voudras trop tard;
Mais, puisque tu veux bien en courir le hasard,
Dans mon tombeau ce soir à souper je t'engage.
Promets-moi d'y venir: auras-tu ce courage?

D. JUAN.

Oui, Sganarelle et moi nous irons.

SGANARELLE.

Moi ? non pas !

D. JUAN.

Poltron !

SGANARELLE.

Jamais par jour je ne fais qu'un repas.

LA STATUE, *à D. Juan.*

Adieu.

D. JUAN.

Jusqu'à ce soir.

LA STATUE.

Je t'attends.

(*Elle sort.*)

SCENE XIII.

D. JUAN, SGANARELLE, suite.

SGANARELLE, *à part.*

MISÉRABLE ! Où me veut-il mener ?

D. JUAN.

J'irai, fût-ce le diable ! Je veux voir comme on est régalé chez les morts.

SGANARELLE, *à part.*

Pour cent coups de bâton que n'en suis-je dehors.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

D. LOUIS, D. JUAN, SGANARELLE.

D. LOUIS.

NE m'abusez-vous point; et seroit-il possible
Que votre cœur, ce cœur si long-tems inflexible,
Si long-tems en aveugle au crime abandonné,
Eût rompu les liens dont il fut enchaîné?
Qu'un pareil changement me va causer de joie!
Mais, encore une fois, faut-il que je le croie?
Et se peut-il qu'enfin le Ciel m'ait accordé
Ce qu'avec tant d'ardeur j'ai toujours demandé?

D. JUAN.

Oui, Monsieur, ce retour dont j'étois si peu digne,
Nous est de ses bontés un témoignage insigne.
Je ne suis plus ce fils dont les lâches desirs
N'eurent pour seul objet que d'infâmes plaisirs.
Le Ciel, dont la clémence est pour moi sans seconde,
M'a fait voir tout-à-coup les vains abus du monde:
Tout-à-coup de sa voix l'attrait victorieux
A pénétré mon ame et dessillé mes yeux;
Et je vois par l'effet dont sa grace est suivie

Avec autant d'horreur les taches de ma vie
Que j'eus d'emportement pour tout ce que mes sens
Trouvoient à me flatter d'appas éblouissans.
Quand j'ose rappeler l'excès abominable
Des désordres honteux dont je me sens coupable,
Je frémis et m'étonne, en m'y voyant courir,
Comme le Ciel a pu si long-tems me souffrir,
Comme cent et cent fois il n'a pas sur ma tête
Lancé l'affreux carreau qu'aux méchans il apprête!
L'amour qui tint pour moi son courroux suspendu
M'apprend à ses bontés quel sacrifice est dû.
Il l'attend et ne veut que ce cœur infidele,
Ce cœur jusqu'à ce jour à ses ordres rébelle.
Enfin, et vos soupirs l'ont sans doute obtenu,
De mes égaremens me voilà revenu.
Plus de remise; il faut qu'aux yeux de tout le monde,
A mes folles erreurs mon repentir réponde,
Que j'efface, en changeant mes criminels desirs,
L'empressement fatal que j'eus pour les plaisirs,
Et tâche à réparer, par une ardeur égale,
Ce que mes passions ont causé de scandale.
C'est à quoi tous mes vœux aujourd'hui sont portés;
Et je devrai beaucoup, Monsieur, à vos bontés,
Si dans le changement où ce retour m'engage,
Vous me daignez choisir quelque saint personnage
Qui, me servant de guide, ait soin de me montrer
A bien suivre la route où je m'en vais entrer.

D. LOUIS.

Ah! qu'aisément un fils trouve le cœur d'un pere
Prêt au moindre remords à calmer sa colere!

Quels que soient les chagrins que par vous j'ai reçus,
Vous vous en repentez, je ne m'en souviens plus.
Tout vous porte à gagner cette grande victoire,
L'intérêt du salut, celui de votre gloire:
Combattez, et sur-tout ne vous relâchez pas.
Mais, dans cette campagne, où s'adressent vos pas?
J'ai sorti de la ville exprès pour une affaire
Où dès hier ma présence étoit fort nécessaire,
Et j'ai voulu marcher un moment au retour:
Mon carrosse m'attend à ce premier détour;
Venez.

D. JUAN.

Non, aujourd'hui souffrez-moi l'avantage
D'un peu de solitude au prochain hermitage.
C'est là que retiré, loin du monde et du bruit,
Pour m'offrir mieux au Ciel, je veux passer la nuit.
Ma peine y finira. Tout ce qui m'en peut faire
Dans ce détachement qui m'est si nécessaire,
C'est que pour mes plaisirs je me suis fait prêter
Des sommes que je suis hors d'état d'acquiter.
Faute de rendre, il est des gens qui me maudissent,
Qui font....

D. LOUIS.

Que là-dessus vos scrupules finissent.
Je païrai tout, mon fils, et prétends de mon bien
Vous donner....

D. JUAN.

Ah! pour moi, je ne demande rien.
Pourvu que par mes pleurs mes fautes reparées...

D. LOUIS.

O consolations ! douceurs inespérées !
Tous mes vœux sont enfin heureusement remplis !
Grace aux bontés du Ciel, j'ai retrouvé mon fils :
Il se rend à la voix qui vers lui le rappelle....
Je cours à votre mere en porter la nouvelle.
Adieu, prenez courage ; et, si vous persistez,
N'attendez plus que joie et que prospérités.

(Il sort.)

SCENE II.

D. JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE, *en pleurant.*

MONSIEUR.

D. JUAN.

Qu'est-ce ?

SGANARELLE.

Ah !

D. JUAN.

Comment tu pleures !

SGANARELLE.

C'est de joie
De vous voir embrasser enfin la bonne voie.
Jamais encor, je crois, je n'en ai tant senti.
Ah ! quel plaisir ce m'est de vous voir converti !
Le Ciel a bien pour vous exaucé mon envie.

Franchement, vous meniez une diable de vie;
Mais, à tout pécheur grace; il n'en faut plus parler.
L'hermitage est-il loin où vous devez aller?

D. JUAN.

Hein?

SGANARELLE.

Seroit-ce là-bas vers cet endroit sauvage?

D. JUAN.

Peste soit du benêt avec son hermitage!

SGANARELLE.

Pourquoi? Frere Pacôme est un homme de bien,
Et je crois qu'avec lui vous ne perdriez rien.

D. JUAN.

Parbleu! tu me ravis. Quoi! tu me crois sincere
Dans un conte forgé pour attraper mon pere?

SGANARELLE.

Comment! vous ne.... Monsieur, c'est.... Où donc
Allons-nous?

D. JUAN.

La belle de tantôt m'a donné rendez-vous.
Voici l'heure, et j'y vais; c'est-là mon hermitage.

SGANARELLE.

(*A part.*)

La retraite sera méritoire... Ah! j'enrage!

D. JUAN.

Elle est jolie! oui?

SGANARELLE.

Mais l'aller chercher si loin!

D. JUAN.

Elle m'a touché l'ame ; et, s'il étoit besoin,
Pour ne la manquer pas, j'irois jusques à Rome.

SGANARELLE, *à part.*

Belle conversion ! Ah ! quel homme, quel homme !
(*Haut.*)
Vous l'attendez en vain, elle ne viendra pas.

D. JUAN.

Je crois qu'elle viendra, moi.

SGANARELLE.

Tant pis.

D. JUAN.

En tout cas
Ma peine au rendez-vous ne sera point perdue,
C'est où du Commandeur on a mis la Statue,
Il nous a conviés à souper. On verra
Comment, s'il nous reçoit, il s'en acquittera.

SGANARELLE.

Souper avec un mort, tué par vous ?

D. JUAN.

N'importe ;
J'ai promis : sur la peur ma promesse l'emporte.

SGANARELLE.

Et si la belle vient, et se laisse emmener ?

D. JUAN.

Oh ! m'a foi ! la Statue ira se promener.
Je préfere à tout mort une jeune vivante.

SGANARELLE.

Mais voir une Statue et mouvante et parlante,
N'est-ce pas...

D. JUAN.

Il est vrai ; c'est quelque chose. En vain
Je ferois là-dessus un jugement certain :
Pour ne s'y point méprendre, il en faut voir la suite.
Cependant, si j'ai feint de changer de conduite,
Si j'ai dit que j'allois me déchirer le cœur,
D'une vie exemplaire embrasser la rigueur,
C'est un pur stratagême, un ressort nécessaire,
Par où ma politique, éblouissant mon pere,
Me va mettre à couvert de divers embarras,
Dont, sans lui, mes amis ne me tireroient pas.
Si l'on m'en inquiete, il obtiendra ma grace.
Tu vois comme déja ma premiere grimace
L'a porté de lui-même à se vouloir charger
Des dettes dont par lui je me vais dégager?

SGANARELLE.

Mais, n'étant point dévot, par quelle effronterie
De la dévotion faire une momerie?

D. JUAN.

Il est des gens de bien, et vraiment vertueux :
Tout méchant que je suis, j'ai du respect pour eux ;
Mais si l'on n'en peut trop élever les mérites,
Parmi ces gens de bien il est mille hypocrites
Qui ne se contrefont que pour en profiter,
Et, pour mes intérêts, je veux les imiter.

SGANARELLE, *à part.*

Ah! quel homme, quel homme!

D. JUAN.

Il n'est rien si commode,
Vois-tu? L'hypocrisie est un vice à la mode,
Et quand de ses couleurs un vice est revêtu,

Sous l'appui de la mode il passe pour vertu.
Sur-tout ce qu'à jouer il est de personnages
Celui d'homme de bien a de grands avantages;
C'est un air grimacier dont les détours flatteurs
Cachent sous un beau voile un amas d'imposteurs.
On a beau découvrir que ce n'est que faux zele,
L'imposture est reçue, on ne peut rien contre elle;
La censure voudroit y mordre vainement:
Contre tout autre vice on parle hautement,
Chacun a liberté d'en faire voir le piége;
Mais pour l'hypocrisie elle a son privilége,
Qui, sous le masque adroit d'un visage emprunté,
Lui fait tout entreprendre avec impunité.
Flattant ceux du parti, plus qu'aucun redoutable,
On se fait d'un grand corps le membre inséparable;
C'est alors qu'on est sûr de ne succomber pas:
Quiconque en blesse l'un les a tous sur les bras;
Et ceux même qu'on sait que le Ciel seul occupe,
Des signes de leurs mœurs sont l'ordinaire dupe:
A quoi que leur malice ait pu se dispenser,
Leur appui leur est sûr, s'ils l'ont vu grimacer.
Ah! combien j'en connois qui, par ce stratagême
Après avoir vécu dans un désordre extrême,
S'armant du bouclier de la religion,
Ont rhabillé sans bruit leur dépravation,
Et pris droit au milieu de tout ce que nous sommes,
D'être sous ce manteau les plus méchans des hommes!
On a beau les connoître, et savoir ce qu'ils sont,
Trouver lieu de scandale aux intrigues qu'ils ont;
Toujours même crédit. Un maintien doux, honnête,

Quelques roulemens d'yeux, de baissemens de tête,
Trois ou quatre soupirs mêlés dans un discours
Sont pour tout rajuster d'un merveilleux secours.
C'est sous un tel abri qu'assurant mes affaires
Je veux de mes censeurs duper les plus séveres.
Je ne quitterai point mes pratiques d'amour ;
J'aurai soin seulement d'éviter le grand jour,
Et saurai, ne voyant en public que des prudes,
Garder à petit bruit mes douces habitudes.
Si je suis découvert dans mes plaisirs secrets,
Tout le corps en chaleur prendra mes intérêts,
Et, sans me remuer, je verrai la cabale
Me mettre hautement à couvert du scandale.
C'est-là le vrai moyen d'oser impunément
Permettre à mes desirs un plein emportement.
Des actions d'autrui je serai le critique,
Médirai saintement, et, d'un ton pacifique
Applaudissant à tout ce qui sera blâmé
Ne croirai que moi seul digne d'être estimé.
S'il faut que d'intérêt quelque affaire se passe,
Fût-ce veuve, orphelin, point d'accord, point de grace,
Et, pour peu qu'on me choque, ardent à me venger,
Jamais rien au pardon ne pourra m'obliger.
J'aurai tout doucement le zele charitable
De nourrir une haîne irréconciliable;
Et quand on me viendra porter à la douceur,
Des intérêts du Ciel je serai le vengeur:
Le prenant pour garant du soin de sa querelle,
J'appuirai de mon cœur la malice infidelle;
Et selon qu'on m'aura plus ou moins respecté,

Je

Je damnerai les gens de mon autorité.
C'est ainsi que l'on peut, dans le siecle où nous sommes,
Profiter sagement des foiblesses des hommes,
Et qu'un esprit bien fait, s'il craint les mécontens,
Se doit accommoder aux vices de son tems.

SGANARELLE.

Qu'entends-je? C'en est fait, Monsieur, et je le quitte,
Il ne vous manquoit plus que vous faire hypocrite;
Vous êtes de tout point achevé, je le voi.
Assommez-moi de coups, percez-moi, tuez-moi,
Il faut que je vous parle, il faut que je vous dise:
« Tant va la cruche à l'eau qu'enfin elle se brise; »
Et comme dit fort bien, en moindre ou pareil cas,
Un auteur renommé, que je ne connois pas,
Un oiseau sur la branche est proprement l'exemple
De l'homme qu'en pécheur ici bas je contemple....
La branche est attachée à l'arbre, qui produit,
Selon qu'il est planté, de bon ou mauvais fruit...
Le fruit s'il est mauvais nuit plus qu'il ne profite...
Ce qui nuit vers la mort nous fait aller plus vîte....
La mort est une loi d'un usage important....
Qui peut vivre sans loi vit en brute; et, partant,
Ramassez. Ce sont-là preuves indubitables
Qui font que vous irez, Monsieur, à tous les diables.

D. JUAN.

Le beau raisonnement!

SGANARELLE.

Ne vous rendez donc pas:
Soyez damné tout seul, car pour moi, je suis las...

D. JUAN, *apercevant Léonor.*

N'avois je pas raison ? regarde, Sganarelle,
Vient-on au rendez-vous ?

SCENE III.

LÉONOR, PASCALE, D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

Que de joie ! Ah! ma belle.
Vous voilà ? je tremblois que, par quelque embarras,
Vous ne pussiez sortir.

LÉONOR.

Oh ! point... Mais n'est-ce pas
Monsieur le Médecin que je vois-là ?

D. JUAN.

Lui-même.
Il a pris cet habit ; mais c'est par stratagême,
Pour certain langoureux chez qui je l'ai mené,
Contre les Médecins de tout tems déchaîné :
Il n'en veut voir aucun ; et Monsieur, sans rien dire,
A reconnu son mal dont il ne fait que rire.
Certaine herbe déja l'a fort diminué.

LÉONOR.

Ma tante a pris sa poudre.

SGANARELLE, *gravement.*

A-t-elle éternué ?

LÉONOR.

Je ne sais, car soudain, sans vouloir voir personne,
Elle s'est mise au lit.

SGANARELLE.

La chaleur est fort bonne
Pour ces sortes de maux.

LÉONOR.

Oh ! je crois bien cela.

D. JUAN.

Et qui donc avec vous nous amenez-vous là ?

LÉONOR.

C'est ma nourrice. Ah ! si vous saviez, elle m'aime....

D. JUAN.

Vous avez fort bien fait, et ma joie est extrême
Que quand je vous épouse elle soit caution...

PASCALE.

Vous faites-là, Monsieur, une bonne action.
Pour entrer au couvent la pauvre créature
Tous les jours de soufflets avoit pleine mesure;
C'étoit pitié !

D. JUAN.

Bientôt, Dieu merci, la voilà
Exempte, en m'épousant, de tous ces chagrins-là.

LÉONOR.

Monsieur...

D. JUAN.

C'est à mes yeux la plus aimable fille...

PASCALE.

Jamais vous n'en pouviez prendre une plus gentille,
Qui vous pût mieux... Enfin, traitez-la doucement.
Vous en aurez, Monsieur, bien du contentement.

D. JUAN.

Je le crois... Mais allons, sans tarder davantage,
Dresser tout ce qu'il faut pour notre mariage:
Je veux le faire en forme et qu'il n'y manque rien.

PASCALE.

Eh! vous n'y perdrez pas : ma fille a de bon bien;
Quand son pere mourut, il avoit des pistoles
Plus gros...

D. JUAN.

Ne perdons point le tems à des paroles.
(A Léonor.)
Allons, venez, ma belle... Ah! que j'ai de bonheur!
Vous allez être à moi.

LÉONOR.

Ce m'est beaucoup d'honneur.

SGANARELLE, *bas, à Pascale.*

Il cherche à la duper; gardez qu'il ne l'emmene.
C'est un fourbe.

PASCALE.

Comment?

SGANARELLE, *bas.*

A plus d'une douzaine...
(Haut, se voyant observé par D. Juan.)
Ah! l'honnête homme! Allez votre fille aujourd'hui
Auroit eu beau chercher pour trouver mieux que lui.
Il a de l'amitié... Croyez-moi qu'une femme
Sera là bien... Et puis il la fera grand'dame.

D. JUAN, *à Léonor.*

Ne nous arrêtons point, ma belle, j'aurois peur
Que quelqu'un ne survînt.

SGANARELLE, *bas, à Pascale.*

C'est le plus grand trompeur...

PASCALE, *à D. Juan.*

Où donc nous menez-vous ?

D. JUAN.

Tout droit chez un notaire.

PASCALE.

Non, Monsieur, dans le bourg il seroit nécessaire
D'aller chez sa cousine, afin qu'étant témoin
De votre foi donnée...

D. JUAN.

Il n'en est pas besoin,
Monsieur le Médecin et vous, devez suffire.

LÉONOR, *à Pascale.*

Sommes-nous pas d'accord ?

D. JUAN.

Il ne faut plus qu'écrire.
Quand ils auront signé tous deux avecque nous
Que je vous prends pour femme, et vous, moi pour époux,
C'est comme si...

PASCALE.

Non, non, sa cousine y doit être.

SGANARELLE, *bas, à Pascale.*

Fort bien !

LÉONOR.

Quelque amitié qu'elle m'ait fait paroître,
Si chez elle il n'est pas nécessaire d'aller,
Ne disons rien, peut-être elle voudroit parler.

D. JUAN.

Oui, quand on veut tenir une affaire secrette
Moins on a de témoins plus la chose est bien faite.

PASCALE.

Mon Dieu ! tout comme ailleurs chez elle, sans éclat ;
Les notaires du bourg dresseront le contrat.

SGANARELLE, *haut, à Pascale.*

Pourquoi vous défier ? Monsieur a-t-il la mine

(*Bas.*)

D'être fourbe ? Voyez... Ferme ! chez la cousine.

D. JUAN, *à Léonor, l'emmenant.*

Au hasard de l'entendre enfin nous quereller,
Avançons.

PASCALE, *arrêtant Léonor.*

Ce n'est point par-là qu'il faut aller.
Vous n'êtes pas encore où vous pensez, beau sire !

D. JUAN, *à Léonor.*

Doublons le pas ensemble ; il faut la laisser dire.

SCENE IV.

LA STATUE DU COMMANDEUR, D. JUAN, LÉONOR, PASCALE, SGANARELLE.

LA STATUE, *prenant D. Juan par la main.*

ARRÊTE, D. Juan.

LÉONOR.

Ah ! qu'est-ce que je voi !
Sauvons-nous vîte, hélas !

(*Elle sort avec Pascale.*)

SCENE V.

LA STATUE DU COMMANDEUR, D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN, *tâchant à se défaire de la Statue.*

MA belle, attendez-moi :
Je ne vous quitte point.

LA STATUE.

Encore un coup, demeure.
Tu résistes en vain.

SGANARELLE.

Voici ma derniere heure !
C'en est fait.

D. JUAN, *à la Statue.*

Laisse-moi.

SGANARELLE, *à la Statue.*

Je suis à vos genoux,
Madame la Statue, ayez pitié de nous !

LA STATUE, *à D. Juan.*

Je t'attendois ce soir à souper.

D. JUAN.

Je t'en quitte,
On me demande ailleurs.

LA STATUE.

Tu n'iras pas si vîte.
L'arrêt en est donné, tu touches au moment
Où le Ciel va punir ton endurcissement.
Tremble !

D. JUAN.

Tu me fais tort quand tu m'en crois capable ;
Je ne sais ce que c'est que trembler.

SGANARELLE, *à part.*

Détestable !

LA STATUE, *à D. Juan.*

Je t'ai dit, dès tantôt, que tu ne songeois pas
Que la mort chaque jour s'avançoit à grands pas.
Au lieu d'y réfléchir, tu retournes au crime,
Et t'ouvres, à toute heure, abîme sur abîme.
Après avoir en vain si long-tems attendu,
Le Ciel se lasse ; prends : voilà ce qui t'est dû.

(*La Statue embrasse D. Juan, et un moment après, tous deux sont abîmés.*)

D. JUAN, *en entrant dans l'abyme.*

Je brûle, et c'est trop tard que mon ame interdite...
Ciel !

SCENE VI et derniere.

SGANARELLE, *seul.*

Il est englouti !... Je cours me rendre hermite.
L'exemple est étonnant pour tous les scélérats.
Malheur à qui le voit, et n'en profite pas !

FIN.

RE, &c.

rois capit

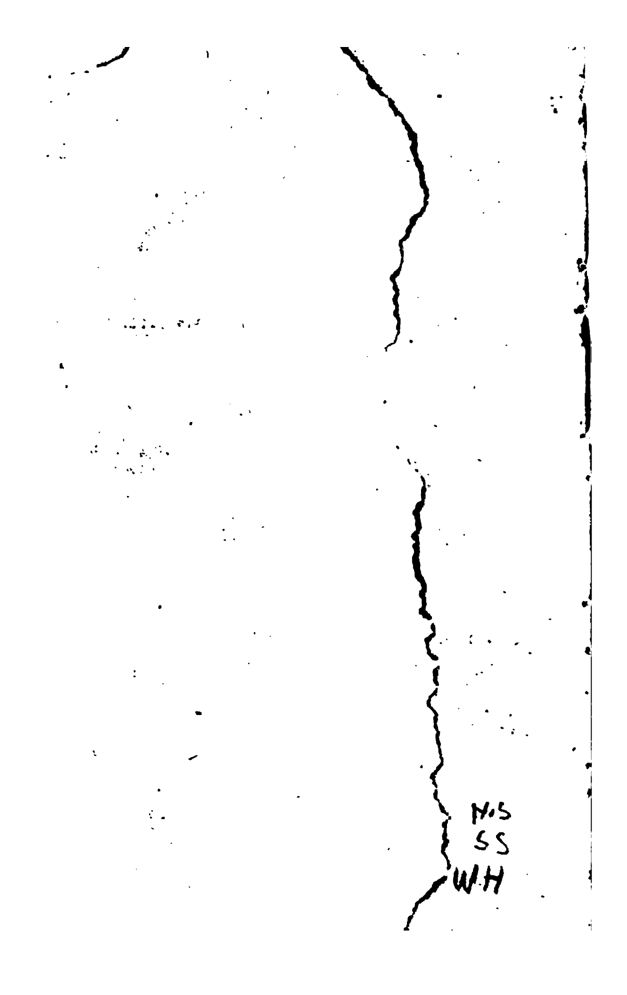
estable!

pas
is pas.
re,
me.

ndi.
ée, &

e.
ition

mie.


N.S
SS
W.H

